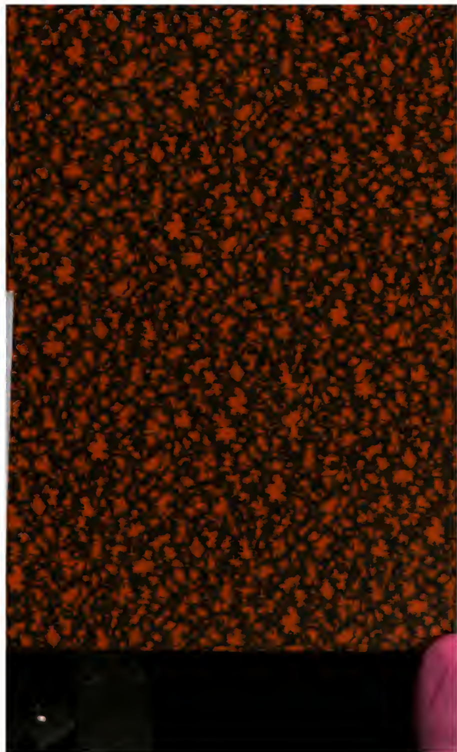






LE LIEUTENANT ROBERT

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LA DUCHESSE DE MAZARIN . . . . 1 vol.
LA PENSION BOURGEOISE. . . . . 1 vol.
LA RECHERCHE EE L'INCONNUE. . . . . 1 vol.
LE COMTE DE MANSFELDT . . . . 1 vol.

Sceaux (Seine). — Typographie de E. Dépée.

ALEXANDRE DE LAVERGNE

LE

LIEUTENANT ROBERT





PARIS

A. CADOT ET DEGORCE, EDITEURS,

37, RUE SERPENTE, 37

A MON AMI,

A. DE FORGES.

Lorsque j'attache aux pieds d'un fils en qui j'espère
Les sandales du pèlerin,
Ami, dont les conseils furent pour lui d'un père,
Voulez-vous être son parrain?

Janvier 1868.

LE LIEUTENANT ROBERT

PROLOGUE

L'hôtel de France, à Blois.

Le 3 novembre 1823, entre six et sept heures du soir, il y avait grande foule et grand tapage aux abords du principal hôtel de la ville de Blois, l'hôtel de France. Des fanfares de cors, mêlées aux aboiements des chiens et aux cris joyeux des chasseurs retentissaient de tous côtés. Une bande de cavaliers, en costume de chasse, le fusil en bandoullière, venait de faire irruption dans la cour de l'hôtel, escortant une voiture toute pleine de gibier et illuminée aux quatre coins par des torches de résine enflammée. C'était un vacarme à ne plus s'entendre ; les hommes criaient ; les chiens aboyaient ; les chevaux piaffaient et hennissaient ; et les claquements de fouets des cavaliers scandaient énergiquement l'harmonie sauvage d'un pareil concert.

L'hôte et sa femme étaient accourus à la tête d'une partie de leur monde ; mais tous, maîtres et gens, également

haletants et ahuris, étaient dans un embarras bien manifeste pour satisfaire aux appels multipliés dont ils étaient simultanément assaillis. En ce moment le tumulte s'accrut encore par suite d'un incident qui faillit même dégénérer en catastrophe.

Une berline de poste, attelée de quatre chevaux et conduite par deux postillons, venait de s'arrêter à la porte de l'hôtel pour relayer. Déjà les valets d'écurie s'approchaient pour dételer les chevaux, lorsque l'un de ces animaux, effrayé sans doute par la lueur des torches et par les sonneries des cors, se mit à se cabrer. Ce que voyant, ses compagnons, animés d'un fâcheux esprit d'imitation, se livrèrent incontinent à des cabrioles insensées.

En vain les postillons, non moins prodigues de jurons que de coups de fouet, essayèrent de les faire rentrer dans l'ordre. Le feu jaillissait sous les fers de leurs sabots, et la berline, secouée comme un navire en détresse, semblait devoir à chaque instant être renversée et brisée sur les pavés inégaux et raboteux de la ville de Blois. Il y eut même un moment où, l'un des chevaux ayant rompu ses traits, le postillon qui le montait vida les étriers et se trouva lancé par terre.

Un cri perçant retentit dans l'intérieur du véhicule. On accourut de tous côtés, les uns pour se jeter à la tête des chevaux, les autres pour relever et secourir le malheureux postillon, d'autres enfin pour offrir leur assistance aux personnes qui se trouvaient dans la berline.

Vérification faite, le postillon n'avait pas été blessé et devait en être quitte pour quelques contusions ; d'un autre côté, les chevaux ayant pu être maîtrisés, la portière de la berline s'ouvrit, et l'on vit apparaître sur le marchepied un homme d'assez haute taille, maigre, sec, aux cheveux blanchissants, au visage pâle et inquiet, mais plein de no-

blesse et de dignité ; cet homme, qui pouvait bien avoir de quarante à quarante-cinq ans, tenait dans ses bras une jeune fille ou tout au moins une très-jeune femme vêtue de deuil et complétement évanouie.

Avec l'aide de l'hôte et de l'hôtesse, la jeune voyageuse fut transportée incontinent dans l'intérieur de l'hôtel, où, grâce aux soins qu'on lui donna, elle ne tarda pas à reprendre ses sens. Un médecin, qu'on avait été quérir en toute hâte arriva bientôt, et, après un examen attentif, déclara que, suivant toute apparence, la crise nerveuse éprouvée par la personne qu'on lui présentait n'aurait point de suite fâcheuse.

Ce n'était là qu'un simple évanouissement, causé par une frayeur bien concevable, d'après ce qui s'était passé. La voyageuse, elle-même, — une jolie brune de quinze à seize ans à peine, à la taille svelte et élancée, à la physionomie toute virginale, — ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque confusion de son évanouissement, depuis qu'elle avait appris que le postillon était sain et sauf. Le médecin ajouta qu'il ne doutait pas que, le lendemain même, sa cliente improvisée ne fût en état de poursuivre sa route, surtout si elle pouvait passer une bonne nuit et reposer d'un sommeil tranquille. A cet effet il se borna à prescrire une potion calmante et légèrement narcotique.

Le voyageur qui accompagnait la jolie brune en deuil et semblait veiller sur elle avec une sollicitude toute paternelle, ayant témoigné quelque désappointement de ce contretemps, sa compagne lui dit à mi-voix et d'un ton plein d'affectueuse soumission :

— Je me sens assez forte à présent pour me remettre en route ; je ne veux pas, dans un pareil jour, vous causer la moindre contrariété, veuillez donc donner ordre qu'on prépare les chevaux.

— Je n'en ferai rien, ma chère enfant, répondit-on, vous oubliez que nous avons une quinzaine de lieues devant nous avant d'être rendus à notre destination. Votre santé est encore trop chancelante, surtout après la nouvelle secousse que vous venez d'éprouver, pour tenter de la compromettre par pure complaisance pour moi. Si vous refusez (ajouta-t-on en souriant doucement et en se tournant du côté du médecin) d'obéir à la Faculté, dont monsieur est le représentant auprès de vous, vous savez du moins qu'à présent j'ai droit de parler en maître. Permettez donc que j'en use. Nous passerons la nuit dans cet hôtel.

— Je vous remercie, monsieur, reprit le médecin, de l'assistance que vous voulez bien me prêter. C'est dans l'intérêt de... mademoiselle votre fille.

— Mademoiselle est ma femme, répondit non sans quelque vivacité le voyageur en question, dont une légère rougeur empourpra les joues pâles.

— Pardon, monsieur, j'ignorais... et d'ailleurs madame est si jeune!...

— Oh! repartit le voyageur avec une expression de physionomie qui n'était pas exempte de mélancolie, vous n'avez nullement à vous excuser, monsieur, car madame est bien jeune en effet et pourrait très-bien être ma fille.

— Vous devriez ajouter, mon ami, fit à son tour la jeune femme, que c'est depuis quelques heures seulement que je puis revendiquer ce titre auguste de madame, et que j'en suis à la fois heureuse et fière.

En parlant ainsi, elle tendit à son compagnon de voyage une jolie petite main finement gantée que celui-ci serra tendrement dans la sienne.

Le médecin, en homme bien appris, ne jugea pas devoir troubler plus longtemps par sa présence un lever de lune de miel qu'il n'avait nullement soupçonné. Il se retira donc,

non sans avoir demandé la permission de revenir le lendemain matin savoir des nouvelles de la jeune voyageuse, avant qu'elle se remît en route, ce qui lui fut gracieusement octroyé.

Dès qu'il se fut retiré, la maîtresse de l'hôtel, une toute jeune femme, également fort avenante et de physionomie fort agréable, commença à s'excuser de son mieux de ne pouvoir offrir à des voyageurs venus en poste à quatre chevaux, dans une berline armoriée et avec plusieurs domestiques, qu'une hospitalité bien peu digne de leur rang et de leur fortune. En effet, en se mettant en route un 3 novembre, ils avaient oublié sans doute que ce jour-là est celui de la fête patronale du grand saint Hubert, jour solennel pour tous ceux qui cultivent en France l'art cynégétique. Les environs de Blois sont réputés depuis bien longtemps, on ne l'ignore pas, comme l'une des contrées les plus giboyeuses de notre pays. Il ne fallait donc pas s'étonner si tous les hôtels de la ville, et particulièrement l'hôtel de France, l'hôtel aristocratique par excellence, regorgeait de voyageurs, appartenant tous plus ou moins à la classe si intéressante des disciples de Nemrod, en même temps qu'aux couches supérieures de la société.

Telle est la traduction, un peu libre peut-être, mais du moins fort abrégée, du discours de l'hôtelière, discours émaillé d'interruptions de tout genre, dont nous faisons grâce au lecteur pour arriver à la péroraison. Le sens de cette péroraison était qu'il n'y avait plus dans l'hôtel qu'une seule chambre vraiment présentable, celle où l'on avait transporté la voyageuse, et qui était la propre chambre de l'hôtelier et de sa femme. Cette dernière offrait de s'en exiler momentanément et d'aller demander pour la nuit l'hospitalité en ville à ses augustes parents. Quant à l'hôtelier, il n'y avait pas à s'inquiéter de lui, son habitude con-

stante dans les jours de presse étant de ne pas se coucher et de reposer dans un grand fauteuil de cuir, au coin de la cheminée de la cuisine. Enfin, pour n'oublier personne, les domestiques seraient installés dans une salle basse qui, en pareille occurrence, se transformait d'ordinaire en dortoir.

En écoutant les dernières paroles de l'hôtelière, le voyageur de la berline n'avait pu dissimuler un certain trouble, et ce fut avec une inquiétude manifeste qu'il demanda si l'on ne pourrait trouver pour son usage personnel une chambre ou un cabinet, si modeste qu'en pût être l'installation. Dans la situation où se trouvait sa compagne de voyage, il croyait devoir, ajouta-t-il, la laisser reposer seule sous la garde de sa femme de chambre, qui passerait la nuit auprès d'elle pour la veiller.

En entendant exprimer un pareil vœu par un homme peut-être déjà mûr, mais marié depuis quelques heures à peine, ainsi qu'on venait de l'apprendre, à une toute jeune et adorable créature telle que celle avec laquelle il voyageait, l'hôtelière ne put réprimer un mouvement de stupéfaction. Toutefois, habituée par état à s'incliner humblement devant les moindres fantaisies de ses hôtes, elle répondit qu'elle allait faire en sorte de réaliser de son mieux la demande qui lui était adressée; elle se retira en conséquence, à son tour, pour s'en aller faire part à son mari de cette étrange aventure, en désaccord si marqué avec les traditions constantes de tous les hôtels passés, présents et à venir.

Pendant que dans l'intérieur de l'hôtel de France les choses se passaient ainsi, le bruit, les cris joyeux continuaient à l'extérieur, et particulièrement dans la cour, encore tout illuminée par les torches flamboyantes.

Un dialogue des plus animés s'était engagé entre les chasseurs nouveaux venus et un groupe de jeunes gens. Ceux-

ci, installés sur un balcon, le verre en main, achevaient de vider joyeusement, en l'honneur du grand saint Hubert, quelques bouteilles de vin de Champagne, reliefs suprêmes d'un festin auquel leurs propos et leurs attitudes mêmes indiquaient qu'ils avaient fait largement honneur. L'un de ces jeunes gens, surtout un grand blond, d'assez haute mine et d'agréable figure, dont la tête semblait déjà quelque peu vacillante, criait de toute la force de ses poumons :

« A la santé de l'hôtelière de céans ! C'est la plus jolie » maîtresse d'hôtel que j'aie rencontrée de ma vie et je » suis prêt à me battre en duel avec quiconque dirait » le contraire. Holà ! eh ! messieurs, là-bas, entendez- » vous ? »

Un éclat de rire général accueillit cette bravade avinée, renouvelée des temps de la chevalerie, et l'on s'empressa sur le balcon de faire raison à l'orateur. Pendant ce temps-là, dans la cour, les cors de chasse exécutaient une éclatante sonnerie : formidable réponse qui dût réveiller tous les échos du vieux château de Blois et se répercuter au loin sur les deux rives de la Loire.

A ce moment, l'hôtelière en personne apparut dans la salle du festin.

— Pour l'amour de Dieu ! s'écria-t-elle en joignant les mains de la façon la plus câline, messieurs, je viens vous demander en grâce, maintenant que votre souper est fini, d'être bien sages et de rentrer au plus vite chacun chez vous. Il y a une dame dans l'hôtel qui est malade et qui a besoin de repos. Elle ne pourra jamais parvenir à s'endormir si vous continuez votre sabbat et si vous ne faites pas taire les cors de chasse. Il est tard, vous devez être fatigués après une journée comme celle-ci, et vous ne voudriez pas non plus me faire du tort vis-à-vis des voyageurs, n'est-ce

pas ? Allons ! soyez raisonnables ! Il est temps de vous coucher.

— Hum ! hum ! répondit le grand jeune blond qui avait porté le toast et qui paraissait être le chef de la bande, voilà ce qui s'appelle parler d'or, ma jolie hôtelière, et l'on ne pouvait choisir une plus séduisante parlementaire que vous. Or ça donc, parlementons ! C'est le seul moyen de parvenir à nous entendre, et pour cela souffrez que je vous embrasse : c'est l'usage avec les parlementaires.

— Qu'en savez-vous ? reprit l'hôtelière, qui ne manquait pas d'aplomb.

— Je suis militaire, garde du corps, si vous le préférez, et de plus brigadier dans la compagnie de Luxembourg.

— Oui-dà ! mais il me semble que les gardes du corps ne font pas la guerre.

— Rarement, c'est vrai, sous notre bon roi Louis XVIII ; en revanche ils sont toujours prêts à faire l'amour, surtout quand il leur arrive de rencontrer des yeux comme les vôtres.

— Ah bah ! Eh bien ! monsieur le brigadier aux gardes du corps, nous verrons cela demain, quand vous aurez dormi. Holà ! Pierre ! Jean ! cria-t-elle en même temps ; apportez les bougeoirs de ces messieurs !

— Aussi cruelle que jolie ! reprit le garde du corps. Ah çà ! poursuivons : Une dame malade, cela mérite considération, surtout si elle est jeune, parce qu'il a y tout intérêt à ce qu'elle se rétablisse bien vite. Il n'y aura jamais trop de jeunes femmes dans le monde. Qu'en pensez-vous, messieurs ?

Toute l'assistance se mit à rire.

— En revanche, reprit l'hôtelière, il y aura toujours trop de mauvais sujets.

Puis elle ajouta :

— Cette dame est jeune, plus jeune que moi.

— Je gage qu'elle est bien moins charmante.

— Ne gagez pas ! Vous perdriez, monsieur le brigadier aux gardes du corps.

— Allons ! je vois qu'il faut mettre bas les armes, madame l'hôtelière ; mais ce n'est pas sans conditions, comme bien vous pensez.

— Des conditions ! des conditions ! murmura l'hôtelière. Quelles sont-elles, vos conditions ?

— D'abord vous allez trinquer avec nous, et c'est un devoir cela, puisque j'étais en train de porter votre santé lorsque vous êtes entrée.

— C'est bien honnête à vous, monsieur. Accepté ! Mon mari n'est pas là, heureusement, car il me gronderait.

Après que chacun eut vidé gaiement son verre à la santé de l'hôtelière de l'hôtel de France, celui qui s'était fait son interlocuteur en titre reprit :

— Maintenant, il y a une autre condition.

— Encore ! oh ! c'est trop fort !

— Rassurez-vous. C'est que vous allez nous reconduire tous et un chacun jusqu'à la porte de nos chambres respectives.

— Qu'à cela ne tienne, messieurs, de grand cœur.

— Eh bien ! donc, c'est moi qui commande le peloton en ma qualité de militaire, et nous vous suivons, ô la perle des hôtelières ! En avant, marche ! et silence dans les rangs !

C'est sur ces derniers mots que la bande joyeuse, s'étant levée de table, s'ébranla, et, chacun s'étant armé de son bougeoir, se mit en devoir de suivre l'hôtelière. Heureuse d'avoir à si bon marché accompli la mission assez difficile qu'elle s'était volontairement imposée, celle-ci se disposait à aller rejoindre son mari lorsque l'un des jeunes gens, sor-

tant à pas de loup de sa chambre, vint à elle dans le corridor, et, se penchant à son oreille, lui dit tout bas :

— C'est moi qui ai le n° 9 et j'ai l'habitude de laisser la clef à ma porte.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait ? dit l'hôtelière.

— Pas grand chose, je le sais, répondit-on ; mais pourtant si par aventure vous veniez à vous repentir de m'avoir refusé certain baiser, il ne faut pas que vous soyez embarrassée pour me trouver.

— Soyez tranquille et dormez bien, monsieur le brigadier aux gardes ! reprit l'hôtelière en faisant la révérence et en mettant ses jolies dents en évidence par le plus franc éclat de rire ; on s'en souviendra.

Revenons au noble voyageur de la berline et à sa jeune femme.

Cette dernière avait été définitivement installée dans la chambre de l'hôtelier et de l'hôtelière, en compagnie de sa femme de chambre. Celle-ci, après avoir aidé sa jeune maîtresse à se déshabiller et à se coucher, s'était installée, au coin du feu, dans un fauteuil, où elle devait passer la nuit.

De son côté, le mari était resté toute la soirée au chevet de sa femme, et il ne voulut la quitter qu'à une heure assez avancée, après que, grâce à l'efficace intervention de l'hôtelière, tous les bruits joyeux se furent éteints dans l'hôtel, et lorsqu'il parut bien avéré que chacun se livrait désormais au repos. La jeune voyageuse était alors profondément endormie : son sommeil était calme et paisible, grâce à la fatigue du voyage et aussi sans doute à la potion qu'elle avait prise.

En se retirant, le mari n'avait pas manqué de recommander expressément à la femme de chambre de venir l'éveiller sur le champ si sa maîtresse paraissait éprouver

le moindre symptôme de malaise, et de prévenir en même temps l'hôtelier dans la cuisine afin qu'on envoyât quérir incontinent le médecin.

La femme de chambre promit de se conformer strictement à ces instructions, et de veiller avec une active sollicitude sur le précieux dépôt qui lui était confié; mais aussitôt que sa vigilance ne fut plus tenue en haleine par la présence du maître, vaincue elle-même par la double influence de la fatigue physique et du feu qu'on avait allumé dans la cheminée, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et s'endormit profondément.

Il pouvait être alors environ minuit. La ville de Blois était plongée dans le plus profond sommeil, et les hôtes de l'hôtel de France principalement devaient plus que quiconque en goûter toutes les douceurs, après les fatigues d'une journée consacrée à courir les champs et les bois en l'honneur du grand saint Hubert. Il y a même tout sujet de penser que le jeune blond du numéro 9 n'avait pas été des derniers à s'endormir, en voyant son offre malséante accueillie comme elle l'avait été par un impertinent éclat de rire.

Pourtant, soit qu'il ne fût pas encore suffisamment aguerri contre l'influence du vin de Champagne sur le système nerveux, soit qu'il poursuivît en rêve un dialogue désormais sans réplique possible avec la gentille parlementaire dont il s'était si fort occupé dans la soirée, son sommeil était manifestement agité; à la lueur d'un réverbère allumé dans la cour de l'hôtel et qui se projetait d'une façon un peu douteuse jusque dans l'intérieur de la chambre, on eût pu, à la grande rigueur et après examen attentif, apercevoir vaguement au bord du lit la forme d'une tête se détachant en relief sur la blancheur mate de l'oreiller, avec

deux yeux qui s'ouvraient par intervalles puis se refermaient.

Tout à coup, il se fit un certain bruit à l'extérieur, dans le corridor, et il sembla que la clef s'agitait dans la serrure, tournée en divers sens par une main inexpérimentée. Peu après, la porte glissa sur ses gonds, et, comme elle venait d'être refermée avec beaucoup de précaution, un blanc fantôme apparut sur le seuil.

Cette fois, comme on le pense bien, les yeux du dormeur étaient restés tout grands ouverts; il avait tressailli de la tête aux pieds et s'était dressé sur son séant. Ce fantôme, quel pouvait-il être, si ce n'est une femme? Cette femme elle-même, qui était-elle, si ce n'est l'hôtelière?

Malheureusement le réverbère de la cour, placé à une grande distance de la fenêtre, ne donnait pas assez de clarté pour qu'il fût possible de distinguer les traits de la physionomie du fantôme, qui était resté immobile sur le seuil et comme cloué sur le parquet. Seulement on entendait sa respiration, qui était douce, égale, nullement précipitée, d'où cette conclusion que le fantôme était plein de vie, et que la pérégrination nocturne à laquelle il se livrait s'accomplissait sans la moindre émotion et partant sans le moindre remords.

— Est-ce bien vous, murmura aussi bas que possible le jeune homme, qui s'était donné la qualification de brigadier aux gardes du corps, est-ce bien vous, ma gentille hôtelière, qui venez me visiter?

Le fantôme ne répondit pas; mais il sembla que son bras s'était levé et que sa main s'était portée à son visage, à la place où devaient être ses lèvres, comme pour inviter son interlocuteur au silence et à la discrétion la plus absolue.

— Allons! balbutia ce dernier, c'est compris. Je suis muet.

Au même instant, la vieille horloge du château de Blois sonna et fit retentir dans le lointain, par trois fois, son timbre mélancolique, qui semble sonner encore aujourd'hui le glas funèbre de la maison de Guise.

Il était les trois quarts après minuit...

Le lendemain, dans l'extrême matinée, lorsque le voyageur de la berline se présenta pour savoir comment sa jeune femme avait passé la nuit et si elle était en état de se remettre en route, ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il la trouva déjà debout et habillée, bien qu'il fît à peine jour. Elle était fort pâle, et comme, après l'avoir baisée au front presque paternellement, il la grondait avec une tendresse et une douceur ineffables de s'être levée si tôt, ce qui lui semblait une imprudence après son évanouissement de la veille, elle se mit à fondre en larmes.

Justement inquiet, son mari lui proposa de retarder son départ et d'envoyer chercher le médecin, pensant bien que cette explosion de larmes ne pouvait qu'être le symptôme précurseur de quelque nouvelle crise nerveuse; mais la jeune femme s'y opposa avec une énergie singulière.

— Oh! par grâce, s'écria-t-elle, je vous en supplie, quittons bien vite cet hôtel. Il me tarde tant d'être rendue auprès de votre famille! J'étouffe dans cette chambre. Si vous saviez tout ce que j'ai souffert cette nuit? C'était comme un horrible cauchemar.

— J'avais recommandé qu'on vînt me prévenir, dit le voyageur en fixant sur la femme de chambre, dont les yeux étaient encore tout bouffis de sommeil, un regard plein d'une sévérité inaccoutumée.

— C'est ma faute, reprit vivement la jeune femme; ne la grondez pas!

Le voyageur se tourna vers la femme de chambre et, lui faisant signe d'approcher, il tira de sa poche quelques piè-

ces d'or qu'il lui mit dans la main, puis il ajouta froidement :

— Vous n'êtes plus au service de madame, vous pouvez vous retirer.

La pauvre fille tout interdite sortit de la chambre en sanglotant.

— Vous me trouverez peut-être bien sévère, ma chère enfant, reprit le voyageur du ton le plus caressant, et enveloppant sa jeune compagne d'un regard plein d'amour; mais vous savez combien votre santé m'est précieuse. Croyez-moi : nous trouverons aisément à l'endroit où nous nous rendons, les moyens de remplacer avantageusement le personne que j'ai dû congédier. Me le pardonnez-vous ?

Le front de la jolie voyageuse, qui s'était manifestement assombri tout d'abord, se rasséréna à ces dernières paroles. Elle tendit sa petite main à son interlocuteur; et ce fut avec une grâce toute charmante qu'elle laissa tomber cette réponse ingénue :

— N'êtes-vous pas à présent mon maître et seigneur ?

Puis elle ajouta aussitôt avec une sorte d'anxiété :

— Rien ne nous retient plus ici. Partons, mon ami, partons !

— Eh quoi ! sans attendre même la visite de ce médecin qui doit venir ce matin ?

— A quoi bon, puisque je suis complétement remise ?

Puis, ouvrant vivement une fenêtre et souriant à travers les larmes qui perlaient encore au bord de ses paupières :

— Voyez, ajouta-t-elle, comme le soleil se lève dans un ciel sans nuages ! Nous aurons encore aujourd'hui un temps superbe.

Comme elle parlait ainsi, l'une de ces lourdes diligences qui, à cette époque déjà bien éloignée de nous, desservaient toutes les grandes routes de notre pays, venait de s'ar-

rêter devant l'hôtel de France et un voyageur que l'hôtelier en personne accompagnait avec un garçon porteur d'un fusil dans son étui et d'une valise de voyage se disposait à monter dans le coupé.

— Eh bien, l'hôte ! s'écria en lui frappant familièrement sur l'épaule le voyageur, qui n'était autre que le grand jeune blond du n° 9, que fait donc votre femme ? Est-ce qu'elle dort encore, la paresseuse ! C'est bien mal de sa part de n'être pas venue me dire adieu. C'est égal, cela ne m'empêchera pas de proclamer partout qu'elle est la plus jolie hôtelière que j'aie encore rencontrée sur mon chemin, foi de garde du corps !

— Ma femme ! balbutia l'hôte en écarquillant deux gros yeux pleins d'ébahissement. C'est bien de l'honneur que vous lui faites, monsieur le..... garde du corps, et je ne manquerai pas de faire votre commission auprès d'elle, quand elle sera rentrée de chez sa mère où je l'ai conduite moi-même pour coucher cette nuit.

— Ah ! elle n'a pas couché ici ? s'écria le jeune homme avec une stupéfaction profonde, mais alors, quelle était donc ?...

— En route ! monsieur, en route ! interrompit brusquement le conducteur en poussant le voyageur dans le coupé, dont il referma la portière ; nous sommes en retard d'une grande demi-heure.

Là-dessus, la lourde diligence s'ébranla, et les chevaux l'enlevèrent à grand bruit dans la direction de Paris.

Moins d'un quart d'heure après, la berline de poste, où e voyageur et sa jeune femme venaient de leur côté de prendre place, s'engageait dans la direction opposée, sur la route si pittoresque qui, côtoyant la Loire, s'en va gagner nos belles provinces de Touraine, de Poitou et d'Anjou.

Campement en Kabylie.

C'est dans la nuit du 3 novembre 1823 que se sont passés les événements qui forment le prologue du présent récit. On était alors en pleine Restauration, sous Louis XVIII. C'est à présent au printemps de 1847, vers la fin du dernier règne, et, par conséquent, après un entr'acte de plus de vingt-trois ans, que nous demandons au lecteur la permission de relever le rideau.

La scène va se passer non plus en France ni même en Europe, mais au-delà de la Méditerranée, en Algérie et en plein pays kabyle.

Maintenant, plantons notre décor. Ce sera, si on le veut bien, un paysage d'un caractère abrupte et sauvage, une gorge, assez large pourtant quoique très-profonde, au milieu du massif montagneux du Jurjura (prononcez Djerdjerah), dont les cimes neigeuses surplombent de tous côtés la scène. Dans le fond, sous un épais fouillis d'oliviers, de lentisques et de cactus, poussés on ne sait trop comment entre des fentes de rochers calcinés par l'ardent Sirius d'Afrique, un petit cours d'eau, qui était torrent quelques jours auparavant, mais qui est déjà devenu bien maigre;

car nous sommes au mois de mai 1847. Pour plus de détail sur la couleur du ciel, d'un bleu si intense, la nature des terrains encore tout ensoleillés, etc., etc., voir les tableaux si chauds de ton, si pleins de sentiment et de vérité d'Eugène Fromentin, sans oublier ceux d'Horace Vernet.

Le théâtre représente un campement de cavalerie quelques instants avant le coucher du soleil. Nos cavaliers sont des hussards. Sur l'arrière plan et à demi noyés dans la vapeur crépusculaire, un groupe d'Arabes du goum, dont les burnous blancs se détachent en masses claires sur le fauve pelage des chameaux accroupis et au repos; les uns et les autres, bêtes et gens, contemplent avec une nonchalance tout orientale un peloton de cavaliers occupés à faire boire les chevaux; pendant ce temps-là, sur le premier plan, un groupe d'officiers, les uns assis, les autres couchés à l'ombre d'un massif de lentisques et d'oliviers, tous la pipe ou le cigare à la bouche, sont en train de s'abreuver eux-mêmes, en puisant à tour de rôle dans une large marmite où flambe un punch gargantuesque.

Toutes ces physionomies martiales, bien que pour la plupart encore marquées au sceau de la jeunesse, empruntent successivement aux reflets bleuâtres du liquide enflammé et aux rayons du soleil couchant des apparences presque fantastiques; mais pour peu qu'on approche, on reconnaît bien vite que, à l'encontre des fantômes, tous ces gens-là parlent comme ils boivent, d'une façon très-bruyante et très-joyeuse.

— Bigre de bigre! messieurs, s'écrie un grand gaillard moustachu, au poil déjà grisonnant, au visage basané, et en lampant avec un clappement de langue des plus caractéristiques une rasade qui avait été précédée sans doute de beaucoup d'autres, voilà un punch qui me fait honneur. Qu'en dites-vous?

— Oui-dà! reprend un autre, c'est toi qui l'as fabriqué, d'accord; oh! tu es-fort sur cet article-là, c'est connu; mais ce n'est pas toi qui l'as payé, que je sache, non plus que le dîner, un dîner expédié par Chevet dans les montagnes de Kabylie en temps de guerre! Le fait devrait être mis à l'ordre du jour de l'armée d'Afrique, n'est-ce pas, messieurs?

— Oui, certes, parbleu! répondit le chœur des officiers.

— La belle affaire! riposte le lieutenant à longues moustaches grisonnantes (car c'est un lieutenant, le doyen des lieutenants du régiment, leur soleil, comme ils le nomment parfois, parce que, toujours immobile dans son grade comme l'astre pivot des mondes, il voit depuis maintes années se renouveler autour de lui toutes les épaulettes); obtenez de la maison Chevet qu'elle m'ouvre un crédit, et c'est moi qui vous en donnerai des *diffa*, allez! *bezef! bezef!* (en arabe : beaucoup).

Ici le chœur des officiers éclate de rire d'une façon assez impertinente au nez de son doyen, et un jeune sous-lieutenant sortant de l'école de Saumur, s'écrie :

— Voilà Sauvageol (le lieutenant en question s'appelle Sauvageol) qui parle bédouin. Gageons qu'il a oublié le proverbe français : « Crédit est mort : les mauvais payeurs l'ont tué. »

— Ah çà! répond le doyen des lieutenants en fronçant le sourcil et en mettant la main à la poignée de son sabre, est-ce que par hasard, monsieur me prend pour un mauvais payeur? Je suis prêt à lui prouver le contraire.

A peine ces paroles viennent d'être prononcées que de tous côtés des mains et des voix s'interposent.

— Allons! s'écrie-t-on, ne te fâche pas, Sauvageol! Que diable! mon cher, entre camarades est-ce qu'il n'est pas

permis de plaisanter *chouïa chouïa* (un peu), pour parler bédouin comme toi ?

— Ni *bezef*, ni *chouïa*, reprend Sauvageol avec majesté ; car je suis votre ancien, et je suis en droit de vous répondre : *makach* (pas du tout).

Ici, qu'il nous soit permis d'ouvrir une parenthèse pour rassurer immédiatement le lecteur sur l'emploi d'un idiome un peu inquiétant pour lui. *Bezef*, *chouïa* et *makach* sont trois adverbes qui, comme *goddem* jadis chez nos voisins, constituent à peu près tout le fonds de la langue bédouine, et Dieu nous préserve d'en employer d'autres dans le cours de ce récit.

— Messieurs, ajoute d'une voix de Stentor l'un des officiers, au diable les Bédouins et leur maudit charabia ! Laissez-moi vous proposer en bon français une santé qui va nous mettre tous d'accord : buvons à la santé de notre amphitryon, le bon et brave Maurice de Chalandray !

— C'est cela ! reprend le chœur en se levant en masse et en brandissant les verres en guise de sabres : A la santé de Chalandray ! vive Chalandray !

A ce moment Sauvageol, qui s'était levé comme les autres, fit signe qu'il réclamait le silence, et, avec un accent qu'il voulut rendre grave et solennel, mais que nul dans l'assistance ne parut prendre au sérieux :

— Messieurs, dit-il, messieurs et chers camarades, puisqu'il s'agit de boire, et de boire à la santé de Chalandray, je suis tout prêt à me joindre à vous; mais je demande à motiver mon toast.

— Accordé ! fit l'assistance.

— Donc, reprit le lieutenant Sauvageol en levant son verre, je m'explique : Si je bois à la santé de Chalandray, ce n'est pas, croyez-le bien, parce que Chalandray est riche et qu'il nous donne en campagne des dîners fournis par

Chevet; je méprise la richesse, ne la connaissant pas moi-même. Ce n'est pas non plus parce que Chalandray est noble : je tiens peu compte de la noblesse, attendu que je n'en fais point partie, ce qui n'est regrettable que pour elle; ce n'est pas enfin parce que Chalandray, qui est, comme vous tous ici, mon cadet de grade et de service, va être décoré avant moi, ce qui est un passe-droit de plus commis à mon préjudice par notre nouveau colonel, non moins injuste à mon égard que ses divers prédécesseurs.

— Pourquoi donc, alors? interrompirent les officiers avec impatience.

Le lieutenant Sauvageol abaissa sur ses interrupteurs un regard plein d'une dignité comique, et reprit avec un grand flegme :

— C'est parce que Chalandray est un bon enfant, un bon camarade, et celui qui dirait le contraire aurait affaire à moi.

Là-dessus Sauvageol avala d'un trait le contenu de son verre, et se rassit majestueusement sur le fragment de rocher qui lui servait de siége. Un jeune officier, un gentil blondin, d'une figure où la franchise et la belle humeur éclataient à la fois dans les yeux et par tous les pores, vint prendre place à côté de lui. C'était l'amphitryon, le lieutenant Maurice de Chalandray.

— Merci de ton toast, s'écria ce dernier, merci, mon brave Sauvageol! mais tu oublies que Cadet-Roussel aussi est un bon enfant, que nous sommes tous de bons enfants, nous autres lieutenants et sous-lieutenants du régiment...

— Halte-là! interrompit à son tour le lieutenant Sauvageol, il y a des exceptions.

— Allons donc!

— J'en sais une, pour le moins, que nul ici ne me contestera.

— Laquelle?

— Le lieutenant Robert, pardieu!

— Le fait est, dit un des assistants, qu'il est un peu sauvage, pour ne pas dire un peu sournois.

— Un peu! un peu! riposta aigrement Sauvageol. Ah! l'on appelle cela un peu sournois! En vérité c'est se montrer bien indulgent pour ce particulier-là. Quand je songe qu'il y a quatre ans il était simple hussard et qu'il est aujourd'hui mon égal, n'est-ce pas là une injustice criante?

— Mon pauvre Sauvageol, reprit Chalandray, tu oublies trop qu'il y a des hasards heureux dans la vie militaire, comme partout ailleurs, des hasards qui mettent un homme en relief, en lui permettant de payer bravement de sa personne au risque d'être tué.

— La belle affaire! si le lieutenant Robert paye parfois de sa personne, en revanche il ne paye jamais l'absinthe à quiconque. Et puis est-ce que nous ne risquons pas tous notre peau contre ces gueux de Kabyles?

— C'est vrai; mais tout le monde n'a pas la chance d'être blessé, comme l'a été le lieutenant Robert dans la dernière affaire avec Bou-Maza.

— Eh bien, quoi! on l'a nommé lieutenant: c'est bien payé.

— La belle avance! il était déjà proposé pour le tour du choix.

— Le tour du choix! Qu'on ne m'en parle pas du tour du choix! c'est le tour de la faveur qu'on devrait dire. Oui, messieurs, de la faveur; car on ne me l'a jamais appliqué à moi.

— Patience, Sauvageol; cela viendra. Tu attraperas quelque jour une bonne balle ou un bon coup de yatagan quelque part, et alors.....

— Alors, merci!

— Ah! dame! c'est que tu es trop difficile à contenter,

aussi. En attendant, il n'en est pas moins vrai que le lieutenant Robert a arrosé son grade de son sang.

— C'est bien fait, puisqu'il ne nous a pas mis à même de l'arroser autrement.

— Est-ce donc sa faute s'il est pauvre?

— Quand on est pauvre, ajouta le chirurgien aide-major, cela rend fier, ce qui vaut toujours mieux que d'être vil.

— Pauvre! pauvre! grommela Sauvageol en lançant un regard de travers au dernier interlocuteur. La belle raison! On fait des dettes, alors. J'en fais bien, moi; et je m'en vante. Argent *makach*, dettes *bezef*, c'est ma devise : ce doit être celle de tout officier. Qui est-ce qui n'a pas de dettes au régiment? Les crasseux et les imbéciles, voilà tout.

— C'est parler d'or, Sauvageol; mais chacun agit comme il l'entend.

— Alors on se fait notaire, huissier, tout ce qu'on voudra, mais pas officier, sacrebleu! Un officier sans dettes c'est un rosier sans roses. Vrai, mon bon Chalandray, tu me fais de la peine quand je te vois prendre la défense du lieutenant Robert, toi qui fais si bien les choses qu'on dit dans toute l'armée d'Afrique : « Généreux comme Chalandray, » toi qui as mérité la croix que tu vas recevoir, ne fût-ce que pour cela.

— La croix! la croix! je ne l'ai pas encore, que diable!

— Allons donc! tu es proposé en première ligne; le nouveau colonel te veut du bien, beaucoup de bien, tandis qu'il me regarde de travers, moi. Enfin nous venons d'arroser ton ruban, c'est comme si tu l'avais.

— Puisque tu y tiens, Sauvageol, j'en accepte l'augure; mais je te demande d'être moins sévère pour le lieutenant Robert.

— Impossible, mon bon Chalandray, impossible! Jamais

je ne tutoyerai le lieutenant Robert; jamais je ne me laisserai tutoyer par lui.

— Qui te parle de tutoyer?

— Je sais ce que je dis. Entre camarades, entre officiers du même grade, on doit se tutoyer, c'est mon principe; mais je ne dirai jamais *tu* à un officier qui ne boit pas, qui ne fume pas, qui ne joue pas même au billard, ou aux dominos, et qui ne fait pas de dettes; à un officier qui demande à rentrer sous sa tente au moment où je me mets en devoir de faire le punch.

— Mais, reprit Maurice de Chalandray, ne sais-tu pas qu'il est au régime depuis qu'il a été blessé, au régime le plus sévère, et qu'il suit en cela les prescriptions du chirurgien-major?

— Ah bah! avant sa blessure il n'agissait pas différemment, que je sache! Toujours muet et taciturne comme un hibou, toujours le nez fourré dans quelque bouquin, comme si notre conversation n'était pas bien préférable. Croyez-moi, messieurs, ce gaillard-là est jugé. Il ne me va pas, ce n'est pas un officier.

— Excepté quand il est au feu, repartit vivement Maurice.

A ce moment une voix forte, une voix faite pour le commandement retentit derrière le massif de lentisques et d'oliviers, et s'écria :

— Bravo, monsieur de Chalandray! j'aime qu'on défende les camarades absents, et cela quand même.

— Le colonel! firent tout d'une voix les officiers, en se levant précipitamment et en prenant l'attitude respectueuse qui convient devant un chef de corps, souverain dispensateur de toutes les grâces comme de toutes les punitions.

— Le colonel! murmura Sauvageol entre ses dents avec

une grimace des plus significatives, encore un qui ne me va pas! Je n'aime pas ce particulier là, moi.

Le colonel, car c'était lui en effet qui faisait sa ronde dans le campement avant de faire sonner la retraite, le colonel s'avança auprès du groupe d'officiers :

— Bonsoir, messieurs, dit-il en saluant familièrement de la main ses subordonnés, vous m'excuserez de vous avoir dérangés, n'est-ce pas? J'ai à parler à l'un de vous.

— Mon colonel, reprit un officier, vous ne nous dérangez nullement, et vous nous feriez au contraire grand honneur et grand plaisir en acceptant un verre de punch.

— Un punch de ma façon! ajouta fièrement Sauvageol.

— Ah! vous savez faire le punch, vous! répliqua le colonel d'un ton passablement sarcastique.

— *Chouïa, chouïa,* (un peu) mon colonel, balbutia Sauvageol encouragé et souriant.

— Et vous baragouinez aussi quelques mots de bédouin. Eh! mais, c'est un mérite cela, surtout quand on n'en a pas d'autre.

Le sourire de Sauvageol se changea aussitôt en une nouvelle grimace à peine dissimulée sous sa moustache pendante en saule pleureur, et il grommela entre ses dents :

— Bigre de bigre! il m'en veut aussi, celui-là. Décidément les colonels n'ont que des choses désagréables à me dire.

— J'accepte bien volontiers, messieurs, ajouta le colonel, et je bois à vos maîtresses que vous reverrez bientôt; car la campagne touche évidemment à son terme. L'ennemi est en pleine retraite et tout annonce que le régiment va rentrer à Alger.

— Vive le colonel! s'écrièrent en chœur les officiers.

— Vive la France! riposta le colonel.

Là-dessus, ayant vidé le verre qu'on venait de lui pré-

senter, le colonel fit signe à Maurice de Chalandray de le suivre, et tous deux s'éloignèrent.

— Gageons dit Sauvageol que c'est pour lui annoncer officiellement sa décoratien que le colonel vient de l'emmener. Ce bon Chalandray! j'en suis presque aussi joyeux que s'il s'agissait de moi-même, et je suis bien sûr que Chevet ne nous a pas dit encore son dernier mot.

— Il me semble, articula timidement un sous-lieutenant, que ce chér Sauvageol est un peu sur sa bouche.

— Qui dit cela! reprit l'incriminé, d'un ton farouche et en fronçant de nouveau le sourcil, je ne souffre d'observations de personne, excepté de mes supérieurs, parce que je ne peux pas faire autrement, et des auteurs de mes jours quand mes créanciers deviennent importuns pour eux. Hors de là, sacrebleu! je n'aime pas qu'on m'agace, ou bien...

— Allons! s'écria un officier, mauvais coucheur que tu es, veux-tu donc nous faire expier le lardon que t'a décoché le colonel et dont nous sommes bien innocents? Pardieu! ce serait couronner bien mal un excellent dîner, suivi d'un punch comme toi seul sais en fabriquer, un punch Sauvageol enfin. Crois-moi, vieux, rentrons dans notre tente, où je te propose un petit écarté. Cela te va-t-il, hein?

— Acccepté! dit Sauvageol, dont les yeux flamboyèrent instantanément; car à l'exemple de Robert le Diable, le seul des héros d'opéra dont il eût gardé quelque souvenance, il aimait passionnément le vin, le jeu et tout ce qui s'en suit.

Quelques instants après, une cantine appropriée tant bien que mal à cette destination se trouvait métamorphosée en tapis vert, et messieurs les lieutenants et sous-lieutenants de hussards oubliaient au milieu des émotions fiévreuses du jeu les fatigues et les dangers de la campagne : campagne

à la fois sanglante et glorieuse comme tant d'autres, mais destinée à demeurer stérile, et dont les lauriers ne devaient servir, à peu de temps de là, qu'à ombrager l'écroulement d'un trône et d'une dynastie!

Le jeu était dans tout son fort lorsque Maurice de Chalandray revint. C'était Sauvageol qui tenait les cartes, après avoir passé plusieurs fois, et il avait devant lui une somme assez ronde, qu'il s'agissait de couvrir du côté opposé, celui des perdants, un peu découragés par la continuation de la veine de leur adversaire, et partant un peu hésitants.

— Je fais le jeu! s'écria Maurice en jetant sa bourse sur la cantine.

— Allons, reprit Sauvageol, qui se mit en devoir de bourrer sa pipe, j'ai bien envie de m'en aller; car ce bon Chalandray a la chance en toutes choses depuis quelque temps, et il n'y a pas moyen de lutter contre lui.

— Allons donc! grommela Maurice, dont le front s'était manifestement assombri, je te conseille d'en parler de ma chance! Elle est superbe en effet.

— Tu es bien dégoûté, mon bon, repartit Sauvageol. En ce cas, tu devrais bien me la céder, ta chance. Sacrebleu! que te faut-il donc? Lieutenant et décoré à vingt-cinq ans!

— Lieutenant, soit; décoré, c'est une autre affaire. Aussi je suis prêt à te la vendre, ma décoration. Oh! pas cher, va!...

— Allons! mon bon Chalandray, ne plaisantons pas davantage sur ce sujet-là. Si le colonel nous entendait, c'est encore à moi qu'il s'en prendrait. Voilà la justice des hommes en général et des colonels en particulier. Est-ce que tu l'as déjà dans ta poche, ta croix ? On demande à voir.

Ici M. de Chalandray devint fort rouge, et, donnant un violent coup de poing sur la cantine :

— Mille millions de tonnerres ! s'écria-t-il, Sauvageol ne me parle plus de ma croix, si tu ne veux te faire une affaire avec moi. Je ne suis pas décoré : le colonel vient de me l'apprendre.

— Tu n'es pas décoré! mais c'est une infamie!... à moins pourtant qu'on n'ait songé à moi cette fois.

— Toi ! allons donc !

— Pourquoi pas ?... ce n'est pas gentil, au moins, ce que tu dis là, mon bon Chalandray; car, enfin, si ce n'est ni toi, ni moi qui sommes décorés, c'est qu'il n'y a pas de croix pour le régiment.

— Si fait, il y en a une; mais il paraît que, au dernier moment, mon nom a été biffé et qu'on en a substitué un autre.

— Alors c'est une infamie, et je serais curieux de savoir quel est l'intrigant qu'on nous préfère.

— Qui te dit, Sauvageol, que je ne partage pas cette curiosité-là ?

— Le colonel ne t'a donc rien appris à cet égard ? C'est surprenant, toi qui es si bien dans ses petits papiers, toi l'ami intime de son neveu. A propos, est-ce vrai ce qu'on dit, que ce neveu-là doit épouser ta sœur? En ce cas, le colonel deviendrait presque ton oncle.

— Il ne s'agit pas de ma sœur, Sauvageol. De quoi te mêles-tu ?

— C'est vrai; pardon, mon bon, pardon ! Eh bien ! qu'est-ce qu'il pense de tout cela, le colonel ?

— Le colonel est resté muet.

— Alors c'est qu'il ne sait encore rien lui-même.

— Je suis sûr du contraire.

— Bigre de bigre! Et qui soupçonnes-tu donc, mon bon?

— Personne.

— Eh bien! veux-tu que je te dise, moi, qui sera le préféré?

— Parle.

— Ce sera encore le lieutenant Robert.

— Qu'en sais-tu?

— Je ne voulais pas t'en parler de peur de te faire de la peine, mon bon; mais c'est un bruit qui court depuis ce matin dans le campement.

— Tant mieux pour Robert.

— Oui, et tant pis pour toi. C'est ce que disent les sous-officiers et les riz-pain-sel, qui sont jaloux de toi parce que tu es noble, parce que tu es riche, parce que tu es là ce qu'on appelle un joli officier, adoré des femmes. Oh! je suis bien sûr qu'ils s'apprêtent à rire à tes dépens, *bezef, bezef*.

— Je ne le conseille à personne.

— Le lieutenant Robert est homme à se passer de ta permission.

— Je n'en crois rien, et tu le calomnies.

— Allons donc! mon bon Chalandray, vas-tu pas le défendre encore contre moi? Tu prends bien ton temps pour cela, lorsqu'il te dame le pion, lorsqu'il te grimpe sur le dos de toutes les façons et qu'il laisse entendre à tout le monde qu'il sera chef d'escadrons, quand tu seras encore tout au plus capitaine!

— Tais-toi, tais-toi, Sauvageol! Pas un mot de plus, ou sinon...

— Non, je ne me tairai pas, parce que je suis outré, à la fin des fins, de tant de passe droits à mon préjudice et au tien, en faveur de ce sournois... Ah! mais... ah! mais... il

faut que cela finisse d'une façon ou d'une autre, et c'est moi qui m'en charge, entends-tu?

— Oui-dà! reprit Maurice avec une sourde colère; pour qui me prends-tu donc, Sauvageol? Je ne t'ai pas, que je sache, encore passé procuration pour tout ce qui me touche?...

— Ah! c'est comme cela! reprit Sauvageol d'un ton blessé; en ce cas, je vais me coucher. Bonsoir, messieurs; je ne veux plus jouer ce soir.

Là-dessus, le doyen des lieutenants se leva, prit son kolback, et, ayant rallumé sa pipe, à moitié éteinte au milieu de ces divers incidents, se retira majestueusement.

A peine avait-il tourné les talons qu'un jeune sous-lieutenant s'écria :

— Voilà notre soleil qui va se coucher dans un nuage noir; c'est de la pluie pour demain, messieurs. Mais, baste! à quelque chose malheur est bon. Ce diable de Sauvageol a trouvé moyen de faire Charlemagne.

Entre tous les assistants, un seul, que sa nature peut-être, non moins que sa profession, prédisposait au rôle d'observateur, avait gardé le silence pendant que s'échangeaient les paroles qui précèdent, se contentant parfois d'un haussement d'épaules assez significatif en entendant les vantardises du lieutenant Sauvageol. C'était le chirurgien aide-major de l'escadron. Il s'approcha à ce moment de Chalandray, et le prenant à part :

— Mon cher Chalandray, lui dit-il, je suis vraiment peiné du mécompte que vous venez d'éprouver; mais, croyez-moi, il faut vous méfier d'un premier mouvement de mauvaise humeur bien excusable; quand vous serez plus calme et à l'abri des coups de langue et des incitations de M. Sauvageol, vous reconnaîtrez tout le premier que, si ses suppositions sont fondées, il était difficile de trouver

dans le régiment un officier plus méritant, sous plus d'un rapport, que M. Robert.

— Ah! vous croyez cela, docteur? répondit Chalandray; eh bien! ce n'est pas mon avis à moi, et, si c'est lui qui est décoré, il ne sera pas dit que je resterai, moi, avec ma courte honte. Ah! l'on m'a mis aujourd'hui dans le cas d'arroser avec du punch cette croix qui m'était promise. Eh bien! mon cher docteur, j'entends l'arroser autrement, et vous pouvez préparer votre trousse.

II

Le Rapport.

Le colonel, comte de Montmagny, qui commandait depuis peu le régiment de hussards appelé à faire partie de la colonne expéditionnaire dirigée contre les Kabyles du Jurjura, était un homme d'environ quarante-huit ans, ayant conservé en grande partie, à cet âge où commence, dit-on, la seconde jeunesse, les apparences et les allures de la première.

Grand, blond, de taille élancée, toujours rasé de frais, suivant la coutume des gens de cour au dix-huitième siècle; sa moustache, très-fine, semblait au premier abord la seule concession qu'il eût voulu faire au régime nouveau sous lequel il était destiné à vivre, mais où il se sentait évidemment quelque peu dépaysé. Sa physionomie était plutôt sarcastique que vraiment martiale. Brave et frivole, comme on l'était jadis, frondeur envers le gouvernement et envers ses supérieurs, plutôt par instinct et par boutades que par des convictions bien arrêtées, il était devenu chef de corps, non pas tant en récompense de ses services que parce que son tour était arrivé.

Ce n'était pas que les qualités militaires lui fissent ab-

solument défaut; car il n'eût été alors ni Français ni gentilhomme de vieille roche; il avait même à un très-haut degré une qualité précieuse, en campagne surtout: le sang-froid le plus imperturbable. Mais toutes ses qualités étaient gâtées par une légèreté très-condamnable dans un homme de cet âge, et particulièrement dans un colonel. De plus, il était loin d'être impartial; car, chez lui, l'orgueil nobiliaire venait se greffer sur la morgue militaire, de tout temps développée en Algérie jusqu'à la luxuriance. Aussi à ses yeux, certains défauts brillants, alors surtout qu'il s'agissait de quelqu'un de sa caste, étaient bien plutôt un titre de recommandation qu'un sujet de blâme.

Bien que ses traditions de famille eussent marqué sa place dans le camp des boudeurs, comme il se plaisait à le dire, en parlant de ses parents et amis du faubourg Saint-Germain, il avait fait comme tant d'autres à la suite de la révolution de juillet, et il était resté au service, en vertu de cette capitulation de conscience, aujourd'hui comme alors parfaitement acceptée, que l'armée est une grande famille du genre neutre, dans les rangs de laquelle on sert la France, sans se préoccuper autrement du souverain.

Il convient d'ajouter qu'il eût pris sans doute une autre détermination s'il n'avait eu soin, sous la Restauration, au temps de sa verte jeunesse, de manger en herbe la majeure partie de ce qui pouvait lui revenir de l'héritage de ses pères. A la rigueur, un mariage d'argent aurait pu le tirer d'affaire; mais il était trop impatient de tout frein pour en accepter un autre que celui que lui imposait l'uniforme dont il était revêtu, et c'était bien heureux; car M. de Montmagny, qui était à peine un passable colonel, eût été à coup sûr un détestable mari.

Pour ses égaux et ses supérieurs les plus indulgents, c'était ce qu'on veut bien appeler par euphémisme un original.

Sans vouloir prolonger davantage un portrait que les événements qui vont suivre compléteront beaucoup mieux que tous nos développements, nous demandons au lecteur de vouloir bien pénétrer avec nous, le lendemain matin de la scène d'exposition qui précède, sous la tente de M. le colonel de Montmagny, pendant cet acte solennel, tout quotidien qu'il peut être, de la vie des régiments, qu'on appelle le rapport.

— Eh bien! commandant, quoi de nouveau ce matin? dit le colonel en attachant un regard moitié bienveillant, moitié ironique, sur un brave officier supérieur affligé de cet embonpoint incommode qu'enfante trop souvent l'exercice du cheval se joignant à l'envahissement de l'âge.

— Mon colonel, répondit le commandant, qui semblait abriter sous son dolman et sa pelisse de hussard une contre épreuve militarisée du type civil qu'Henry Monnier a rendu si fameux sous le nom de M. Prudhomme, mon colonel, mon devoir est de vous faire connaître qu'il y a eu ce matin, à la pointe du jour, une corvée commandée pour aller faire du fourrage.

— Je le sais, Après?...

— Après, c'est M. le lieutenant de Chalandray qui avait été désigné pour diriger cette opération; mais, lorsqu'elle a été terminée, j'ai le regret, mon colonel, de vous informer que c'est en vain qu'on a attendu M. de Chalandray. Le maréchal des logis chef a donc dû prendre le commandement du peloton et remener les hommes.

— Sacrebleu! commandant, que m'apprenez-vous là? Le lieutenant Chalandray disparu! l'un des meilleurs officiers du régiment, appartenant à l'une des plus nobles maisons de Touraine! Et c'est avec des phrases de rhétorique que vous venez m'annoncer une pareille nouvelle! A cheval! à cheval! monsieur, il faut qu'on me le retrouve.

— Mais, mon colonel, il est tout retrouvé.

— Que ne le disiez-vous plus tôt!

— Mon colonel, le lieutenant de Chalandray s'était attardé, suivant le rapport qui m'a été fait par lui-même, pour causer avec une jeune fille indigène qui allait puiser de l'eau à la fontaine.

— Jacob et la fille de Laban! fit le colonel en souriant; seulement je suppose que Chalandray ne s'est pas engagé à garder les troupeaux du bonhomme de père.

— J'ignore absolument, mon colonel, s'il a été question pour M. de Chalandray de garder les troupeaux; mais il gardera les arrêts pendant quinze jours dans son logement, dès que l'expédition sera terminée. Le règlement est formel à cet égard, et l'on ne saurait, dans l'intérêt de la discipline, se soustraire à son exécution. J'en ai prévenu l'officier délinquant.

— Vous avez eu tort, commandant. Je n'entends pas que cet officier soit aux arrêts pour une semblable peccadille. Si l'on veut faire quelque chose de ce pays, on ne saurait trop encourager les relations entre l'élément français et l'élément indigène.

— Mais, mon colonel, pourtant, le règlement...

— Nous sommes en campagne, commandant, et je n'ai que faire du règlement.

Le commandant baissa la tête en soupirant. Il était manifestement abasourdi.

— C'est que, ajouta-t-il dès qu'il fut un peu remis, vous ignorez sans doute, mon colonel, étant nouveau venu au régiment, que M. le lieutenant de Chalandray est constamment en faute. Si vous voulez bien jeter les yeux sur ses notes, vous verrez toutes les punitions qu'il a encourues.

— Que lui reprochez-vous en somme?

— D'abord il jette l'argent par les fenêtres.

— C'est qu'il est généreux. Ensuite ?

— Ensuite, quoique sa famille, qui est riche, lui fasse une haute paye considérable, il a des dettes.

— Ah ! diable ! c'est tout comme moi ; seulement je n'ai pas de haute paye, moi. Après ?

— Après, il est joueur.

— Que voulez-vous qu'on fasse quand on ne se bat pas ?

— Libertin.

— Qui ne l'est pas, commandant ? Vous tout le premier, peut-être.

— Moi ! mon colonel, je suis marié, balbutia le commandant en rougissant très-fort.

— Raison de plus. Ah çà ! voyons, commandant, entre nous, est-ce que, par aventure, vous auriez quelque motif secret d'en vouloir à ce pauvre Chalandray ? Se serait-il permis de faire un doigt de cour à madame ?

— Mon colonel, madame est de celles à qui l'on ne fait pas la cour.

— A la bonne heure ! Tant mieux pour vous, tant pis pour elle !

— Je dois ajouter que M. de Chalandray s'est battu en duel plusieurs fois.

— Est-ce que vous aimeriez mieux qu'il eût refusé de se battre ?

— Non pas, certes, mon colonel ; mais qu'il se fût mis dans le cas de n'être ni provoqué ni provocateur.

— Ah ! baste ! c'est facile à dire, cela. Croyez-moi, commandant, quand il aura du ventre et qu'il grisonnera comme vous, il se calmera.

Le visage du commandant s'empourprait de plus en plus. Le pauvre homme suait sang et eau, en voyant tous les chefs d'accusation qu'il produisait se métamorphoser ainsi dans la bouche de son supérieur en moyens de défense,

sinon même en arguments de panégyrique. M. de Montmagny eut enfin pitié de lui.

— Ecoutez, commandant, lui dit-il, je n'ai plus qu'une question à vous adresser sur le compte de M. de Chalandray. Se comporte-t-il bien au feu ?

— Oh! pour ce qui est de cela, mon colonel, je n'ai que des éloges à lui donner. Il a été cité à l'ordre du jour du régiment, au début de la campagne, pour une action d'éclat, et proposé par suite pour la croix.

— Qu'il n'a pas encore obtenue, étant de bonne maison, tandis qu'on se prépare à la donner à... c'est dans l'ordre : aujourd'hui, il n'y a de faveurs et de récompenses que pour les croquants et les paltoquets. Est-ce que ce n'est pas votre avis, commandant?

En entendant cet irrévérencieux aphorisme sortir de la bouche du représentant le plus immédiat de l'autorité, le commandant était resté muet et interdit, promenant ses regards à droite et à gauche, et se demandant sans doute lequel des deux, de son colonel ou de lui, était bien éveillé. A la fin, comme M. de Montmagny renouvelait sa question en ajoutant :

— Mais, répondez-moi donc, commandant!

L'officier interpellé repartit avec assez d'à-propos.

— Excusez-moi, mon colonel. Si vous m'interrogez sur des détails de service, je suis tout prêt à vous répondre; mais, pour ce qui touche à la politique et aux actes de l'autorité, je me récuse.

— Allons, mon cher, reprit le colonel, vous ne voulez pas vous compromettre; c'est très-prudent, cela. Oh! vous ferez votre chemin, vous; d'ailleurs, vous êtes fort sur le règlement. Donc, je rentre incontinent dans ce qui est de vos attributions. Vous savez que je suis tout neuf au régiment, où plusieurs officiers ne me sont guère connus que

par leurs noms. J'ai besoin d'être édifié sur un chacun. Asseyez-vous là près de moi, faites-moi l'honneur d'accepter un cigare et causons!

Le commandant s'empressa de déférer à l'invitation du colonel, et, après quelques bouffées de tabac entremêlées de propos insignifiants, M. de Montmagny s'écria :

— Qu'est-ce que le lieutenant Robert ?

— Ah! mon colonel, répondit aussitôt le commandant en ôtant son cigare de sa bouche, pour celui-là c'est la perle des officiers.

— En vérité!

— Studieux, rangé, ponctuel.

— C'est entendu : toutes les vertus dn parfait notaire mis en bouture sur le parfait capucin.

— Mon colonel, cela n'empêche pas le lieutenant Robert de faire bravement son devoir devant l'ennemi. Tout le monde le sait au régiment.

— Nous sommes tous ici pour cela, commandant. Et après?

— Après, mon colonel, je ne saurais vous dire que ce qui est. Maintenant, permettez-moi de ne répondre qu'aux questions qu'il vous conviendra de m'adresser.

— Pardon, mon cher camarade; je suis un peu vif, un peu nerveux; vous êtes sanguin, vous, ce qui n'est pas un mal. Je vois d'ailleurs que nous n'entendons pas le métier militaire tout à fait de la même façon. Touchez là! vous ne m'en voulez pas, j'espère!

— Non, mon colonel.

— Je vois que le lieutenant Robert a en vous un avocat des plus chauds. Dès-lors vous devez être en mesure de me faire connaître ses antécédents, la famille à laquelle il appartient, ses tenants et aboutissants.

— Mon colonel, je n'ai avec le lieutenant Robert que des

relations de service. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il s'est engagé fort jeune et qu'il a honnêtement et bravement servi, ce qui l'a aidé, avec les circonstances de guerre, à faire un chemin assez rapide, puisque, à vingt-deux ans, si je ne me trompe, il est déjà lieutenant.

— Je comprends. C'est un officier de fortune; mais sa famille?

— Quant à sa famille, je ne la connais pas; toutefois, je pense que vous pourriez avoir quelques renseignements à ce sujet en interrogeant le maréchal des logis Bouginier, sous les auspices duquel il s'est engagé.

— C'est bien. Vous pouvez vous retirer, commandant. Envoyez-moi le maréchal des logis Bouginier.

Dès que le commandant eut tourné les talons, le comte de Montmagny se leva, et, secouant la cendre de son cigare :

— C'est un brave homme que ce commandant, s'écria-t-il sous forme d'aparté; mais quelle culotte de peau! Et voilà les officiers de hussards de l'an de grâce 1847! Pouah!

Là-dessus, le colonel se mit à chantonner entre ses dents l'air du *Roi Dagobert*. Il n'avait pas encore terminé cet exercice chromatique, lorsque le maréchal des logis Bouginier fut introduit sous sa tente.

Celui-là était le type du sous-officier blanchi sous le harnais. Maigre, sec, basané et parcheminé, son visage disparaissait presque entièrement sous sa large et épaisse moustache, ne laissant apercevoir que deux gros yeux à fleur de tête, d'ordinaire assez ternes, mais en ce moment très-effarés.

Le maréchal des logis Bouginier se tenait à l'entrée de la tente, le revers de la main gauche obstinément collé contre

son colback, fixe, muet et immobile comme une statue. En vain le colonel lui faisait signe d'approcher : soit par crainte, soit par respect, peut-être sous l'influence de ces deux sentiments à la fois, il ne bougeait pas. A la fin le colonel parut s'impatienter.

— Avance ici à l'ordre ! s'écria-t-il d'une voix de Stentor et en affectant vis-à-vis de lui, comme il le faisait du reste vis-à-vis d'un certain nombre de soldats et même de sous-officiers de son régiment, ce tutoiement que certains gentilshommes, élevés dans les traditions de l'ancien régime, pratiquent encore aujourd'hui envers tous les individus placés sous leurs ordres ou appartenant aux classes inférieures de la société. Par la mordieu ! es-tu donc aveugle ou sourd ?

— Non, mon colonel, balbutia le maréchal des logis non moins effrayé qu'un pauvre vieux cheval introduit dans un antre où il se trouverait face à face avec un lion rugissant.

Là-dessus Bouginier, par un mouvement presque automatique, avança de trois pas.

— A la bonne heure ! fit le colonel. Sais-tu ce que je veux de toi ?

— Non, mon colonel.

— Eh bien ! je vais te l'apprendre.

— Oui, mon colonel.

— Tu connais le lieutenant Robert ?

— Oui, mon colonel.

— Vous êtes tous les deux du même pays ?

— Oui, mon colonel.

— Quel pays ?

— Département de la Vienne.

— Pourquoi ne pas dire Poitevin ? Ce sont de braves gens

que les Poitevins, et qui, au temps de la chouannerie, ont fait cause commune avec les Vendéens. Entends-tu ?

— Oui, mon colonel.

— L'un me parle département, l'autre règlement, c'est assommant, ma parole d'honneur ! Ah çà ! puisque tu es compatriote du lieutenant Robert, tu connais son père, sans doute ?

— Non, mon colonel.

— Et sa mère ?

— Non, mon colonel.

— Imbécile ! alors, il n'a donc ni père ni mère, ce lieutenant Robert ?

— Oh ! si fait, mon colonel; mais je ne les ai jamais vus.

— C'est une raison, cela. Comment le connais-tu, lui ?

— Ah ! dame ! je vais vous dire, mon colonel, c'est ma femme qui est instruite de ces choses-là, car je suis marié au pays, sous votre respect. Pour ce qui est de moi, particulièrement et relativement, j'ai appris à M. Robert à monter à cheval et à manier son sabre, là, proprement; puis, quand il s'est engagé au régiment, je lui ai servi de témoin à la *mairerie*, et voilà.

— Eh quoi ! tu n'as pas même pensé à demander à ta femme le moindre renseignement sur son... protégé ?

— Faites excuse, mon colonel, mais ma femme m'a répondu que cela ne me regardait pas.

— Et toi tu t'es contenté de cette réponse ?

— Naturellement, mon colonel. Vous comprenez, quand on est marié et quand on a confiance dans sa femme...

— Je comprends que tu n'es qu'un niais. Va-t'en.

— Oui, mon colonel.

Le pauvre maréchal des logis ne fut nullement tenté de se faire répéter l'injonction, et ayant opéré, plus gauchement encore que prestement, demi-tour à gauche, il sortit de la tente sans se départir un seul instant de la raideur perpendiculaire déterminée par le règlement; mais pourtant plus vite à coup sûr qu'il n'était entré.

Le colonel appela un planton.

— Holà! s'écria-t-il, qu'on aille me chercher sur-le-champ le lieutenant Robert!

III

Le colonel et le lieutenant.

Le lieutenant Robert entra dans la tente du colonel.

C'était, on le sait déjà, un très-jeune officier, puisqu'il avait à peine atteint sa vingt-troisième année. Il était de taille moyenne et ce qu'on appelle vulgairement bien tourné, brun d'ailleurs de peau, les cheveux noirs, et d'une physionomie sinon régulièrement belle, tout au moins agréable et pleine de douceur, de distinction même, mais un peu triste.

Son visage, légèrement estompé par le soleil d'Afrique, avait cette pâleur mate et un peu bistrée qui est le fard des bruns comme des brunes, et qui caractérise généralement les populations d'outre-Loire, en remontant jusqu'aux cimes des Pyrénées, peut-être en souvenir des invasions des Sarrasins.

Il y avait dans toute la personne du lieutenant Robert une sorte de morbidesse plutôt féminine que masculine, en dépit de la petite moustache noire qui ombrageait finement ses lèvres et qui s'harmonisait si bien avec le double arc de ses sourcils. Ses yeux mêmes, dont le regard était

plein de profondeur, avaient une expression singulière de timidité et de mélancolie.

Tout, en somme, dans ce jeune officier, accusait très-nettement une nature essentiellement réservée, contemplative et, tranchons le mot, un peu sauvage. Ajoutons, pour dernier coup de crayon, qu'il y avait là le contraste le plus frappant qu'il fût possible d'imaginer avec le lieutenant Maurice de Chalandray, chez lequel tous les instincts d'une jeunesse ardente et impétueuse débordaient par tous les pores.

Après avoir contemplé le nouveau venu pendant quelques instants avec une expression manifestement peu sympathique, le comte de Montmagny s'écria d'un ton plein de brusquerie :

— Monsieur, mon devoir de chef de corps est de vous annoncer officiellement une nouvelle que vous savez déjà sans doute ?

— Laquelle, mon colonel? reprit l'officier d'une voix grave, mais dont le timbre avait une douceur presque mélodieuse.

— Ah! vous allez faire l'ignorant, à présent! Il ne manquait plus que cela. Quant à moi, je vous assure que je n'ai pas la prétention d'être le premier à vous apprendre que vous allez être décoré.

— C'est pourtant vous, mon colonel, qui me l'apprenez, et je vous prie d'en recevoir mes remerciments.

— Oh! vous pouvez garder vos remerciments pour d'autres; car je suis bien aise de vous dire que je ne suis pour rien dans cette affaire.

— Mon colonel, je le regrette de toute mon âme, et vos paroles troublent profondément la joie que devrait m'inspirer cette bonne nouvelle; car j'y vois la preuve que, si vous eussiez été consulté, vous m'auriez été contraire.

— Vous avez deviné juste, monsieur, mais peu vous importe mon opinion, puisque vous disposez, à ce qu'il paraît, d'influences assez prépondérantes pour passer sur le dos de vos camarades plus anciens de service et plus méritants. Je ne vous en fais pas mon compliment.

Sous le coup d'une pareille algarade, il faudrait peut-être dire d'une pareille injure, Robert tressaillit et ferma machinalement les yeux. Toutefois, imbu du sentiment de la discipline militaire et familiarisé depuis longtemps déjà avec le joug parfois si cruel qu'elle fait peser sur les âmes les plus fières, il se contint, et ce fut avec un grand calme, au moins en apparence, qu'il répondit :

— Il est possible que j'aie été préféré à tort à tel ou tel de mes camarades qui avait mieux mérité que moi la décoration ; mais du moins, mon colonel, permettez que je proteste ici de toutes mes forces contre l'emploi d'influences étrangères, qui me sont interdites à moi plus qu'à quiconque au régiment.

— Tout mauvais cas est niable, monsieur, et je m'attendais à cette dénégation de votre part. Heureusement j'ai entre les mains de quoi vous confondre. Tenez, lisez !

M. de Montmagny tendit en même temps au lieutenant Robert une lettre revêtue du timbre de l'état-major général de l'armée, et dont il avait eu soin au préalable de supprimer la signature. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher colonel, j'ai le vif regret de vous annoncer à « titre tout à fait confidentiel que, d'après l'ordre formel du « ministre de la guerre, il n'y aura qu'une seule croix de « chevalier de la Légion d'honneur pour les officiers de « votre régiment qui ont fait la campagne de la Kabylie. « Contrairement à mes prévisions et aux vôtres, l'intention « de M. le maréchal gouverneur général est que cette dis- « tinction soit accordée de préférence à M. le lieutenant

« Robert. M. le maréchal entend récompenser ainsi cet of-
« ficier de sa belle conduite, dans le dernier combat livré
« par Bou-Maza et ses adhérents, combat où il a été blessé
« assez dangereusement. »

Ici le lieutenant Robert crut devoir interrompre sa lecture et, tendant au colonel la dépêche que celui-ci venait de lui remettre,

— Je suppose, dit-il, que vous vous êtes trompé de lettre, mon colonel.

— Non pas, monsieur, non pas, repartit M. de Montmagny, continuez votre lecture.

Le jeune officier se mit en devoir de déférer à l'invitation de son colonel ; mais au fur et à mesure qu'il lisait, une vive rougeur apparaissait sur les pommettes de ses joues et en accentuait encore davantage la pâleur. Voici la fin de la lettre :

« Si méritant dans cette circonstance qu'ait pu se montrer
« M. le lieutenant Robert, je ne puis m'empêcher, mon
« cher colonel, de vous exprimer tout le chagrin que j'é-
« prouve avec vous, en voyant dans cette circonstance le
« plus jeune officier de votre régiment préféré à M. le lieu-
« nant Maurice de Chalandray, qui avait été proposé par
« vous en première ligne pour la croix et qui la méritait à
« tant d'égards. M. de Chalandray est plus ancien de ser-
« vice que M. Robert, déjà récompensé de sa blessure
« par sa promotion au grade de lieutenant ; il sort de
« Saumur après avoir passé par Saint-Cyr, et il est parti-
« culièrement connu des princes, qui font beaucoup
« de cas de son entrain et de ses brillantes qualités mili-
« taires. De plus, nul, dans l'armée d'Afrique, n'ignore qu'il
« appartient, tant du côté paternel que du côté maternel, à
« une famille qui est en possession, depuis un temps im-
« mémorial, du privilége de fournir à l'armée des officiers
« généraux et supérieurs de la plus haute distinction. Je

« m'étais empressé de porter tous ces détails à la connais-
« sance de M. le maréchal gouverneur général, et j'avais
« appuyé moi-même très-vivement la candidature de votre
« recommandé. Je sais même très-pertinemment qu'un
« travail avait été préparé en conséquence; mais, au der-
« nier moment, le nom de M. de Chalandray a été biffé
« sur ce travail par M. le maréchal lui-même, qui y a sub-
« stitué de sa main le nom de M. Robert.

« Comment tant d'éléments de succès ont-ils pu aboutir
« à un semblable échec ? C'est ce que j'ignore absolument,
« M. le maréchal ne m'ayant fait à cet égard aucune com-
« munication. Il y a eu évidemment dans cette affaire une
« influence occulte et très-prépondérante, qui s'est exercée
« d'une façon peu avouable. Du moins j'ai tout sujet de
« l'appréhender pour l'honneur de M. Robert. Vous serez
« peut-être plus heureux que moi, mon cher colonel, pour
« découvrir quelle est cette influence. Il y a là une énigme
« à déchiffrer, et la solution de cette énigme n'intéresse
« pas que vous seul. Elle intéresse aussi tout le corps d'of-
« ficiers placé sous vos ordres immédiats. »

— Eh bien ! monsieur, qu'en dites-vous ? s'écria M. de Montmagny.

— Je dis, mon colonel, répondit le lieutenant Robert, qui avait repris peu à peu tout son sang froid, que, accusé d'un acte d'indélicatesse, je suis en droit de repousser l'accusation en en demandant la preuve.

— Diable ! mon cher, est-ce que vous auriez étudié pour être avocat ?

— Non, mon colonel, il faut de l'argent pour cela, et je n'en ai jamais eu.

— C'est dommage ; mais, comme dit le proverbe, pauvreté n'est pas vice. Ah çà ! quelle était la profession de vos parents ?

— Mon colonel, je ne les ai jamais connus.

— Je comprends : vous êtes bâtard. Il ne faut par rougir pour cela, mon cher monsieur. C'est un point de ressemblance que vous avez là, le seul sans doute, avec Dunois... vous savez, le jeune et beau Dunois de la romance. J'aurais dû m'en douter, rien qu'à voir votre chance en toutes choses. Mais qui donc a pris soin de votre enfance ?

— De braves gens, mon colonel, bien qu'ils soient pauvres aussi : un meunier et sa famille. C'est par leurs soins, c'est grâce à leurs démarches, que j'ai été élevé au séminaire.

— Au séminaire ! Ah ! vous m'en direz tant !

— C'est là que j'ai acquis le peu d'instruction que je possède, instruction que j'ai cherché de mon mieux, depuis lors, à compléter au moyen de quelques lectures. Longtemps maladif dans mon enfance, sans famille, sans moyens de distraction, je n'ai pas grand mérite, je le sais, à m'être montré studieux. Les livres sont des amis pour ceux qui n'en peuvent avoir d'autres.

— Ah ! vous trouvez ?

— Oui, mon colonel. J'ai donc beaucoup lu. Pauvre, je n'ai pas non plus à tirer vanité de ma bonne conduite, puisque c'était le seul moyen de me faire une position.

— Pourquoi avez-vous quitté le séminaire ? C'était là votre vrai lot.

— Je n'avais pas la vocation. D'ailleurs le médecin du séminaire s'y opposait. C'est lui qui, à la suite d'une grave maladie nerveuse que j'ai éprouvée, m'a conseillé de prendre une autre carrière.

— Ce n'est pas lui, je suppose qui vous a conseillé de vous faire soldat.

— Etant pauvre, mon colonel, je n'avais pas le choix.

D'ailleurs, prêtre ou soldat, n'est-ce pas à peu près la même chose ?

— Qui vous a appris cette faribole-là ?

— Un livre que j'ai lu, mon colonel, et qui ne m'a jamais quitté depuis lors.

— Un livre écrit par quelque cuistre.

— Je ne crois pas, mon colonel : c'est le livre du comte Alfred de Vigny : *Servitude et grandeur militaires.*

— Ah bah ! j'ai entendu parler en effet de ce livre-là ; mais je ne l'ai pas lu, bien qu'il soit d'un ancien camarade, un gentilhomme du Blaisois... Il a eu tort de quitter notre métier à nous autres pour faire des livres. Il serait peut-être général aujourd'hui.

— Il est plus encore.

— Vous dites ?

— Pardon, mon colonel, je dis que le métier des armes a consolidé ma santé qui était restée si longtemps chancelante. Engagé volontaire dès que j'ai eu l'âge voulu par la loi, dans un régiment qui a eu la bonne chance d'être désigné pour l'Afrique, j'ai été assez heureux pour mériter la confiance de mes chefs et pour fixer leur attention dans quelques actions de guerre où le régiment a pris sa bonne part. C'est ainsi que je suis parvenu beaucoup plus vite que bien d'autres au grade de lieutenant. Voilà mon histoire en quelques mots, mon colonel. J'espère qu'elle suffira pour affaiblir, pour détruire même, si c'est possible, les préventions défavorables que vous paraissez avoir conçues contre moi.

Le colonel avait écouté avec attention le récit de son jeune subordonné. Bien que tout ce qu'il venait d'entendre fût en opposition manifeste avec ses idées, il ne pouvait s'empêcher d'être frappé du ton plein de franchise

et de simplicité avec lequel le lieutenant Robert s'était exprimé.

Sans doute de pareils sentiments, un pareil langage, juraient étrangement avec l'idéal que le comte de Montmagny s'était fait, d'après les traditions de l'ancien régime comme d'après ses propres instincts, d'un lieutenant de hussards ; mais enfin, à une époque où le grade d'officier, même dans la cavalerie, avait cessé d'être l'apanage exclusif des gentilshommes, il fallait bien faire la part du feu, ou, si l'on préfère, du souffle démocratique qui, depuis la révolution de juillet, avait pénétré dans tous les rangs de l'armée. Le lieutenant Robert était manifestement imbu de ce souffle-là, lui qui dérogeait à toutes les traditions reçues parmi les gens d'épée, et qui n'avait pas même la première des qualités voulues, celle à l'aide de laquelle on se dispense au besoin de toutes les autres, l'esprit troupier.

Après avoir contemplé quelques instants son subordonné avec son lorgnon, absolument comme s'il avait eu sous les yeux un indigène des terres australes ou de l'Océanie, le colonel lui dit :

— Écoutez, monsieur Robert, je n'ai aucune raison de révoquer en doute tout ce que vous venez de me conter là ; mais si j'ai contre vous quelques préventions sur lesquelles je ne demande pas mieux que de souffler pour les éteindre, je vous dirai tout franc que je ne suis pas le seul au régiment. Que diable ! mon cher, si l'on ne peut être curé, on se fait magister, gratte-papier, que sais-je ? quand on est organisé physiquement et moralement comme vous l'êtes, et l'on ne va pas à la guerre comme on va chez l'orthopédiste. Qui vous forçait d'ailleurs de choisir l'arme de la cavalerie, qui est à l'infanterie ce que la poésie est à la prose ?

— Mon colonel, c'est un simple hasard qui m'a fait cavalier plutôt que fantassin. Car je suis de ceux qui croient que l'un vaut l'autre.

— Hein ? plaît-il ? c'est que vous n'y connaissez rien, alors. Vous ne lisez donc pas *l'Annuaire ?*

— A quoi bon, mon colonel ?

— A quoi bon ? Eh mais ! monsieur, vous y verriez que l'immense majorité des officiers appartenant à la noblesse choisit toujours l'arme de la cavalerie.

— C'est possible, mon colonel. Toujours est-il que si je n'avais pas été en relations avec le maréchal des logis Bouginier, qui est le gendre du meunier dont je vous ai parlé, je ne serais pas entré dans les hussards.

— Je comprends. Au surplus, cela vous a réussi jusqu'à présent, tant mieux pour vous ! mais je n'entends pas que les officiers de mon régiment fassent concurrence aux capucins ni surtout aux rosières. Heureusement, vous êtes bien jeune encore et il y a de la ressource. Il faut me promettre que, aussitôt la campagne finie, vous changerez de conduite et que vous deviendrez un officier pour tout de bon, comme le lieutenant de Chalandray. Là, de bonne foi, est-ce qu'il n'est pas cent fois plus agréable de fraterniser avec les camarades, de rire, de chanter et de se griser même avec eux, que d'avoir toujours le nez fourré dans vos bouquins ou dans vos gazettes ? Parbleu ! mon cher, c'est offenser le bon Dieu, que de se conduire ainsi que vous le faites, car vous êtes jeune et vous n'en profitez pas. Je veux que, une fois la campagne finie, il ne se passe pas huit jours sans que vous ayez une maîtresse, deux si vous voulez. C'est bien convenu, n'est-ce pas ?

En écoutant ce beau sermon de son colonel, le lieutenant Robert ne put réprimer un sourire plein de mélancolie.

— Si c'est à ces conditions seulement, mon colonel, répondit-il, que je puis espérer d'obtenir toutes vos bonnes grâces, j'y ferai tous mes efforts.

— A la bonne heure! mais ce n'est pas tout : il y a un *post scriptum* à la lettre que j'ai cru devoir vous communiquer, et il importe que vous en preniez connaissance. Si vous voulez, je vais vous en donner moi-même lecture.

— Comme il vous plaira, mon colonel.

— Ecoutez bien. Le *post scriptum* est ainsi conçu : « Dans « l'état actuel des choses, il y aurait peut-être un moyen « de faire prévaloir encore la candidature du lieutenant de « Chalandray pour le cas où le travail des récompenses « n'aurait pas encore été expédié au ministre de la guerre : « ce serait d'engager le lieutenant Robert à demander lui-« même que la distinction pour laquelle il est proposé soit « reportée sur son camarade. Mais il faudrait pour cela « que le lieutenant Robert vous écrivît une lettre très-pré-« cise, que vous m'enverriez sur-le-champ par le retour du « courrier et que je m'empresserais de communiquer à « M. le maréchal. Je ne sais s'il sera temps encore; mais « vous pouvez, mon cher colonel, être assuré que je ferai « de mon mieux. » Eh bien! monsieur Robert, vous avez entendu. Qu'en dites-vous?

Le jeune officier demeura quelques instants silencieux et pensif; puis, avec un accent plein de douceur, mais en même temps de résolution :

— Pardonnez-moi, dit-il, mon colonel, si je me vois forcé de me refuser à une pareille démarche. Vous comprenez que, si disposé que je puisse être à m'effacer devant un camarade, ce serait indirectement m'avouer coupable de ce qu'on m'impute, et je ne le puis ni ne le dois, car cela n'est pas.

— C'est votre dernier mot?

— C'est mon dernier mot.

— Réfléchissez-y bien, monsieur ; car, en admettant que vous soyez personnellement étranger à toute cette affaire, je ne saurais, quant à moi, l'expliquer raisonnablement que par l'intervention de quelque plat courtisan de la démocratie, qui aura mis dans la tête du maréchal gouverneur de donner la préférence à un officier de fortune sur un noble, pour essayer de plaire aux jacobins de la chambre. Moi, monsieur, je les déteste les jacobins, et il vous appartient de me prouver que vous les détestez aussi.

— Permettez-moi, mon colonel, de vous faire observer qu'il s'agit là d'une simple supposition de votre part, et que cette supposition est complétement étrangère à la question.

— Ah, çà ! est-ce que vous voudriez par hasard me donner une leçon ? Apprenez, monsieur, que je n'en reçois de personne et encore moins de la part de mes subordonnés que de quiconque. J'ai daigné vous tendre moi-même la perche au moment où je vous vois prêt à vous noyer. Vous n'en voulez pas, libre à vous ! Vous pouvez vous retirer. Je vous donne encore une heure pour faire vos réflexions, et je vous autorise à revenir me trouver avant l'expiration de ce délai si vous êtes disposé à suivre mon conseil. Dans le cas contraire, gare à vous ! qu'il ne vous arrive pas surtout de broncher dans votre service ! car je vous préviens que vous me trouverez aussi inexorable que vous l'aurez été vous-même.

Le lieutenant Robert s'inclina sans prononcer une parole et sortit de la tente du colonel, plus pâle et plus triste encore qu'il n'y était entré.

IV

L'affront.

En rentrant dans sa tente, le lieutenant Robert trouva le maréchal des logis Bouginier qui l'attendait.

— Eh bien ! mon lieutenant, s'écria ce dernier, vous venez de voir le colonel ?

— En effet, mon cher Bouginier.

— Je l'ai vu aussi, moi, le colonel, même qu'il m'a fait appeler. Il est diablement dur, qu'en dites-vous, le colonel ! nom de nom ! J'ai connu dans ma vie bien des colonels, vu que je suis ancien dans le service, mais je n'ai jamais rencontré dans aucune localité généralement quelconque un colonel aussi dur que ce colonel-là.

— Que voulez-vous, mon pauvre Bouginier. Il faut prendre les chefs comme il sont.

— Ah ouiche ! et le temps comme il se comporte. C'est connu, mon lieutenant ; mais le temps change heureusement fort souvent, bien plus souvent que les colonels. M'est avis que nous le garderons ce colonel-là, superlativement, parce que les bons passent et les mauvais restent. Faut croire que c'est réglé comme cela, là-haut, pour punir les manquements à la consigne. Ah, çà ! mon lieutenant,

c'est-il vrai ce qu'on dit dans le campement que vous allez être décoré ?

— Peut-être, mon brave camarade, mais il n'y a encore rien de décidé.

— Laissez donc, mon lieutenant ! Je vois ce que c'est : vous ne voulez rien dire encore, rapport aux autres ; mais votre vieux Bouginier, c'est pas les autres, lui.

Robert tendit ses mains au vieux maréchal des logis.

— Ah ! reprit ce dernier, que je suis donc content, nom de nom ! Permettez, mon lieutenant, que votre inférieur vous embrasse. Cette nouvelle-là me rend aussi joyeux que si c'était moi, et je vais bien vite écrire la chose au pays.

— N'en faites rien encore, Bouginier, je vous en prie.

— Compris ! mon lieutenant, compris ! C'est égal quelle fête au moulin, quand on va savoir cela ! Le père Delphin Pichard se grisera, c'est sûr. Les meuniers, cela aime à boire, au moins autant que les hussards, et ma pauvre femme, comme elle va se trémousser d'aise ! Elle qui me recommande tant dans toutes ses lettres d'avoir bien soin de vous, de lui donner de vos nouvelles ! Et ma fille, notre Luciennette ! avec quel cœur elle s'en ira à la danse ! Tenez, mon lieutenant, je donnerais bien deux ou trois années de ma vie pour les voir tous, pour les embrasser aussi dans un pareil moment et pour pouvoir faire la fête ensemble. Ah ! quand j'aurai ma retraite, ce qui ne saurait tarder beaucoup maintenant, quand je serai meunier à mon tour, comme le père Delphin Pichard, faudra venir nous visiter, mon lieutenant. Comme nous serons tous heureux et fiers de vous recevoir ! Ma femme d'abord, et moi ensuite, et le père Pichard, et Luciennette !

En parlant ainsi, le brave sous-officier s'était si bien exalté, que des larmes de joie glissaient le long de ses joues et s'en allaient reluire sur son épaisse moustache grise.

— Mon cher Bouginier, reprit Robert en serrant la main du maréchal des logis, vous m'aimez, vous. Croyez bien, au moins, que vous n'avez pas affaire à un ingrat et que, moi aussi, je serai bien heureux le jour où je pourrai revoir votre famille, qui s'est toujours montrée pour moi si hospitalière. Savez-vous que c'est à peine si l'on me reconnaîtra; car voilà près de cinq ans que je suis en Afrique, et, quand j'ai quitté la France, j'étais encore presque un enfant.

— C'est pourtant vrai, cela, mon lieutenant, et il me semble vous voir encore pas plus haut que ma botte, quand j'étais en congé au pays et que je vous apprenais à monter à cheval. Ah dame! vous avez crânement profité de mes leçons, et, à part M. de Chalandray, je ne connais pas un plus hardi cavalier que vous dans tout le régiment. Un joli officier aussi, savez-vous, que ce lieutenant-là? un peu noceur, un peu coureur, pas bien fort sur la consigne et le règlement, mais, là, ce que nous appelons, nous autres sous-officiers, un bon enfant. Il y en a d'aucuns dans le régiment qui disent que lui aussi aura la croix; mais possible est qu'il n'y en ait qu'une, et pour lors c'est à vous, à vous seul, mon lieutenant, qu'elle doit reveuir. Ah! mais...

— Que ce soit là votre opinion, Bouginier, je n'en suis pas surpris; mais pensez-vous que cette opinion soit partagée par tout le monde au régiment.

— Nom de nom! mon lieutenant, je voudrais bien voir quel est le hussard, le brigadier ou le maréchal des logis du régiment qui aurait le toupet de dire le contraire. Celui-là passerait un mauvais quart d'heure; mais, aussi vrai que je m'appelle Bouginier, légitimement marié à Lucienne Delphin Pichard, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Tout le monde pense comme ma femme au régiment, tout le moude vous estime et vous aime; tout le monde sait que vous êtes un

brave entre les braves, et qu'il n'y a pas une poitrine sur laquelle la croix pourrait être mieux placée que sur la vôtre.

— En êtes-vous bien sûr, mon pauvre Bouginier? Passe pour les soldats et les sous-officiers du régiment, ils voient encore en moi un camarade, malgré l'avancement rapide que j'ai obtenu, et peut-être sont-ils en effet bien aises de la préférence qui m'a été donnée; mais j'ai tout sujet d'appréhender qu'il n'en soit pas de même parmi les officiers.

— S'ils sont jaloux, tant pis pour eux, mon lieutenant.

— Le colonel lui-même semble vouloir faire avec eux cause commune contre moi.

— Le colonel! Qu'est-ce que je vous disais mon lieutenant? c'est à casser son brûle-gueule, quand on entend des choses pareilles. Le colonel! mais si, moi qui ai l'honneur de vous parler, j'étais à sa place, un tant seulement pour un quart d'heure, je commencerais par mettre tous ces particuliers-là au clou, pour leur apprendre à vous connaître, à vous apprécier comme vous le méritez.

— Ce serait là un bien mauvais moyen, mon vieux camarade.

— Et dire que je ne suis qu'un simple sous-officier, un *marchi*, là, et qu'il ne m'est pas permis d'aller leur dire leur fait, là, militairement à ces particuliers! nom de nom! J'enrage, voyez-vous?

— Ce serait encore bien pis.

— Mais enfin, mon lieutenant, comment cela est-il possible que les officiers ne vous adorent pas, comme nous vous adorions tous, même quand vous étiez *marchi chef*?

— Voyez-vous, Bouginier, c'est peut-être ma faute. J'ai voulu entrer dans la cavalerie, où les officiers sont généralement plus à leur aise, plus dépensiers que dans l'infanterie.

— Possible, mon lieutenant; mais si vous aviez choisi l'infanterie, je n'aurais pas été avec vous, moi qui vous suis dévoué, comme un vrai caniche. Ma femme vous le dira bien elle-même, allez !

— Mon bon Bouginier, ce dévouement-là m'est bien précieux. N'êtes-vous pas à présent mon seul ami, mon seul camarade? que dis-je? hélas! ma seule famille, puisque je n'ai ni père ni mère, ni frère ni sœur; sans vous que deviendrais-je? Les officiers de mon grade me dédaignent ou me repoussent, parce que je ne puis ni ne veux m'associer à leurs plaisirs et même à leurs plus simples distractions. Pour agir autrement, il me faudrait faire des dettes ou consentir à vivre aux dépens de ceux qui voudraient bien m'offrir de payer mon écot, ce qui serait pis encore. Dans cette cruelle extrémité, le parti que j'ai pris n'était-il pas le seul convenable?

— Vous avez raison, mon lieutenant, toujours raison, et c'est le gouvernement qui a tort de régler la solde des officiers comme s'ils avaient tous des rentes.

— Peut-être, Bouginier; mais ce ne sont pas les officiers qui font les révolutions.

Comme le lieutenant et le maréchal des logis devisaient ainsi, le vaguemestre passa avec les lettres qu'avait apportées le courrier de France, et que la poste d'Alger venait d'expédier en Kabylie. Il y en avait pour tout le monde dans le campement, à l'exception du lieutenant Robert. Bouginier lui-même avait son contingent, et ce fut avec une joie naïve qu'il décacheta une longue missive dans laquelle sa femme et sa fille n'avaient pas manqué, suivant leur habitude, de consigner des compliments sans nombre pour le jeune officier.

— Tenez, mon lieutenant, lui dit-il, il est encore question de vous dans ces lettres-là. Ma femme me demande

des nouvelles de votre blessure, comme si je ne lui avais pas écrit déjà à ce sujet tout ce que j'avais à lui dire; c'est que vous êtes son Benjamin à madame Bouginier; et le père Delphin Pichard donc, le meunier! il ne fait que parler de vous. Faut croire que M. votre père ou madame votre mère étaient de la partie et qu'ils se sont connus dans les temps.

— Remerciez toute votre famille pour moi, mon cher Bouginier, en attendant que je puisse m'acquitter en personne de cette tâche, quand le régiment rentrera en France.

— Je n'y manquerai pas, mon lieutenant. En attendant, je vas leur écrire en un temps de galop que vous avez la croix, mais que c'est un secret et qu'il ne faut en parler encore à personne.

— Si vous m'en croyez, Bouginier, vous attendrez encore un peu pour cela.

— Suffit, mon lieutenant, je serai fidèle à la consigne; mais, nom de nom! levez-la bien vite, car je sens déjà que ça m'étouffe.

Là-dessus, Robert serra, en souriant mélancoliquement, la main de Bouginier, et le maréchal des logis se retira.

En attendant l'heure du déjeuner, le lieutenant s'assit dans sa tente, sur une de ses cantines, et, pour se distraire des pensées qui obsédaient son esprit, il ouvrit au hasard le livre d'Alfred de Vigny qui a pour titre *Servitude et grandeur militaires*. C'est en lisant ce livre, le plus éloquent et le plus profond peut-être qui ait été écrit dans le siècle où nous vivons, sur le métier des armes, que Robert, on s'en souvient sans doute, avait senti s'éveiller dans son âme la vocation militaire, et, bien qu'il sût le volume presque par cœur, il ne manquait jamais de l'emporter en expédition. La page sur laquelle il tomba débutait ainsi : « Tout se modifie autour de nous et la destinée

« des armées est seule immobile. L'homme de guerre vit « toujours isolé du reste des citoyens, dans une servitude « plus oisive et plus grossière que jamais, dédaigné et « honoré outre mesure, selon que les nations le trouvent « inutile ou nécessaire. »

Écrites au temps d'une monarchie de droit divin, ces lignes n'avaient pas perdu leur à-propos en 1847, et Robert pouvait à chaque instant en faire l'épreuve parfois bien douloureuse. Aujourd'hui même, après tant de changements politiques ou autres, en est-il différemment à cet égard? C'est au lecteur de résoudre la question.

Quoi qu'il en soit, pendant que, la tête penchée sur les pages de ce livre, véritable bréviaire à l'usage des gens de guerre, écrit par un penseur doublé d'un poëte, le lieutenant Robert reste comme absorbé dans sa lecture, il n'est pas hors de propos d'ajouter quelques coups de crayon à son portrait, déjà sans doute ébauché dans l'esprit de la plupart des lecteurs.

On sait comment il s'était trouvé conduit à embrasser la carrière des armes de préférence à la carrière ecclésiastique, qui était prête à s'ouvrir devant lui, et à laquelle il semblait prédestiné à plus d'un titre. Certes, s'il eût vécu cent ans auparavant, Robert n'eût pas hésité à entrer dans un cloître, quand bien même il eût été persuadé que sa santé pourrait en souffrir. Son manque absolu de fortune et son caractère sérieux et méditatif étaient à cet égard de puissants éléments de vocation; mais, à notre époque, qui ne sait quelles analogies frappantes existent entre la vie des camps et celle des anciens monastères? Les privations, les veilles, les fatigues et les périls de la guerre peuvent bien entrer en balance avec les austérités de la règle conventuelle, et il n'est nullement démontré que les pratiques religieuses, auxquelles appelle incessam-

ment le son de la cloche ne soient pas préférables aux exercices et aux manœuvres que vient scander d'une façon non moins monotone l'insipide bruissement de la trompette ou du tambour.

Ajoutons qu'il n'y a guère plus de satisfactions promises à l'ambition dans l'une que dans l'autre milice. Si, par exception, l'on voit de temps à autre quelques individualités brillantes surgir dans les rangs de l'armée, se dégager rapidement de la foule et monter au sommet de l'échelle des grades, l'immense majorité n'est-elle pas condamnée à une existence morne et uniforme, plus végétative à coup sûr qu'agitée, plus claustrale qu'extérieure, et dont les grands périls de la guerre sont, après les changements de garnison, les seuls accidents?

Robert, en s'engageant dans un régiment désigné pour faire campagne en Afrique, n'avait pas même pour lui ce qui est d'un si grand secours pour tant d'autres, la pensée d'embrasser un état qui, seul entre tous, dans notre pays pourtant de plus en plus démocratique, a conservé en si grande partie le prestige qui s'y attachait jadis. Il s'était fait soldat, non pas parce que le métier lui semblait plus noble ou plus brillant que les autres, non pas même par tradition paternelle, comme cela arrive si souvent, mais uniquement, il faut bien le dire, parce que c'était le seul où il pût entrer sans apprentissage, le seul où l'on gagne incontinent son pain. Et puis, pour qui n'a pas de famille, le régiment n'en est-il pas une toute trouvée? Sa bravoure, les circonstances surtout, qui dans la vie humaine jouent un si grand rôle, avaient fait le reste et, en moins de cinq ans, avaient transformé un petit séminariste en lieutenant de hussards et en légionnaire.

Légionnaire! il ne l'était pas encore sans doute, puisqu'il pouvait refuser cette éclatante distinction militaire,

puisque son colonel l'engageait même vivement à le faire. De temps à autre, en se rappelant ce qui venait de se passer à cet égard, il ne pouvait s'empêcher d'interrompre sa lecture et de regarder à sa montre, et alors il se demandait s'il ne valait pas mieux renoncer à monter péniblement ce calvaire où, en faisant religieusement son devoir, il se trouvait exposé à tant de déboires et de tribulations, tandis qu'il lui suffisait d'un mot pour reconquérir les bonnes grâces de son chef et toutes les sympathies de ses camarades. Encore un quart d'heure devant lui, quelques pas à faire pour gagner la tente du colonel, et il retrouvait ce qu'il avait perdu et tout ce qui a tant de prix, surtout dans la jeunesse, les bons sourires, les cordiales poignées de main, les paroles affectueuses. Quant à ce ruban rouge qu'on lui enviait, eh bien! les occasions ne lui manqueraient pas pour le reconquérir. A vingt-deux ans on a le temps d'attendre.

Oh! la tentation était plus forte qu'on ne le pense peut-être pour ce pauvre paria de la vie militaire. Car si d'un côté il hésitait avec raison à signer de sa propre main cette sorte de déclaration d'indignité qu'on venait de lui demander ; d'un autre côté, il se rendait parfaitement compte qu'un refus de sa part était une véritable déclaration de guerre adressée non-seulement à son colonel, mais encore à ses camarades, déjà, à tort ou à raison, prévenus contre lui, soit par la rapidité de son avancement, soit par d'autres motifs.

Au régiment, nul n'ignore qu'il y a un double écueil pour les officiers. Celui qui brigue la faveur des chefs risque de s'attirer la défaveur de ses pairs, et la réciproque n'est pas moins habituelle. Or, voilà que Robert, s'il ne s'empressait de saisir la perche que, suivant un idiotisme vulgaire,

lui tendait son colonel, allait se trouver ballotté et finalement brisé contre l'un et l'autre écueils.

Sans doute il est noble et beau de se roidir à l'encontre de certaines situations données et de puiser dans le fond de son âme la force de résister à toutes les tribulations qui sont la conséquence de pareilles situations. Sans doute, encore comme l'a dit je ne sais quel ancien, le plus grand spectacle est celui de l'homme vertueux aux prises avec l'adversité; mais est-ce bien à un officier de hussards de vingt-deux ans qu'il faut demander une trempe si vigoureuse?

On a beau dire, à cet âge-là comme à tous les autres, il vient dans le cours habituel de la vie des moments de lassitude où les plus fiers courages se laissent abattre et entrent fatalement dans la voie des capitulations de conscience.

Qui oserait d'ailleurs en faire un crime au lieutenant Robert? Ceux-là seuls probablement qui n'ont jamais foulé sous leurs pas que les sentiers faciles, où l'on ne rencontre ni pierres ni ronces à faire trébucher les plus solides marcheurs.

Après être resté quelques instants la tête plongée dans ses deux mains, Robert regarda encore une fois sa montre; puis, comme s'il eût obéi à une secousse électrique, il se leva brusquement et se dirigea à pas précipités vers la partie du campement où le colonel avait sa tente.

Chemin faisant, il se croisa avec son cavalier d'ordonnance qui venait lui-même rapidement à sa rencontre.

— Mon lieutenant, lui dit cet homme, venez vite, le colonel vous demande.

— Allons! murmura Robert, le sort en est jeté, et il n'y a plus à reculer.

Toutefois il ne put s'empêcher d'éprouver quelque surprise en voyant d'autres officiers du régiment se diriger

comme lui vers la tente du colonel, et se demander, en s'approchant les uns des autres, quel pouvait être le motif d'une convocation qui paraissait s'adresser à tout le corps d'officiers. En campagne, au surplus, le fait n'avait rien d'extraordinaire, et pouvait être motivé par quelque ordre de service imprévu.

Lorsque Robert arriva, le cercle commençait à se former, suivant les usages militaires, autour du colonel. Celui-ci, les sourcils froncés, les lèvres frémissantes, promenait sur son entourage des regards que le dépit et le sarcasme, dont il semblait qu'il ne pût jamais se départir, aiguisaient à la fois de leurs pointes acérées. Dès que Robert parut, sans s'inquiéter même si tous les officiers étaient présents, il s'écria d'une voix saccadée et en tenant avec obstination son lorgnon braqué sur le jeune lieutenant.

— Messieurs, on vient de m'apporter une dépêche qui intéresse le régiment. C'est pourquoi il m'a paru opportun de vous en donner connaissance sans le moindre retard. L'un des adhérents de Bou-Maza se dirige sur notre camp, à la tête des dissidents qu'il a ralliés. Je recommande aux officiers qui seront de grand'garde la plus active surveillance. En même temps, M. le maréchal gouverneur général, dans sa sollicitude pour tout ce qui nous touche, n'a pas jugé devoir attendre notre retour dans les cantonnements pour nous informer des récompenses décernées au régiment, à l'occasion des dernières opérations militaires. Les questions d'avancement seules sont réservées... Il n'y a qu'une croix pour tout le corps d'officiers du régiment, et cette croix est pour M. le lieutenant Robert. En vérité, il est difficile d'avoir plus de chance que M. Robert; n'est-ce pas, messieurs?

— Bigre! oui; grommela une voix enrouée, et moins de chance que moi.

— Qui a parlé? fit M. de Montmagny.

— C'est moi, mon colonel, répondit le lieutenant Sauvageol en renfonçant sa tête dans ses épaules, comme le sanglier qui, après avoir donné son coup de boutoir, rencontre les crocs d'un chien.

— Ce n'est pas vous que j'interrogeais, lieutenant Sauvageol, riposta vivement le colonel, et je vous engage à vous taire. S'il s'agissait de savoir quel est l'officier du régiment qui consomme le plus d'absinthe, vous seriez dans votre droit; mais, quand il s'agit de récompenses ou de distinctions, vous savez bien qu'il ne peut être question de vous.

Le doyen des lieutenants tourna les yeux à droite et à gauche, en fronçant le sourcil; mais il ne jugea pas prudent de répondre à cette algarade.

— Messieurs, reprit le colonel, je ne crois pas avoir besoin d'ajouter que M. le lieutenant Robert n'était pas mon candidat. Aussi, en lui annonçant en votre présence à tous, le choix dont il est l'objet, il ne trouvera pas mauvais que je lui laisse le soin de se faire recevoir par un autre que par moi. Bonjour, messieurs!

Ayant ainsi parlé, le colonel rentra brusquement sous sa tente, pendant que pâle, ému et tout palpitant sous le coup d'une pareille avanie, le lieutenant Robert restait cloué à la même place, comme s'il eût été frappé de la foudre.

La situation d'esprit dans laquelle il se trouvait, l'empêcha de remarquer que chacun s'était éloigné de lui, et qu'on commençait à le considérer ni plus ni moins qu'un pestiféré. Quant au lieutenant Sauvageol, après une bordée de jurons énergiquement accentués, il avait levé les yeux au ciel, d'où il s'attendait sans nul doute à voir descendre sur son front les palmes du martyre.

Cependant l'heure du déjeuner était venue, et Robert ne

pouvait s'empêcher de frémir en pensant qu'il allait se retrouver forcément en présence de ses camarades. Un moment même il se demanda s'il ne serait pas plus prudent de s'abstenir; mais il réfléchit aussitôt qu'il faudrait toujours en venir là, que son absence serait forcément interprétée comme un acte de lâcheté, et, fort d'ailleurs du témoignage de sa conscience, il se résolut à subir cette nouvelle épreuve.

Lorsque le jeune lieutenant parut à la table des officiers, il put constater que le sentiment de froideur avec lequel il était accueilli d'ordinaire avait fait place à un sentiment plus accentué, à une véritable hostilité.

Au régiment, l'esprit de corps, qui est la source de beaucoup de bonnes choses, en enfante parfois de mauvaises, surtout quand il vient à s'égarer sous l'influence de préventions plus ou moins illégitimes. Malheur alors à celui contre lequel il s'est déclaré! C'est une lutte acharnée dans laquelle il faut souvent vaincre ou périr. Robert l'avait emporté, pour la croix, sur Maurice, et sans examiner si ce n'était pas là, au fond, un acte de stricte justice, on y voyait déjà presque un vol.

Nul ne répondit au salut du nouveau légionnaire. La plupart des officiers affectèrent de ne s'en être pas aperçus. Deux d'entre eux ne se contentèrent pas de cette attitude passive et attachèrent sur Robert un regard fauve et presque menaçant. C'étaient MM. de Chalandray et Sauvageol.

Le premier était dans cet état d'irritation qui suit toujours une déception, particulièrement alors qu'on la croit moins méritée. De plus, il venait de recevoir, dans la matinée même, au sujet de cette décoration qui lui échappait, des félicitations anticipées de la part de plusieurs camarades, et ces félicitations étaient comme autant d'aiguillons plantés dans sa blessure. Quant au second, il trouvait, tout

en faisant montre de son amitié pour un camarade opulent dont il était arrivé à considérer la bourse comme la sienne propre, l'occasion d'épancher sa bile et ses ressentiments, et il en profitait.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'en 1847 et peut-être même encore aujourd'hui, l'esprit aristocratique, dont les jeunes officiers de cavalerie sont généralement animés était particulièment enraciné dans l'arme des hussards. Là, chacun était noble ou au moins riche ; cela allait de pair avec les séductions du plus élégant uniforme de l'armée, par conséquent chacun était disposé à prendre parti pour un camarade qui, comme M. de Chalandray, réunissait à la fois les dons de la fortune et le privilége de la naissance.

Sous l'influence d'un pareil accueil, Robert sentit une sueur froide monter à son front, et ferma les yeux pour ne pas rencontrer le regard de Maurice, le seul vis-à-vis duquel il éprouvât quelque embarras. Peut-être espérait-il échapper ainsi à la tentative d'une demande d'explications, car il comprenait bien que c'était là ce qu'on attendait de lui. Quoi qu'il en soit, s'asseyant à la place qui lui avait été réservée. Le jeune homme essaya de prendre sa part du repas, mais il devenait de plus en plus manifeste que toute l'énergie de sa volonté allait se briser contre la vive émotion intérieure à laquelle il était en proie. Un tremblement convulsif agitait ses membres ; ses dents s'entre-choquaient. Il avait spontanément affronté un supplice que la nature lui refusait la force de supporter.

Le repas, d'ordinaire plein d'animation, d'entrain, de gaieté même entre jeunes officiers, était grave et silencieux. Il y avait là cette sorte de recueillement que l'on peut constater dans l'ordre physique, aux approches d'un orage. Tout à coup l'un des convives, le chirurgien aide-major, dans

désir très-louable de rompre la glace ou tout au moins d'établir une diversion, s'écria :

— Eh bien ! messieurs, qui a lu les journaux ce matin, car je suppose qu'on les a distribués avec le courrier, et que se passe-t-il de nouveau à Paris ?

— Toujours la même chose, répondit un officier humoriste. Les maris trompent leurs femmes et les femmes leurs maris, on agiote à la bourse et on se dispute à la chambre; joignez à cela une petite macédoine de crimes et d'accidents, c'est comme si vous aviez lu tous les journaux.

— Farceur! va! reprit Sauvageol, dans son phébus de caserne, si tu n'aimes pas les journaux, il ne faut pas en dégoûter les autres. Il y a quelquefois de très-bonne blagues dans les journaux, et ça m'amuse, moi. Savez-vous, par exemple, messieurs, qu'il y a en ce moment à la chambre des députés un monsieur qui propose au gouvernement de peupler l'Algérie avec les enfants trouvés et abandonnés ?

En parlant ainsi, le lieutenant Sauvageol avait cligné de l'œil d'une façon très-significative, et donnant un coup de coude à son voisin de Chalandray, il lui désignait de la façon la plus impertinente le lieutenant Robert, dont nul n'ignorait la fâcheuse origine.

— Eh mais ! repartit Maurice de Chalandray, l'œil fixé sur Robert et avec l'accent du sarcasme, pourquoi pas? L'Angleterre peuple bien certaines de ses colonies avec les *convicts*, et ce ne sont pas certes les moins florissantes. Condamnés, enfants trouvés, tout cela c'est de la même farine.

— Ah ! permets, mon bon, dit Sauvageol, je repousse, là, carrément, les uns comme les autres pour coloniser ce pays-ci. Je suis Français, sacrebleu ! Français *bezef*; et je dis *makach* à l'Anglais; mais s'il fallait absolument choisir entre les enfants trouvés et les *convicts*, comme tu

appelles les condamnés, je crois que je préférerais encore les enfants trouvés, comme on préfère la teigne ou la gale à la peste et au choléra.

— Le fait est, s'empressa d'ajouter le chirurgien aide-major que, en laissant à Sauvageol un brevet d'invention pour sa façon de faire le punch et d'établir des comparaisons, il est vraiment impossible d'admettre la moindre analogie entre des hommes condamnés pour toutes sortes de crimes, et de pauvres enfants trouvés ou abandonnés, qui ne sauraient être, à aucun titre, responsables des fautes de leurs parents. Ces derniers sont souvent d'ailleurs de très-honnêtes gens.

— Ah! vous croyez cela, vous, docteur? reprit Chalandray, qui s'animait de plus en plus, vous en êtes encore aux bâtards vertueux et au vieux drame d'*Antony!* Eh bien! moi, je vous dis que si le gouvernement n'a pas d'autre moyen de coloniser l'Algérie, je plains ce pays de toute mon âme. Il suffit d'avoir une fois dans sa vie jeté les yeux sur une statistique criminelle pour savoir que les enfants trouvés ou abandonnés ne sont et ne peuvent être que gibier d'hôpital ou de prison.

— A bon entendeur salut! s'écria Sauvageol en frisant sa moustache et en levant la tête d'un air de défi.

Cette exclamation, cette attitude étaient en contradiction manifeste avec les devoirs imposés par les usages de la vie militaire à tout chef de table; mais on sait déjà que c'était là ce qui préoccupait le moins le lieutenant Sauvageol, pour qui tous les mérites d'un officier, patricien ou plébéien, enfant légitime ou bâtard, se résumaient dans ces deux mots : dépense et bombance.

— Il y a des exceptions pourtant, objecta le chirurgien aide-major dont nous avons eu déjà occasion de constater le caractère sérieux et conciliant, et, pour ma part...

— Je n'en connais pas une seule, moi, interrompit Chalandray avec violence, pas une seule, entendez-vous, messieurs!

En même temps il attachait sur le lieutenant Robert un regard non moins brûlant, non moins terrible qu'un fer chauffé à blanc.

Celui-ci, les yeux toujours baissés sur son assiette, et le front baigné d'une sueur froide, avait successivement rougi et pâli, comme s'il eût été frappé au cœur.

Tout à coup on le vit tressaillir, se lever en quelque sorte tout d'une pièce et se diriger, en chancelant, du côté où Maurice était assis.

On put croire alors qu'il allait lui lancer à la face un de ces outrages qui ne se lavent, même en dehors des rangs de l'armée, que dans des flots de sang. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de tous lorsqu'on le vit prendre tranquillement, au moins en apparence, son colback qui était resté suspendu à une branche de lentisque, boucler le ceinturon de son sabre, et s'éloigner, sans un geste, sans une parole qui témoignât qu'il avait ressenti l'affront et qu'il se disposait à en tirer vengeance.

Il avait à peine tourné les talons, que Sauvageol faisait retentir tout le campement d'un éclat de rire digne à la fois de Gargantua et de Pantagruel.

— Messieurs, s'écria-t-il ensuite en scandant chacune de ses paroles d'un hoquet d'hilarité, avant de nous séparer, je vous propose de porter un toast au brave des braves, au lieutenant Robert. Dès que la campagne sera terminée, j'organise une souscription pour lui envoyer chacun, à son logement, notre carte avec une bouteille d'orgeat. C'est le meilleur moyen d'arroser sa croix.

Tous les officiers se mirent à rire; mais, dans plus d'un de ces rires-là il y avait de la stupeur et de l'indignation,

V

Le cartel.

Que devint le lieutenant Robert à la suite de cet incident ? C'est ce qu'il est assez difficile de déterminer. Le maréchal des logis Bouginier, qui s'enquit à cet égard auprès de quelques factionnaires, apprit que, après être resté assez longtemps dans sa tente, il en était sorti, qu'on l'avait vu se promener à pas précipités du côté des grand'gardes et qu'on avait même dû le sommer à plusieurs reprises de se retirer. Le soir, au dîner des officiers, il ne parut pas, non plus que le lieutenant Maurice de Chalandray.

Cette double absence, ainsi combinée et prolongée, ne laissait pas que de devenir inquiétante, eu égard à ce qui s'était passé le matin même au déjeuner. Fallait-il en conclure que les deux lieutenants s'étaient rejoints et qu'un duel qui paraissait désormais inévitable, avait eu lieu? mais, dans ce cas, comment n'en avait-il pas transpiré quelque chose dans le camp? D'ailleurs, il n'est pas loisible, entre officiers de donner suite à des querelles particulières pendant le cours d'une campagne de guerre, et ni l'un ni l'autre des deux adversaires n'aurait à coup sûr trouvé des témoins pour l'assister en pareille circonstance.

Comme on se livrait à cet égard à toutes sortes de conjectures le lieutenant Sauvageol apparut. Il avait bu plus d'absinthe que de coutume, ses yeux étaient humides et brillants, et sa physionomie fort animée. En outre, on pouvait remarquer que sa tenue était aussi peu régulière que possible et que l'une des jambes de son pantalon était veuve du sous-pied de rigueur.

— Excusez-moi, messieurs, s'écria-t-il, en s'essuyant le front, et en employant ce langage imagé et médiocrement français qui est la langue verte des officiers, je suis un peu en retard. En ma qualité de chef de *popote*, je suis militairement dans mon tort; mais vous saurez que j'étais...

— Tu veux dire que tu es gris, interrompit un officier.

Sauvageol haussa les épaules et reprit tranquillement.

— J'étais à l'autre bout du camp, à une bouillote enragée. Or, vous saurez qu'un gueux de riz-pain-sel m'a raflé tout ce que je possédais. Je lui ai même laissé un de mes sous-pieds, comme pavillon, pour cinq louis. Dès que j'aurai dîné en deux temps, j'irai le regagner, car cela me gêne de n'avoir qu'un seul sous-pied.

— Ah bah! repartit l'officier humoriste, à la guerre! On a toujours des sous-pieds de rechange, mais des louis, j'en doute, pour toi surtout. D'ailleurs, qu'est-ce que cela te fait? On ne dira plus : J'ai la parole, mais j'ai le sous-pied de Sauvageol. C'est de l'or en barres, cela, comme la parole du Cid.

— Holà! toi là-bas, reprit Sauvageol en fronçant le sourcil, pas de mauvaise plaisanterie, ou sinon...

— Tu me donneras ton autre sous-pied en payement de ce que tu me dois. Merci! garde-le pour quelque autre riz-pain-sel.

— C'est bien mon intention, sacrebleu! Ah messieurs, en voilà assez là-dessus. Il me semble que je ne suis pas seul en retard et que j'aperçois une place vide à la table.

— Tu as la vue trouble, mon bon Sauvageol, car il y a deux absents : le lieutenant Chalandray et le lieutenant Robert.

— Autrement dit le sournois. Oh! pour celui-là, on lui dit *makach*, raca et tout ce qui s'ensuit! Il fait bien de rester sous sa tente, comme défunt Achille, après ce qui s'est passé ce matin.

— Mais Chalandray?

— Oh! quant à Chalandray, c'est une autre affaire; mais, motus! je veux bien vous dire ce qui en est, à condition que vous n'en ouvrirez la bouche à personne, parce que, voyez-vous j'ai la confiance de ce bon Chalandray.

— Confiance bien placée!

— Qui en doute? Bigre de bigre!

— Personne assurément.

— A la bonne heure! Vous saurez donc que Chalandray est en bonne fortune.

— Ah bah! mais comment cela est-il possible? Est-ce qu'il donnerait dans les cantinières, par hasard?

— Pourquoi pas? Vous êtes bien dégoûtés, vous autres! mais il ne s'agit pas de cantinière ici. C'est mieux que cela : une moresque du premier numéro, une beauté dans sa fleur! Elle n'a guère plus de douze ans, verte comme l'absinthe, vous comprenez. C'est la fille d'un cheick, notre allié, qui fait partie de l'expédition et qui a sa smala dans le voisinage, à une petite lieue du camp. Chalandray l'a rencontrée à la fontaine, comme dans la Bible, vous savez, Chalandray baragouine le bédouin comme moi *chouïa chouïa* (un peu) il est aimable *bezef* (beaucoup), et dame! il paraît, que moitié paroles, moitié pantomime, bédouine et roumi se sont convenus. Tant il y a que le roumi s'est enveloppé dans un burnous et qu'à cette heure il s'en est allé rôder par là-bas où sa belle l'attend.

— Quelle imprudence!

— Que voulez-vous? on se console comme on peut; on lui a pris sa croix à ce pauvre Chalandray, il faut qu'il cherche son bien ailleurs.

— Mais il peut être découvert et payer de sa tête une pareille incartade.

— Je ne dis pas non; mais il n'est pas poltron, lui, et il en donne la preuve. Ce n'est pas comme l'autre, au moins.

— Quel autre?

— Le lieutenant Robert, parbleu! le sournois, le mort dans le dos! le...

Il est difficile de savoir où se serait arrêtée cette kyrielle d'épithètes malsonnantes, si dans ce moment même un sous-officier qui passait auprès du groupe attablé n'avait, de son côté, fait entendre une bordée de jurons, accentués avec une telle sonorité que peu s'en fallut qu'une partie du camp ne courût aux armes.

— Hein! qu'est-ce donc? s'écria Sauvageol.

— Excusez-moi! reprit brusquement le sous-officier, qui n'était autre que le maréchal des logis Bouginier, c'est un chien qui vient de me mordre. Ah! si je l'attrape jamais, nom de nom! gare à lui!

— Quel chien? grommela Sauvageol; je ne vois pas de chien. Passez votre chemin plus vite que cela, maréchal des-logis, si vous ne voulez que je vous flanque au clou pour vous apprendre à jurer en présence de vos supérieurs.

Bouginier s'éloigna, non sans jurer encore et sacrer entre ses dents, et en mâchonnant son épaisse moustache. Pendant ce temps-là, Sauvageol, les yeux braqués à droite à gauche, murmurait :

— Ah çà où est-il donc ce chien?

— Ce chien, répondit un officier en souriant, pourrait bien être un canard.

— Mille tonnerres! repartit Sauvageol, est-ce que ce

Bouginier aurait osé... ? ah! mais... si je le repince celui-là, il est sûr de son affaire. D'abord c'est un moyen de vexer le lieutenant Robert, qui est son ami intime.

— Tenez, Sauvageol, s'écria le chirurgien aide-major, vous avez tort de jeter ainsi constamment la pierre à M. Robert. Il a fait ses preuves, que diable!

— Oui, ses preuves de sournois.

— Dame! il n'est pas d'une gaieté folle, j'en conviens; mais il peut avoir ses raisons pour cela, et puis c'est une question d'organisation physique, de tempérament, si vous préférez.

— Oui-dà! monsieur de la lancette, vous avez lu cela dans Hippocrate qu'un officier doit se laisser insulter sans demander réparation.

— Non pas certes; mais je savais avant d'avoir lu Hippocrate que ce ne sont pas les plus braves qui crient le plus fort, et qu'il faut prendre garde d'offenser les gens taciturnes, parce que tôt ou tard on peut avoir à s'en repentir.

— De quoi? de quoi? ce n'est pas une leçon, je pense, car le lieutenant Sauvageol n'en accepte de personne. Vous êtes un conscrit, voilà tout. Mangez votre *rata*, et respectez vos anciens qui ont l'expérience et la sagesse; n'est-ce pas, messieurs?

Puis, après une pause, Sauvageol ajouta :

— Il est vrai que le *rata* laisse de plus en plus à désirer. Est-ce que c'est du chameau, par hasard, qu'on nous a servi là en guise de mouton? Je donne ma démission. C'est trop dur à avaler, et je vous abandonne ma part de cet affreux couscoussou, dessert compris. Bonsoir, messieurs. La bouillotte me réclame. Je vais aller regagner mon sous-pied ou perdre l'autre.

Comme il est vraisemblable que le lecteur s'inquiète fort peu de ce qu'il advint du sous-pied du lieutenant Sauva-

geol, nous allons laisser tomber complétement le jour, qui est déjà à son déclin, et nous transporter à quelques heures de là dans la tente du lieutenant Robert.

Il est onze heures du soir. Par conséquent la retraite est sonnée depuis longtemps déjà. Tout le monde repose dans le camp, où l'on n'entend, par intervalles, que le cri des vedettes ou le hennissement des chevaux. Un ciel tout noir, un ciel d'orage, ne permet pas d'ailleurs de distinguer le moindre objet extérieur et, bien qu'on ne soit encore qu'au mois de mai, la lourdeur de l'atmosphère rend encore le sommeil plus pesant.

Seul peut-être dans toute l'étendue du campement, en dehors des factionnaires et des vedettes, Robert n'est pas encore endormi, et, au milieu du calme profond de la nature, étendu dans son manteau sur une simple peau de mouton, à défaut de couchette, il écoute mélancoliquement les voix tumultueuses qui s'élèvent dans son âme et viennent agiter et bouleverser tout son être.

« Le colonel avait raison, lui disent ces voix, et ta situation au régiment sera maintenant pire que jamais. Que vas-tu faire pour y porter remède? Provoquer en duel un de tes camarades? c'est ce que tous attendent de toi, évidemment; mais si tu sors vainqueur d'un premier combat, penses-tu donc en être quitte à si bon marché? Après le premier adversaire, il s'en présentera un autre, et il faudra recommencer, et ce sera ainsi encore et toujours, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à se débarrasser de toi. Sans doute, tu ne crains pas la mort : bien plus, tu la désires peut-être, comme la fin de tous tes maux; mais si la mort est belle et glorieuse au champ d'honneur, il n'en est pas de même dans un duel. Qui te regrettera? personne, sauf peut-être ce pauvre Bouginier. Ne vaut-il pas bien mieux mourir utilement pour ton pays, en com-

battant contre les Kabyles, et laisser ainsi après toi dans le régiment une mémoire honorée?

« Mais mourir à vingt-deux ans, mourir avec des trésors d'amour plein le cœur, et sans avoir trouvé l'occasion d'en dépenser une parcelle, est-il un sort plus triste que celui-là? Qu'importe après tout! On ne peut fuir sa destinée. Trop heureux encore, ô Robert! s'il t'est donné de réaliser une pareille fin; car l'expédition touche à son terme : de toutes parts les tribus rebelles font leur soumission, et qui dit que la paix ne sera pas conclue avant que le régiment ait été appelé encore une fois à brûler seulement une cartouche? »

Pendant que Robert était en proie à toutes ces perplexités, l'orage s'était déclaré et la pluie tombait, comme elle tombe en Afrique : par torrents, accompagnant avec son clapotement monotone, les funèbres litanies qui retentissaient dans l'âme du jeune officier.

Soudain, aux roulements du tonnerre répercutés par les échos des montagnes prochaines, vinrent se joindre des coups de feu, retentissant à peu de distance; et, au milieu des rumeurs confuses qui s'élevèrent instantanément dans toute l'étendue du campement, on put distinguer le cri : « Aux armes! » accompagné de ces mots, jetés rapidement au passage :

— Debout! hussards, debout! on attaque le camp!

— Soyez béni, mon Dieu! murmura Robert, c'est vous qui, dans votre miséricorde, daignez susciter l'occasion que j'attendais de me faire tuer!

En même temps, rejetant son manteau, il se leva, s'élança sur ses armes et sortit à l'aventure. Il faisait noir comme dans un four, et le tumulte était à son comble. Tout à coup parut le colonel de Montmagny, accompagné d'un trompette et de deux cavaliers d'ordonnance munis de lanter-

nes; on sonna l'assemblée, et le colonel s'écria, avec force jurons empruntés tour à tour au répertoire de l'ancien et du nouveau régime :

— Que tous les diables d'enfer emportent ces animaux-là, pour me forcer à me lever par une pareille nuit et par un pareil temps! Allons! ventrebleu! hussards! du silence et du calme! C'est une simple alerte, entendez-vous? Un parti de maraudeurs a cherché à la faveur de l'orage et des ténèbres à tromper la vigilance de la garde du camp. L'un de leurs damnés coquins d'aghas, celui dont on nous a annoncé la venue, est à leur tête : on l'a reconnu. Il faut couper la retraite à ces gaillards-là, vous m'entendez, hussards! Pour cela, il suffit d'un simple peloton, qui va leur donner la chasse. Ordre de se rabattre sur le camp, s'ils faisaient mine de se défendre, afin d'éviter de tomber dans quelque embuscade. Voilà l'orage qui cesse et la lune va se lever. C'est le lieutenant de Chalandray que je charge du commandement du peloton. Où est le lieutenant de Chalandray? Est-ce qu'il dort encore avec un pareil sabbat? Qu'on l'éveille à l'instant! qu'il rassemble son détachement et qu'il parte! Il n'y a pas un instant à perdre. Bonsoir, messieurs! Je suis trempé jusqu'aux os et je rentre dans ma tente pour me sécher. Je vous autorise à en faire autant. Rompez le cercle :

— Bigre! bigre! murmura Sauvageol, en secouant les oreilles et en regardant successivement tous ses camarades avec des yeux profondément effarés; en voilà une tuile! Chalandray n'est pas rentré au camp. Comment faire?

Pendant que les officiers se consultaient à cet égard avec un sentiment voisin de la consternation, Robert, qui avait baissé tristement la tête en écoutant l'allocution du colo-

nel, venait de la relever avec vivacité, en entendant les derniers mots de Sauvageol, et, tressaillant de tous ses membres, les yeux enflammés par une exaltation soudaine, il avait disparu.

Quelques minutes après, un détachement de hussards sortait précipitamment de l'enceinte du camp et s'élançait au galop dans la direction que les fuyards avaient prise. Est-il besoin de dire quel était l'officier qui avait osé, sans désignation de son chef, prendre le commandement de ce détachement et la place du lieutenant Maurice de Chalandray?

Le lendemain, à la pointe du jour, à peine la diane était sonnée, qu'il se fit un grand bruit dans le camp et le régiment reçut l'ordre de prendre les armes. Le chef d'état major général venait d'arriver en personne.

— Colonel, dit cet officier général en s'avançant auprès de M. de Montmagny, j'ai une importante nouvelle à vous donner : la résistance de l'ennemi est vaincue, toutes les tribus kabyles font leur soumission et demandent l'*aman*, la campagne est terminée. Je viens, au nom de M. le maréchal gouverneur, vous en donner avis et vous inviter à faire vos dispositions pour diriger votre régiment sur Alger; c'est un repos qu'il a bien gagné par ses glorieux services.

— Pourtant, mon général, reprit M. de Montmagny, nous avons encore été attaqués cette nuit.

— Je le sais, et c'est pour moi l'occasion d'une réparation à faire ici même, en tête de votre régiment, à un brave officier contre lequel vous aviez conçu, m'assure-t-on, d'injustes préventions.

— Que voulez-vous dire, mon général? reprit le colonel de Montmagny.

— Je veux dire, et je vous prie de le répéter hautement

à tous, que M. le lieutenant! Robert a conquis sa croix cette nuit même, une fois de plus, en poursuivant et en tuant de sa main, après un combat acharné, l'un de nos plus irréconciliables ennemis, celui-là même qui, à la tête d'un parti de maraudeurs, avait osé attaquer nos lignes.

— Le lieutenant Robert! balbutia le colonel littéralement abasourdi: mais ce n'est pas lui que j'avais désigné pour cette opération. Il y a erreur sans doute. Où est le lieutenant Robert?

— Ne le cherchez pas, colonel, car, dans cette affaire, qui lui fait le plus grand honneur, il a reçu un coup de yatagan sur le front, et on a dû le transporter à l'ambulance.

— Encore lui! grommela le colonel en se mordant les lèvres de dépit. Ah! cet officier-là est décidément mon cauchemar!

A peine le chef d'état-major se fut éloigné, que le colonel de Montmagny s'empressa de rassembler tous les officiers autour de lui :

— Messieurs, s'écria-t-il avec violence, on a contrevenu à mes ordres cette nuit, comment cela se fait-il et pourquoi ne m'en a-t-il pas été rendu compte immédiatement?

Le commandant de l'escadron, personnage grave et obèse, déjà entrevu dans ce récit, s'avança d'un air profondément solennel et approprié à la circonstance :

— Mon colonel, dit-il, c'est la nuit, au plus fort de l'orage, et au milieu d'un tumulte et d'une bagarre inexprimables que cette atteinte au règlement s'est consommée. Je n'en ai été informé moi-même qu'il y a peu d'instants, et je me disposais à vous en faire mon rapport en conformité du règlement, lorsque les trompettes ont sonné coup sur coup la diane et le boute selle.

— Il suffit, commandant. Vous garderez les arrêts, dans

votre logement, pendant huit jours, en rentrant à Alger. Voilà mon règlement à moi.

Le commandant s'inclina sans mot dire, devant cette sentence imméritée, extravagante peut-être, en se rappelant, s'il avait lu Virgile, — ce qui n'est pas très-sûr, — combien est fréquente au régiment, plus que partout ailleurs, l'application du fameux vers-proverbe :

Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

Le colonel inspecta ensuite, d'un coup d'œil rapide comme l'éclair, le cercle d'officiers rangés autour de lui, et, d'une voix déjà moins sévère :

— Ah ! vous voici, monsieur de Chanlandray, s'écria-t-il, ne vous a-t-on pas fait connaître mon ordre ?

— Excusez-moi, mon colonel, répondit le jeune officier avec un accent plein de soumission en même temps que de franchise, le seul coupable dans toute cette affaire c'est moi : j'étais absent, quand l'alerte a eu lieu.

— Tant pis pour vous, monsieur ; vous avez manqué là une bonne occasion de vous distinguer.

— C'est ce qui me chagrine le plus, mon colonel.

— Huit jours d'arrêts aussi. C'est le règlement, n'est-ce pas, commandant ?

— C'est selon les cas, mon colonel, répondit le commandant, toujours digne et impassible. La peine pourrait être plus sévère, en conformité de l'article...

— Ah ! vous croyez, commandant ? interrompit M. de Montmagny. Eh bien ! elle sera plus sévère pour M. le lieutenant Robert, qui dans cette circonstance a commis une grave infraction aux lois de la discipline. Il gardera les arrêts pendant un mois. Vous pouvez vous retirer, messieurs.

Puis, avisant Maurice qui s'éloignait tout penaud :

— Mauvais sujet! lui dit il à voix basse en le rappelant, vous ne vous corrigerez donc jamais?

— Dame! mon colonel, reprit le jeune officier, ce n'est pas ma faute.

— C'est peut-être la mienne.

— Non pas, certes. C'est celle de l'orage.

— En voici bien d'une autre! c'est pour fuir l'orage que vous avez émigré de votre tente?

— Mon colonel, s'il faut tout vous dire, j'avais un rendez-vous.

— Ah bah! Un rendez-vous d'amour?

— Oui, mon colonel.

— En dehors du camp, alors?

— Je l'avoue, et l'on n'a pas voulu me laisser partir, à cause de l'orage.

— Voilà une conduite! s'agit-il au moins d'une jeune et jolie femme?

— Charmante, mon colonel, et, quant à son âge, douze ans, à ce qu'elle dit au moins.

— Ah bah! c'est la moresque de la fontaine, n'est-ce pas? on m'en a parlé déjà. Vous viendrez me conter cela quand je serai seul, et nous verrons plus tard s'il n'y a pas là quelque circonstance atténuante pour lever les arrêts.

— Ah! mon colonel, vous êtes le roi des colonels!

— Vous voulez dire le pape, puisque je donne des indulgences.

Ce jour là-même, le lieutenant Robert reçut à l'ambulance en même temps que l'avis de la mesure disciplinaire prise à son égard par le colonel, une lettre du lieutenant Maurice. Cette lettre était ainsi conçue ;

« Monsieur, après avoir vu votre nom subtitué au mien

« pour la croix, j'apprends qu'il vous a convenu de subs-
« tituer votre personne à la mienne quand il s'agissait
« d'aller au feu.

« Il me semble, monsieur, que c'est abuser étrange-
« ment de l'usurpation. Permettez-moi d'espérer que ce
« sera la dernière. Aussitôt que nous serons de retour à
« Alger et que vous serez rétabli de votre blessure, j'aurai
« l'honneur de vous envoyer mes témoins. Je veux croire
« que je n'aurai pas à attendre de vous une nouvelle
« substitution dans la rencontre que j'ai l'honneur de
« vous proposer par écrit, après l'avoir vainement solli-
« citée par mes paroles. »

« Accepté ! » griffonna fiévreusement Robert sur le billet même qu'on venait de lui remettre et qu'il s'empressa de rendre au planton qui le lui avait apporté.

— Au moins, ajouta-t-il, en forme d'àparte, celui-là viendra peut être à bout de me débarrasser du fardeau de la vie.

VI

Deux fenêtres de l'hôtel de la Régence.

Lorsque, à la suite de l'expédition de Kabylie, les régiments qui avaient pris part à cette campagne rentrèrent à Alger, toute la population se montra empressée de leur faire fête, et ce fut au milieu des acclamations générales qu'ils défilèrent dans les rues de la métropole africaine pour se rendre à la place du Gouvernement, où le gouverneur général devait les passer en revue.

L'accueil fait aux hussards dans cette circonstance fut particulièrement chaleureux. Si leur rôle, dans cette guerre de montagnes, n'avait pas toujours été aussi actif que celui de l'infanterie, on savait qu'ils n'en avaient pas moins payé largement leur dette, et qu'un certain nombre d'entre eux avait trouvé la mort dans les combats, ou revenait avec de glorieuses blessures. Le tragique épisode de Sidi-Brahim, encore récent à cette époque et marqué par une si sanglante hécatombe pour les hussards, était palpitant dans toutes les mémoires.

Enfin, sans vouloir discuter le moins du monde les mérites respectifs de chaque arme dans nos campagnes d'Afrique, qui ne sait quel prestige s'attache, aux yeux des

femmes surtout, à la cavalerie légère, et particulièrement à certains uniformes destinés à symboliser longtemps encore sans doute tout ce qu'il peut y avoir de poétique et d'élégant dans le métier des armes?

Partout, en conséquence, sur le passage du régiment commandé par M. de Montmagny, aux fenêtres comme dans la rue, on cria : « Vivent les hussards! » On cria même : « Vive le colonel ! »

C'est qu'aussi il était impossible d'avoir meilleur air que M. le comte de Montmagny, en tête de son régiment, sur son beau cheval alezan brûlé, du plus pur sang arabe. Ce noble et intelligent animal piaffait et se cabrait, en redressant la tête avec une fierté qui eût fait croire qu'il avait à la fois la conscience d'être monté par un gentilhomme issu de chefs de gande tente, comme on dit en Algérie, et d'avoir puissamment contribué lui-même au succès de l'expédition de Kabylie.

Le sabre à la main, le nez au vent, le sourire sur les lèvres, le colonel de Montmagny ne manquait pas d'ailleurs de saluer avec une grâce toute bourbonnienne et en digne émule du roi Vert Galant, toutes les jolies femmes qu'il apercevait par aventure sur son passage, et il n'est pas hors de propos d'ajouter que, au mois de mai 1847, il y avait à Alger nombre de jolies femmes.

Suivant la coutume, tous ceux des blessés qu'on n'avait pas été forcé d'évacuer sur les hôpitaux militaires voisins, eu égard à la gravité de leurs blessures, formaient à l'arrière-garde, une phalange d'honneur qui appelait principalement l'attention de la foule, comme si les visages de tous ces martyrs des jeux sanglants de la force et du hasard eussent resplendi, eux aussi, sous le nimbe de quelque mystérieuse auréole.

C'est là que se tenait le lieutenant Robert, avec un ban-

deau sur le front. Le hâle du soleil d'Afrique ne suffisait pas à dissimuler la pâleur de sa figure, et cette pâleur, jointe à son extrême jeunesse et au caractère de mélancolique douceur empreint sur sa physionomie, ajoutait encore à l'intérêt qu'excitait sa blessure.

On peut dire sans se hasarder beaucoup que toutes les œillades féminines, après une inspection rapide du régiment, s'attachaient de préférence sur le jeune officier qui en résumait si éloquemment dans sa personne la gloire et les périlleux travaux. On se le montrait avec curiosité, émotion même.

Quant à lui, toujours modeste, timide même et manifestement préoccupé d'ailleurs par quelque rêverie intime, il promenait distraitement ses regards sur toute cette foule amassée pour voir passer le régiment, sans se rendre même compte de la part personnelle qu'il pouvait avoir dans cette avide contemplation.

Arrivée sur la place du Gouvernement, la colonne fit halte et se rangea en bataille, afin d'être passée en revue par le maréchal. Tout le circuit de cette place était littéralement encombré par la foule. L'hôtel de la Régence en particulier, qui en occupe un des angles et qui était alors le premier hôtel d'Alger, avait été pavoisé de drapeaux, et, à toutes les fenêtres, derrière chaque balcon, se tenaient des curieux et des curieuses appartenant à toutes les classes de la société.

Mais si les hussards, par l'élégance de leur uniforme, avaient paru absorber à leur profit la plus forte part des instincts contemplatifs de la foule, il convient d'ajouter que, par une réciprocité fort légitime, on commençait à voir les mille yeux du régiment s'attacher, à l'exemple de ceux de leur colonel, sur les personnes du sexe qui les considéraient avec tant d'avidité.

De ce nombre étaient deux jeunes femmes, accoudées chacune de son côté au balcon de deux fenêtres du premier étage de l'hôtel de la Régence. Étrangères l'une à l'autre, au moins en apparence, toutes deux semblaient chercher avec des yeux obstinément inquisitifs, dans les rangs du régiment massé sur la place, un frère, un parent ou un ami.

Toutes deux avaient à la main un bouquet, destiné sans doute à devenir le partage de l'heureux mortel, dont elles étaient venues saluer le retour. Toutes deux étaient, à divers titres, pourvues par la nature de tout ce qui fait le charme féminin ; mais là s'arrêtait l'analogie, car il y avait évidemment entre elles certaine différence d'âge, en même temps qu'une opposition très-tranchée dans toute leur personne.

L'une était blonde comme les blés, rayonnante de fraîcheur et de jeunesse comme le printemps, et, aux yeux d'un homme imbu de souvenirs mythologiques, tel qu'il y en avait encore en 1847, elle devait forcément réveiller le souvenir de l'Aurore aux doigts de rose ; tandis qu'avec sa taille de déesse, sa tête fière couronnée d'une opulente chevelure brune, et en même temps comme les plus beaux camées, d'une idéale perfection de lignes, l'autre rappelait bien plutôt à l'esprit la saison chaude de l'année et le type divin de Diane, la grande chasseresse.

Parmi tous les officiers et soldats qui passèrent ce jour-là sous les fenêtres de l'hôtel de la Régence, les avis étaient partagés ; les uns tenaient pour la brune, les autres pour la blonde. D'aucuns, de vrais loustics de régiment, chantonnaient le refrain si connu :

La blonde et la brune,
N'ont pas moins d'appas.

Robert, qui avait aperçu ces deux femmes, ne put s'empêcher de les regarder attentivement à son tour. Il n'y a guère d'homme au monde, eût-il cessé d'être jeune depuis longtemps, — et Robert commençait à peine à l'être, — qui soit vraiment indifférent au spectacle de ce qu'on a appelé depuis longtemps la plus belle œuvre du Créateur, et il s'agissait, nous le répétons à dessein, de deux créatures vraiment accomplies dans les deux types opposés, dont elles offraient, chacune de son côté, une si éclatante personnification. Pourtant, de prime abord, les yeux de Robert s'attachèrent de préférence sur la jeune blonde, peut-être en vertu de cette loi d'attraction toute physiologique qui préside au croisement des races par l'union spontanée des contraires.

En même temps, par un cruel retour sur sa position, le jeune officier se disait qu'il voudrait bien être à la place de ceux de ses camarades pour qui ces deux charmantes femmes se tenaient accoudées chacune à son balcon, avec tant de tendresse dans le regard et, en apparence au moins, un si doux émoi dans le cœur.

Ce bonheur là, devait-il jamais le goûter? lui, deshérité dès sa plus tendre enfance de toutes les affections, de toutes les joies de la famille, lui à qui la modicité de sa solde, jointe à son manque absolu de fortune, interdisait pour bien longtemps, pour toujours peut-être, l'espoir de trouver dans l'intimité du mariage ces épanchements de l'âme qu'il n'avait jamais connus? Quels pouvaient être dans le régiment les deux enviables élus, portant dolman, pelisse et sabretache de hussard, à qui ces deux adorables personnes venaient ainsi souhaiter la bienvenue?

Comme Robert se livrait à ces réflexions et à bien d'autres encore sans doute, les tambours battirent aux champs,

les trompettes sonnèrent, et le maréchal gouverneur général parut en personne, escorté de tout son état-major.

Sans avoir la prétention d'offrir ici un portrait d'une des individualités militaires les plus curieuses du dernier règne, il n'est pas hors de propos d'en donner au moins un décalque en vue de la génération actuelle qui ne l'a pas connu. Aussi bien, depuis l'écroulement du premier empire, nul général n'a joui de son vivant d'une popularité plus grande ni à coup sûr plus méritée que ce rude et vaillant soldat laboureur, — *ense et aratro*, c'était sa devise, — dont le souvenir sera toujours inséparable de celui de notre conquête algérienne.

A cette époque de sa vie, si voisine, hélas! de celle de sa mort (1849), le maréchal Bugeaud, déjà âgé de soixante-trois ans se trouvait à l'apogée de sa carrière militaire : à tort ou à raison, mécontent de voir ses idées repoussées par le gouvernement, il était déjà sur le point de dire un éternel adieu à cette terre d'Afrique qui lui doit plus qu'on ne saurait dire. C'était, au physique, un homme de haute taille et de large encolure, plus propre, sous ses cheveux gris et épais, avec sa physionomie et ses allures plus rustiques encore que militaires, à rappeler à l'esprit les qualités un peu sauvages des compagnons de Vercingétorix, que les grâces et l'élégance de la noblesse d'épée de l'ancien régime. On sait pourtant que le plus pur sang de cette noblesse-là coulait dans ses veines, et que c'était elle qui lui avait transmis le blason de marquis, avant qu'il l'échangeât sur les bords de l'Isly contre une couronne ducale.

Marquis ou duc, le maréchal Bugeaud avait toujours conservé, avec la simplicité narquoise de l'homme des champs, l'abord maussade et presque sévère des vieux grognards de la grande armée, dans les rangs de laquelle il s'était exercé, comme tout le monde le sait, à accomplir son apprentissage

de gloire, en qualité de simple soldat. Dur pour lui-même et toujours prompt à railler ceux qu'il se plaisait à stigmatiser des surnoms d'officiers de salon et d'antichambre, il était au fond plein de bonté, et les soldats en particulier, pour lesquels il montra toujours une sollicitude si touchante, appréciaient hautement celui que, dans leur langage familier comme dans leurs chansons de corps de garde, ils n'appelaient jamais autrement que le père Bugeaud.

Lorsque le maréchal parut devant le front du régiment, coiffé de sa légendaire casquette, dans cette tenue légèrement fantaisiste qu'il avait adoptée et qui rappelait plutôt celle d'un simple brigadier de gendarmerie en congé ou en retraite, que la tenue d'un chef d'armée, il fut salué, comme d'habitude par une explosion d'acclamations; et cette ovation bruyante, partie des rangs de la troupe, trouva un formidable écho dans tous les rangs de la population. Il se contenta, quant à lui, de porter la main d'un air bourru à la visière de sa casquette, et faisant signe au colonel, qui le saluait de son sabre, d'approcher, il le toisa durant quelques instants avec une mauvaise humeur assez manifeste, sans qu'on pût d'abord en deviner le motif.

— Eh bien! colonel, lui dit-il après un silence, il paraît que vos hussards se sont bien battus dans cette campagne. Il y en a bon nombre, m'a-t-on dit, qui manquent à l'appel, tant de ceux qui se sont fait tuer que de ceux qu'on a évacués sur les hôpitaux pour cause de blessures graves. Ils ont été à la peine ceux-là, mais ils ne seront pas à l'honneur. Combien d'hommes tués? combien de blessés? Mais parlez donc à votre tour! Je ne peux pas faire à la fois les demandes et les réponses.

— Monsieur le maréchal, répondit le comte de Montmagny, un peu déconcerté dans son triomphant aplomb par cette brusque entrée en matière, permettez-moi d'appeler

mon lieutenant-colonel, qui est plus au fait que moi de ces détails. Je n'ai été appelé au commandement du régiment que depuis peu de jours.

— Je le sais bien, colonel, reprit le maréchal d'un ton sarcastique ; mais si, au lieu de faire le muscadin et d'astiquer votre moustache en double paratonnerre, vous vous étiez fait rendre compte de tout ce qui s'était passé, vous seriez en mesure de me répondre vous-même. Quand je vais voir mon curé, il ne me renvoie pas à son vicaire.

M. de Montmagny rougit jusqu'au blanc des yeux, et ses lèvres tremblèrent ; mais il savait que, dans le métier militaire, quelque grade qu'on ait, le premier devoir est d'endurer patiemment et avec soumission les boutades de ses supérieurs, sauf à s'en revenger plus tard sur ses subordonnés, et il n'était pas homme d'ailleurs à se priver de cette compensation.

Le maréchal, ayant ainsi déchargé sa mauvaise humeur, se mit en devoir de passer en revue le régiment, s'arrêtant parfois pour interroger les soldats de préférence aux officiers, et distribuant l'éloge ou le blâme à sa façon, c'est-à-dire avec brusquerie, mais presque toujours avec plus de bonhomie que de dureté. Parvenu devant le peloton des blessés, il ôta sa casquette, puis après s'être inquiété d'abord également des simples soldats, il s'adressa au lieutenant Robert.

— Quel âge avez-vous ? lui dit-il.

— Vingt-trois ans bientôt, monsieur le maréchal.

— Déjà lieutenant ! Est-ce que vous sortez de Saint-Cyr ?

— Non, monsieur le maréchal, je suis enrôlé volontaire.

— Combien de campagnes ?

— Je n'ai pas quitté l'Afrique depuis que je suis au service, il y aura bientôt cinq ans.

— Bien cela ! et vous êtes blessé, à ce qu'il paraît ?

— Oh! monsieur le maréchal, assez légèrement.

— Est-ce la première fois?

— C'est la seconde, monsieur le maréchal.

— Et vous n'êtes pas décoré?

— Si fait, monsieur le maréchal.

— Et vous ne portez pas votre croix? Qu'est-ce que c'est que ce genre-là, monsieur?

— Je ne suis pas encore reçu.

— Comment cela se fait-il? Quel est votre nom?

— Je m'appelle Robert.

— Robert! s'écria vivement le maréchal, le lieutenant Robert! Et l'on ne me le disait pas! et son colonel ne me l'a pas présenté d'une façon toute particulière! Colonel Moutmagny, vous avez manqué à votre devoir, entendez-vous? Quand on a sous ses ordres un brave officier comme monsieur, on s'en fait honneur.

Si le colonel de Montmagny ne proféra pas en ce moment quelque horrible juron, il le pensa du moins, et s'il n'enfonça pas ses éperons dans le ventre de son bel alezan brûlé, faute d'autres victimes sous le talon de sa botte, il faut croire que la violente démangeaison qu'il en éprouva ne put être complétement réprimée; car le fougueux animal se mit à caracoler avec des hennissements très-significatifs, et tout autre cavalier que le comte aurait pu se trouver désarçonné du coup. Le maréchal n'y prit seulement pas garde, et se tournant vers le lieutenant Robert :

— Venez, lieutenant, lui dit-il de son accent le plus cordial, puisqu'il en est ainsi, c'est moi qui veux vous recevoir moi-même.

Là-dessus, faisant signe à l'un de ses aides de camp d'approcher, il détacha lui-même la croix appendue sur l'uniforme de ce dernier, et l'attacha, sans plus de cérémo-

nie, sur le dolman du jeune officier, qu'il embrassa paternellement.

Une émotion bien naturelle s'empara de l'assistance au spectacle de cet incident, et plusieurs voix s'écrièrent : Vive le maréchal !

Soit que cette émotion fût partagée par le lieutenant Robert, soit qu'il eût trop présumé de ses forces en venant affronter par une matinée déjà très chaude, les fatigues d'une pareille solennité, il chancela sur sa selle et s'inclina sur le cou de son cheval, en s'appuyant pour éviter une chute. Dans ce mouvement, l'appareil qui entourait la blessure qu'il avait au front se dérangea et le sang, faisant irruption, descendit sur son visage et rejaillit jusque sur son uniforme.

A cette vue un double cri retentit à l'hôtel de la Régence. L'une des deux femmes, la brune, celle qui rappelait le type de Diane Chasseresse et qui depuis quelque temps avait paru comme absorbée dans la contemplation du jeune lieutenant, s'était affaissée sur elle-même et l'on avait pu constater qu'elle était évanouie. Par une conséquence toute naturelle de cette syncope, le bouquet qu'elle tenait à la main, s'échappant de ses doigts, était venu tomber sur le sol. L'un des assistants, l'ayant ramassé, s'approcha du lieutenant Robert et le lui offrit. La foule applaudit beaucoup ; mais une voix s'écria.

— Il vaudrait bien mieux un mouchoir que des fleurs, quand le sang coule. Qui donne son mouchoir pour étancher ce sang ?

— Moi ! repartit vivement la jeune fille blonde qui était a l'autre fenêtre.

En même temps, elle jeta le mouchoir de fine batiste qu'elle avait à la main, un beau mouchoir ourlé à jours et brodé, avec lequel elle venait de s'essuyer les yeux, humides de larmes d'attendrissement, d'enthousiasme, peut-être ;

puis elle se retira rapidement. Faut-il croire que c'était pour s'en aller porter secours à sa voisine évanouie? C'est possible, à moins pourtant que ce ne fût pour se dérober aux regards éloquemment reconnaissants du jeune blessé.

Le maréchal s'était déjà éloigné pour continuer l'accomplissement de sa tâche, et par conséquent il ne s'aperçut pas de tout ce qui venait de se passer dans ce coin de la place du Gouvernement.

Quant au colonel, libre enfin de donner cours à sa mauvaise humeur, il se livrait mentalement à un monologue des plus furibonds, et dont nous ne pouvons offrir au lecteur qu'une traduction très-affaiblie. Cette traduction, la voici :

— Que tous les diables d'enfer emportent ce maudit lieutenant! Il y avait là aux fenêtres deux jolies femmes qui m'ont beaucoup regardé, et voilà que cet animal les met en fuite! Je gage qu'il a fait exprès de déranger l'appareil de sa blessure pour se rendre intéressant. Oh! il me payera tout cela tôt ou tard, ou j'y perdrai mon nom.

Ce fut bien pis encore lorsque, le soir même, en rentrant chez lui, le colonel de Montmagny y trouva l'une de ces lettres que le maréchal Bugeaud, dans son esprit de justice distributive, ne ménageait pas aux chefs de corps et parfois même aux officiers généraux. Cette lettre informait le malencontreux colonel que les arrêts qu'il avait cru devoir infliger au lieutenant Robert étaient levés, et que lui-même aurait à les garder pendant huit jours.

VII

Le Mouchoir.

Depuis le jour où le lieutenant Robert, pour étancher le sang qui coulait de sa blessure, s'était vu gratifié d'une façon si inopinée d'un beau mouchoir de fine batiste, ourlé à jours et très-délicatement brodé, il ne pouvait s'empêcher d'arrêter souvent sa pensée sur la jolie personne qui, par un acte spontané ou non de sa volonté, s'était trouvée conduite à lui faire un tel présent.

Cette tête charmante, si bien encadrée par une luxuriante chevelure blonde qui en rehaussait encore l'angélique douceur, lui apparaissait incessamment dans ses rêves, et Dieu sait avec quelle ardeur il aspirait au moment fortuné où le chirurgien-major du régiment lui permettrait de sortir de sa chambre et d'aller humer l'air sur la place du Gouvernement, en contemplant les fenêtres de l'hôtel de la Régence.

Il semblait d'ailleurs qu'une véritable révolution se fût opérée à cette occasion dans la destinée du jeune officier, et il commençait à envisager les choses de ce monde sous un jour beaucoup moins sombre. D'abord on a vu comment les arrêts qui lui avaient été infligés assez inopportu-

nément par son colonel, pour le punir de s'être substitué de son autorité privée au lieutenant de Chalandray dans un service commandé, avaient été levés par ordre exprès du maréchal gouverneur général.

De plus, le maréchal Bugeaud, avant de quitter son commandement pour se rendre à Paris, où l'appelait d'ailleurs l'exercice de son mandat de député, s'était souvenu de ce blessé qu'il avait tenu à honneur de décorer de ses propres mains. Un de ses aides de camp était venu, en son nom, prendre des nouvelles du lieutenant Robert et l'assurer de la protection et de l'intérêt particulier du chef suprême de l'armée d'Afrique.

En attachant ses regards sur le mouchoir de la jeune fille, avec l'avidité extatique de l'avare penché sur son trésor, Robert n'était pas bien loin d'y voir un talisman auquel il était redevable de ces premiers bienfaits, et dont la vertu s'affirmait déjà en chassant toutes les noires pensées qui lui troublaient précédemment la cervelle.

Il y avait un simple prénom, brodé, en toutes lettres, sur ce mouchoir : CLAIRE, prénom charmant et bien digne d'appartenir à celle dont les doigts de fée avaient sans doute exécuté cette broderie. Qu'importait, au surplus, que cette conjecture fût plus ou moins fondée? Ce mouchoir avait touché le visage et les mains de Claire, peut-être il avait recueilli d'elle une larme d'attendrissement. Quelle source inépuisable de sensations délicieuses dans le seul fait de ce rapprochement! Quelle communion d'effluves sympathiques! Ne raconte-t-on pas dans le journal de l'Étoile que le roi Henri III devint éperdument amoureux d'une des beautés de sa cour dans un bal, pour s'être essuyé le front, par mégarde, avec un tissu, un vêtement, si l'on veut, des plus intimes, qu'elle venait de quitter?

Un jour, Robert, sous la double influence du printemps

algérien et de cette molle langueur qui caractérise généralement les convalescences, était assis dans son fauteuil, devant la fenêtre de sa chambre, alors toute grande ouverte, et qui donnait sur la rue Bab-el-Oued, la grande rue d'Alger à cette époque, celle qui était toujours la plus fréquentée. Absorbé plus que jamais dans une rêverie où il semblait trouver un certain charme, il regardait passer distraitement ce flux et reflux de populations bigarrées qui, aujourd'hui encore, donnent à la métropole de nos possessions d'Afrique un caractère si étrange et si pittoresque.

Tout à coup un piétinement très-prononcé sur le plancher de sa chambre le fit tressaillir; il leva la tête, et rencontra devant ses yeux la figure basanée et moustachue du maréchal des logis Bouginier, qui se tenait debout, fixe, immobile, la main gauche placée à la hauteur de son bonnet de police, le petit doigt de la main droite sur la couture du pantalon, dans l'attitude prescrite par le règlement en présence des supérieurs.

— Excusez-moi, mon lieutenant, dit le vieux soldat, si je vous dérange; mais j'ai toussé, j'ai craché, sous votre respect, et vous n'avez pas bougé. Je vous croyais endormi.

— Que voulez-vous de moi, mon brave Bouginier? reprit Robert en lui tendant fraternellement la main.

— Je viens d'abord, mon lieutenant, à cette fin de savoir des nouvelles de votre blessure. Souffrez-vous encore?

— Merci, mon brave camarade. Je vais de mieux en mieux. Ma blessure commence à se cicatriser, et le chirurgien-major m'assure que d'ici à la fin de la semaine je pourrai reprendre mon service sans le moindre inconvénient.

— Ah! loué soit Dieu! mon lieutenant. Cette nouvelle-là va faire bien plaisir à quelqu'un de ma connaissance.

— A qui donc, Bouginier ?

— A ma femme d'abord, et puis...

— Et puis ?...

— Et puis à une autre personne.

— Qui donc ?

— Une personne que je rencontre tous les jours, je ne sais comment cela se fait, et qui me demande de vos nouvelles.

— Quelle est cette personne ?

— Ma foi, mon lieutenant, je ne la connais pas; mais c'est tout de même une personne qui paraît prendre beaucoup d'intérêt à votre santé, et m'est avis que vous lui avez donné dans l'œil à cette personne-là... Oh! il ne faut pas rougir pour cela, mon lieutenant; car c'est là ce que nous appelons, nous autres sous-officiers, un beau brin de femme, bien établi, et cossu, et distingué, il faut voir!

— Je ne sais ce que vous voulez dire, balbutia Robert, déjà instinctivement troublé par un de ces pressentiments qui ne surprendront à coup sûr nul de ceux que l'obsession d'une inclination naissante ramène incessamment à une préoccupation unique et exclusive de toute autre. Je ne connais personne à Alger.

— Eh quoi! mon lieutenant, pas même à l'hôtel de la Régence ?

En parlant ainsi, le vieux maréchal des logis avait penché la tête, avec un gros sourire qu'il eut la prétention de rendre fin.

— Ah! reprit Robert de plus en plus rougissant, il s'agit sans doute de la personne qui se trouvait là, au balcon, le jour de la revue du régiment, au retour de l'expédition.

— Comme vous dites, mon lieutenant.

— La jolie blonde au mouchoir. Eh bien! qui est-elle?

qu'avez-vous appris à son sujet ? Ah ! mon cher Bouginier, dites-le-moi bien vite.

— Nom de nom ! mon lieutenant, comme vous prenez feu ! Mais ce n'est pas de celle-là qu'il s'agit.

— Oh ! alors, fit Robert en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, n'en parlons plus. Cela m'est indifférent.

— Excusez, mon lieutenant ! on vous en donnera des belles brunes comme celle-là pour que vous en fassiez fi !

— Je n'en fais nullement fi, mon cher Bouginier ; mais je n'ai réellement bien vu et bien regardé que l'autre, la jeune blonde.

— Je m'en aperçois suffisamment, mon lieutenant ; mais, sous votre respect, c'est de l'ingratitude. Je n'y étais pas, moi, vu que l'escadron se trouvait à l'autre bout de la place ; mais les camarades m'ont dit qu'il y avait deux personnes du sexe chacune à leur balcon, une brune et une blonde, que la brune vous avait beaucoup regardé et qu'elle s'était évanouie en voyant votre blessure se rouvrir et votre sang couler, tandis que la blonde s'était contentée de pousser un petit cri, et qu'elle vous avait jeté son mouchoir tout simplement parce qu'il s'était trouvé là un pékin pour le lui demander. Est-ce la vérité, cela, mon lieutenant ?

— Vous pouvez avoir raison, Bouginier, murmura le jeune officier en poussant un profond soupir. Oh ! oui, je reconnais que j'étais fou.

— Dame ! mon lieutenant, chacun juge ces choses-là à sa manière ; mais il ne faut pas prendre du chagrin pour cela, parce qu'enfin je ne suis qu'un vieux radoteur de sous-officier qui vous dit, là, à la bonne franquette, ce qu'il pense. C'est peut-être moi qui se trompe comme Gros-Jean qui veut en remontrer à son curé. C'est égal. Tenez, voulez-vous me permettre un conseil ? Si j'étais à votre place, savez-vous ce que je ferais ?

— Parlez ! mon brave Bouginier, je vous écoute.

— C'est bien de la bonté, mon lieutenant. Eh bien donc, voici l'ordre de la marche : à ma première sortie, puisqu'enfin vous allez pouvoir sortir de votre logement, je prendrais mon uniforme de grande tenue, et je m'astiquerais, là, comme on doit s'astiquer quand on va voir sa particulière pour la première fois. Ainsi ficelé, je me rendrais carrément, nom de nom ! à l'hôtel de la Régence, et je demanderais à parler à la blonde si vous voulez, puisque c'est la blonde qui vous tient au cœur. Mais j'aimerais mieux la brune. Il y a une chanson dans mon pays qui dit :

Les caprices de l'onde,
L'inconstance du vent,
Voilà ce que la blonde
Apporte à son amant.

Au surplus, chacun son goût : ne chicanons pas là-dessus... Pour lors...

— Mais, mon bon Bouginier, interrompit Robert, qui n'avait pu s'empêcher de sourire en écoutant le naïf refrain du maréchal des logis, vous oubliez que je ne sais pas plus le nom de la blonde que celui de la brune ; peut-être, à ce moment, elles ne sont déjà plus ni l'une ni l'autre à l'hôtel de la Régence, où l'on ne reçoit guère que des étrangers de passage à Alger, et d'ailleurs la personne dont il s'agit n'est pas venue seule en Afrique, sans aucun doute : elle a une famille, dont je ne suis pas connu, et vous comprenez que le premier soin de cette famille serait de me refuser la porte.

— Refuser la porte à mon lieutenant ! nom de nom ! Je voudrais bien voir cela.

— Mais, mon brave ami, je n'aurais aucun droit de

m'en offenser, pas plus que vous, car enfin, quel motif voulez-vous que je donne à ma visite ?

— Quel motif? quel motif? mais il est tout trouvé le motif. La demoiselle vous a prêté son mouchoir, vous venez lui rendre son mouchoir. C'est tout naturel cela. Ah ! si M. de Chalandray était à votre place, il ne serait pas embarrassé, lui, allez, mon lieutenant ! Faut être hardi avec le sexe, surtout quand on est dans les hussards, ou bien alors le sexe se moque de vous.

Bien que le lieutenant Robert n'écoutât pas sans une légère dose de septicisme la leçon de galanterie que lui donnait le maréchal des logis Bouginier, il était manifeste qu'il se sentait gagné peu à peu par l'argumentation naïve de son subordonné, et qu'il était même assez disposé à en faire son profit. Soudain celui-ci, qui avait machinalement porté ses regards dans la rue par la fenêtre demeurée toute grande ouverte, s'écria :

— Que vous disais-je, mon lieutenant ? Quand on parle du loup on en voit la queue. N'apercevez-vous pas là-bas M. de Chalandray bras dessus bras dessous avec sa particulière ? Il n'y a pas cinq jours que le régiment est à Alger et il a déjà étrenné, lui ! C'est un fier lapin que cet officier-là. Il n'en manque pas une.

Robert avança la tête, puis il se recula vivement, comme s'il venait de recevoir un choc en pleine poitrine. En même temps, des gouttes de sueur apparurent sur son front et sur son visage, dont la pâleur s'accentua jusqu'à la lividité.

— O mon Dieu ! mon lieutenant, reprit Bouginier effrayé, qu'est-ce qui vient de vous arriver ? est-ce que vous allez vous trouver mal ?

— Ce n'est rien, balbutia le jeune officier ; mon brave

camarade, rassurez-vous et refermez cette fenêtre ; oh ! refermez-la bien vite !

— Pourquoi donc ? C'est un accès de fièvre qui vous prend, n'est-ce pas, mon lieutenant ?

— Peut-être. En tous cas, Bouginier, je reconnais que vous parliez d'or tout à l'heure. Oui, il faut être hardi avec les femmes. Il faut se défier des blondes.

— De quel ton vous me dites cela, mon lieutenant ! Vous n'êtes pas dans votre état naturel. Vrai, vous me faites peur, vous avez les yeux tout hagards.

Là-dessus, le vieux maréchal des logis se mit en devoir de fermer la fenêtre et, pendant qu'il procédait à cette opération, il ne put s'empêcher d'ajouter à mi-voix, en portant ses regards dans la rue :

— Double et triple animal que je suis ! Est-ce que par hasard la gentille petite particulière que M. de Chalandray tient amoureusement pressée sous son bras serait... ?

Robert reprit, comme s'il eût articulé le répons d'une litanie funèbre :

— C'est la blonde au mouchoir du balcon de l'hôtel de la Régence. Bouginier, la chanson de votre pays a raison. Il faudra me l'apprendre ; nous la chanterons ensemble.

Ce jour-là même Robert, sans perdre un seul instant, fit prévenir Maurice de Chalandray que, autorisé par le chirurgien-major à reprendre son service à la fin de la semaine, il se tenait à sa disposition dès la veille, vendredi, pour la rencontre qui lui avait été demandée et qu'il avait acceptée. En même temps il fit son testament, par lequel il laissait au maréchal des logis Bouginier le peu qu'il possédait, c'est-à-dire le produit de la vente de ses effets d'équipement et de son cheval.

Le lendemain, il eut à s'occuper de toutes les formalités préliminaires voulues en pareil cas ; il fallut pourvoir au

choix des témoins, à l'obtention du consentement du colonel. Tout cela exige du temps, des démarches, et tout cela ne fut pas inutile pour calmer l'agitation fiévreuse qui s'était emparée de Robert, à la suite de l'incident que nous avons rapporté.

Peu de temps auparavant il était déterminé à chercher la mort sur le champ de bataille, parce qu'il n'éprouvait aucun de ces regrets cuisants qui accompagnent sans doute l'agonie des heureux de ce monde, de ceux-là du moins qui laissent après eux une famille, une fortune, des amis, une femme aimée. Mais tout à coup il s'était senti comme rattaché à l'existence, à partir du jour où deux yeux charmants s'étaient fixés sur lui avec une expression manifeste de sympathie et d'intérêt, et voilà qu'au moment où, sur ce fragile souvenir, il échafaudait maints châteaux en Espagne, cet insolent Maurice de Chalandray venait lui voler toutes ses consolations et tout son bonheur! Oh! comme depuis lors il avait senti tout son sang bouillonner dans ses veines, et la jalousie, cette passion cruelle qu'il ne connaissait pas, pénétrer dans son cœur, avec tout son cortége d'angoisses et de tortures!

S'il avait tant soit peu réfléchi, Robert n'aurait pas manqué de reconnaître que cette Claire, — puisqu'on l'appelait ainsi, — quelle qu'elle pût être, n'était engagée envers lui à aucun titre par le simple don d'un mouchoir destiné à bander sa blessure. Il était tout naturel d'ailleurs qu'elle lui préférât un autre officier. Maurice n'avait-il pas, pour plaire, tout ce qui lui manquait à lui, l'aplomb, l'esprit, la bonne humeur, sans compter l'argent qui, en amour comme en guerre, aplanit tant d'obstacles?

Mais quel est le jaloux qui a jamais fait la moindre réflexion sensée à l'encontre du sentiment aveugle et sauvage auquel il obéit? Ce sentiment devait être bien fort chez

Robert, puisqu'il avait suffi pour transformer instantanément l'agneau inoffensif en un loup furieux. C'est une loi physique singulière, mais trop souvent inéluctable, qui fait que les passions envahissent d'autant plus violemment notre nature qu'elles y trouvent en quelque sorte une terre vierge.

On le vit bien sur le terrain, à la façon dont Robert déclina toutes les propositions faites par les témoins à l'effet d'ajourner, sinon même d'abandonner un duel dans lequel M. de Chalandray commençait peut-être à comprendre qu'il avait eu tort de se montrer si obstinément agresseur. Le lieutenant Sauvageol, l'un des témoins de ce dernier, n'en revenait pas.

— Et quoi ! disait-il, c'est nous qui offrons le sursis dans notre générosité, par égard pour un adversaire affaibli par de récentes blessures et c'est lui qui nous dit *makach* ! Quel peut être son motif? Je vous disais bien, messieurs, que c'était un sournois.

— C'est possible, répondit-on ; mais à coup sûr ce n'est pas un lâche.

Au fond, il est présumable que le lieutenant Sauvageol, frappé de l'obstination du lieutenant Robert, n'était pas sans inquiétude sur les suites d'un combat qui pouvait mettre fin, pour quelque temps du moins, aux joyeuses parties dont Chalandray était l'âme et dont il se montrait toujours tout prêt à acquitter les frais.

Cependant toutes les tentatives faites sur le terrain pour arranger l'affaire étant demeurées vaines, il fallut bien, comme on dit vulgairement, mettre flamberge au vent, et le combat s'engagea.

En pareil cas, nul n'ignore qu'entre adversaires à peu près d'égale force, tout l'avantage est pour celui qui sait le mieux garder son sang-froid. Sous ce rapport, la chance

était pour Maurice, qui d'ailleurs, on le sait de reste, ne se battait pas en duel, lui, pour la première fois. Aussi, au bout de quelques passes, Robert reçut à la main une estafilade et son sang coula. Les quatre témoins s'avancèrent aussitôt, désireux d'arrêter un combat qui, dans leur pensée, devait s'arrêter au premier sang ; mais Robert s'écria vivement :

— Messieurs, je vous supplie de ne pas faire attention à une simple égratignure. Je suis tout prêt à continuer.

En parlant ainsi, il était manifeste qu'il avait trop présumé de ses forces ; car il était fort pâle et tout frissonnant.

— Vous êtes souffrant, monsieur, dit Maurice. Restons-en là pour aujourd'hui. Plus tard, si vous y tenez absolument, nous reprendrons cette partie.

— Non, monsieur, reprit Robert en cherchant à s'affermir. Je suis parfaitement en état de me battre. Je comprends que vous êtes pressé peut-être de vous retirer. Votre belle vous attend sans doute; mais moi je n'ai pas le même motif. En garde donc ! En garde !

— Je vous répète, monsieur, que ce serait un assassinat, et je ne veux pas vous assassiner, que diable !

— Messieurs, s'écria l'un des témoins, vous n'ignorez ni l'un ni l'autre dans quelles conditions sont autorisés les duels entre officiers, d'après les réglements et usages de l'armée. Ne nous forcez donc pas à intervenir pour arrêter le combat.

— C'est positif cela, ajouta Sauvageol. Voilà l'heure du déjeuner. Allons déjeuner !

— Mêlez-vous de vos affaires, vous, monsieur Sauvageol, s'il vous plaît, et non des miennes ! reprit Robert avec un ton qui n'admettait pas de réplique. Je saurai bien forcer M. de Chalandray à continuer le combat.

— Ma foi ! riposta Maurice avec gaieté, convenez, monsieur Robert, que vous êtes bien entêté ; mais, quand je m'en mêle je le suis aussi, moi. Je vous préviens donc que je suis prêt à supporter philosophiquement tous les gros mots que vous pouvez être en disposition de m'adresser, et que j'attendrai, pour vous en demander satisfaction, que vous soyez guéri, radicalement guéri, entendez-vous?

— Ah ! c'est ainsi ! repartit Robert, eh bien ! monsieur, je vous dis, moi, que, sans avoir à appréhender de ma part un gros mot, ni une injure, vous allez continuer de vous battre avec moi. Je n'ai pour cela qu'une chose bien simple à faire, c'est de me bander la main avec certain mouchoir qui est peut-être de votre connaissance.

En même temps Robert, empruntant l'assistance d'un de ses témoins, se mit à déplier avec affectation le mouchoir qu'on lui avait jeté du balcon de l'hôtel de la Régence.

— Hum ! hum ! murmura Sauvageol, en écarquillant les yeux, c'est là un mouchoir de femme, ou je ne m'y connais pas. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? Toujours sournois, messieurs, toujours sournois ! Il y a un nom brodé en toutes lettres sur ce mouchoir, et ce nom est...

— Tais toi ! cria Maurice, devenu à son tour plus pâle encore que Robert, sur ta tête, tais-toi !

Est-il besoin d'ajouter que, en jetant négligemment les yeux sur le mouchoir, M. de Chalandray avait aperçu le nom qui s'y trouvait brodé, et que, la main aussitôt convulsivement crispée sur la poignée de son sabre, il attachait maintenant à la fois sur Robert et sur l'insolent trophée que celui-ci venait d'enrouler autour de sa main sanglante un regard plein de menaces ?

— Ah ! je savais bien, fit Robert avec l'accent du plus cruel sarcasme, je savais bien que vous ne pourriez me refuser de continuer le combat. Allons, monsieur, allons !

— Vous avez raison, monsieur, balbutia Maurice les lèvres tremblantes et d'une voix strangulée; mais, aussi vrai que je m'appelle Chalandray, il faut que l'un de nous deux reste sur le terrain.

— A la bonne heure! C'est bien ainsi que je l'entends.

— En ce cas, reprit avec solennité le plus âgé des témoins, notre devoir est de nous retirer et d'aller rendre compte au colonel de tout ce qui vient de se passer.

— Faites, messieurs, faites! riposta Robert; ce ne sont plus deux officiers qui sont ici face à face : ce sont deux hommes, deux ennemis mortels.

— Là-dessus trois des témoins, baissant la tête avec consternation, s'éloignèrent du théâtre du combat, où il ne resta plus que le chirurgien et le lieutenant Sauvageol. Ce dernier venait de déclarer sentencieusement qu'il ne voulait pas quitter son bon ami Chalandray dans une pareille extrémité, et qu'il était prêt à assumer toutes les conséquences d'une pareille résolution vis-à-vis du colonel et de quiconque...

— Un mot seulement, monsieur Robert, s'écria Chalandray : avant que l'un de nous deux aille rendre ses comptes là-haut; je suis en droit de vous demander comment ce mouchoir est en votre possession?

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup, et vous le savez bien vous-même puisque vous n'avez pas craint de recourir à un pareil moyen.

— Et si je refusais de vous le dire?

— Alors, monsieur, je dirais, moi, que vous avez volé ce mouchoir.

— Ma réponse sera bien simple, monsieur. Aussi vrai que je m'appelle, moi, Robert, je déclare que ce mouchoir

m'a été donné par la personne même dont le nom s'y trouve brodé.

— Vous en avez menti et je vous somme de me restituer ce mouchoir ou je vais vous tuer comme un chien.

— Alors, venez le prendre ! s'écria Robert en brandissant son sabre.

— Oh ! mort ou vif, reprit Maurice, je saurai bien vous l'arracher.

— Je vous en défie, car j'ai résolu de le rapporter moi-même à la personne de qui je le tiens.

— Je vous le défends.

— De quel droit ?

— Du droit qu'a tout frère de veiller sur l'honneur de sa sœur. Il faut qu'on le sache ici, afin qu'on vous juge, lieutenant Robert.

— Sa sœur ! sa sœur ! murmura Robert, dont toute la rage venait instantanément de se fondre et avait fait place à la plus douloureuse stupeur ; oh ! s'il en est ainsi, faites de moi ce que vous voudrez, monsieur ; frappez-moi, tuez-moi ! je ne me défendrai pas.

En parlant de la sorte, le jeune officier avait jeté son sabre sur le terrain.

— Vous auriez tort, monsieur, fit Maurice ; car vous n'avez à attendre de moi ni quartier ni merci. Allons, ramassez votre sabre et défendez-vous !

— Je vous répète que je ne me défendrai pas.

— Oh ! à mon tour, je t'y forcerai bien, va !

En même temps, Chalandray, égaré par la colère à laquelle il était en proie, s'élança sur Robert le sabre à la main, et le plat de son arme vint s'abattre sur le bras de son adversaire. A ce moment, ce dernier ne pût maîtriser la vive douleur qu'il ressentit ; car Chalandray, sans en avoir à coup sûr le dessein, venait de le frapper sur le bras

même et un peu au-dessus de l'endroit où il avait été précédemment blessé.

Un cri d'angoisse, que le jeune officier essaya en vain de réprimer à sa naissance, s'échappa de sa poitrine, pendant que les muscles de son visage, violemment contractés, trahissaient tout ce qu'il s'imposait d'efforts de volonté pour dissimuler une douleur physique intolérable.

A cet instant, le chirurgien, s'étant baissé par terre, ramassa le sabre de Robert et, en plaçant la poignée presque de vive force dans la main du blessé :

— Lieutenant Robert, lui dit-il, je vous connais, vous êtes la bravoure même, et il faut qu'il se soit passé quelque chose de bien étrange pour expliquer ce dont j'ai le malheur d'être le témoin. Je vous en supplie, pour l'uniforme que vous portez, pour votre honneur d'officier, ne refusez pas davantage de vous défendre, quoi qu'il puisse en résulter. Je suis resté ici parce que les devoirs de ma profession m'y obligeaient; mais c'est pour assister à un duel et non pas à une boucherie.

— C'est juste cela, grommela Sauvageol, et je n'aurais pas mieux dit. Seulement, dépêchons! Le colonel, averti par ces messieurs, est capable d'arriver au galop et de nous flanquer au clou tous les quatre, ah! mais lestement.

— Qu'est-ce que cela me fait? riposta Chalandray, parvenu à cet état d'exaltation où les instincts sauvages de notre nature étouffent à la fois le sentiment et la raison, tu vois bien que j'attends le bon plaisir de M. Robert.

— Excusez-moi, monsieur, reprit tranquillement ce dernier; puisque vous le voulez, puisque votre témoin et le docteur lui-même sont de cet avis, eh bien! j'y consens; mais auparavant, aidez-moi, je vous prie, docteur, à retirer ce mouchoir qui enveloppe ma main, ce mouchoir qui me brûle.

— Mais, malheureux, répondit le chirurgien, votre sang va couler; vous êtes déjà très-faible, et vous n'aurez plus assez de force pour manier votre sabre.

— Que m'importe! il le faut! il le faut! ce mouchoir ne m'appartient pas, et je reconnais que j'ai eu tort de m'en servir.

— Ah! Il le reconnaît! dit Sauvageol; ce n'est pas malheureux. Tu entends, Chalandray? il le reconnaît. Sois magnanime, sois bon comme toujours, et allons déjeuner.

— Non, pardieu! pas, reprit Chalandray, dont l'irritation, en dépit des efforts qu'il faisait pour garder encore certaines convenances, était à son comble; tu m'ennuies, toi! Il fallait t'en aller avec les autres.

Sur ces entrefaites, le mouchoir qui enveloppait la main du lieutenant Robert avait été enlevé par le chirurgien qui y avait substitué lestement un simple bandage. Un sourire à peine perceptible apparut alors sur les lèvres décolorées du jeune officier, qui s'écria en même temps :

— Monsieur de Chalandray, me voici à vos ordres; pardon de vous avoir fait attendre.

Bien que le changement complet d'attitude et les dernières paroles de Robert fussent de nature à calmer la colère, au fond très-légitime qui s'était emparée du lieutenant Maurice de Chalandray, en retrouvant le mouchoir de sa sœur à l'état de trophée sur la main de son adversaire, le bouillant officier était loin de se posséder encore; aussi, il s'élança avec une impétuosité singulière contre son antagoniste. Celui-ci se contentait manifestement de rompre en parant les coups, sans chercher à les rendre ni à profiter des avantages que lui faisait l'aveugle acharnement de Maurice.

Le chirurgien demeuré avec Sauvageol seul témoin de ce duel, en était à la fois surpris et attristé. L'un et l'autre ne pouvaient s'empêcher d'ailleurs de constater que Robert

s'affaiblissait visiblement, et que bientôt il n'aurait plus même la force de tenir son sabre. En effet, dans cette lutte inégale, il eut le malheur de faire un faux pas : Maurice aussitôt fondit sur lui avec la rapidité de l'éclair, et lui enfonça son sabre dans le flanc droit, entre les côtes et la hanche. Robert poussa un cri perçant et tomba tout de son long sur le sol.

— Ouf! s'écria Sauvageol, en serrant la main de Maurice, déjà presque épouvanté de sa victoire et en attachant sur le chirurgien un regard interrogatif, je crois qu'en voilà un qui ne prendra plus de croix ni de mouchoir à personne. Qu'en dites-vous, docteur?

Le chirurgien s'accroupit, muet et consterné, auprès du blessé et, après un examen rapide, il laissa tomber de ses lèvres cet oracle quelque peu pyrrhonien, comme le sont généralement tous les oracles d'Epidaure :

— Il n'est pas mort encore; mais il aura de la chance s'il en réchappe.

— Voilà, reprit Sauvageol, un gaillard qui entend son métier, qu'en dis-tu, mon bon Chalandray? Il ne veut pas se compromettre. Allons! rien ne nous empêche plus à présent d'aller déjeûner. Le rata nous attend, et quand je suis témoin dans un duel, je prends double ration d'absinthe. Aussi j'ai l'estomac d'un creux!... Ah! *bezef*, *bezef*.

VIII

La Chambre des Morts.

Robert, par les soins du chirurgien aide-major et de son adversaire lui-même, fut placé sur une civière, et on le rapporta cette fois non pas dans son domicile, mais à l'hôpital militaire d'Alger. Quant à Sauvageol, assez rudement malmené par son bon ami Chalandray pour l'aveugle partialité et les brutales et naïves préoccupations gastronomiques dont il venait de faire preuve dans toute cette affaire, il était parti tout seul, l'oreille basse, pour aller déjeûner.

Le blessé fut installé dans une chambre d'officier, appelée vulgairement *la chambre des morts*, parce qu'on y transportait d'ordinaire ceux qui se trouvaient dans une situation désespérée, et qu'il devenait par conséquent nécessaire d'isoler complétement, tant pour les soins particuliers à leur donner que dans la pensée d'éviter aux autres malades un spectacle de nature à exercer une fâcheuse impression sur leur esprit.

Dévoré par une fièvre ardente, en proie à un délire incessant, Robert demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Il ne présentait d'ailleurs, eu égard à sa constitution affaiblie par de récentes blessures, aucune des conditions

voulues pour une de ces réactions salutaires que le médecin attend bien plutôt de la nature elle-même que des ressources de son art. Aussi, le mal empirant, l'aumônier de l'hôpital fut appelé pour administrer au moribond les derniers sacrements. Plusieurs officiers du régiment se firent un devoir d'assister à cette imposante cérémonie.

Indépendamment de l'espèce de regain que l'on peut constater dans les sentiments religieux de l'armée, pendant la période des campagnes de guerre, la bravoure incontestable dont Robert avait fait preuve dans diverses circonstances; l'étrangeté même de son attitude vis-à-vis de son adversaire dans les phases si diverses du duel aux suites duquel il semblait devoir succomber, sa jeunesse et le mystère même qui planait à la fois sur sa naissance et sur toute sa personne, étaient autant de considérations de nature à impressionner même les plus indifférents.

Le moribond, couché dans son lit, comme une masse inerte, ne recouvra pas un seul instant sa connaissance pendant tout le temps que dura la cérémonie. On n'entendait, à part les paroles du prêtre, que le râle sourd, pénible, effrayant qui s'échappait de la poitrine de l'agonisant. Le maréchal des logis Bouginier, agenouillé dans un coin de la chambre, avait peine à étouffer ses sanglots, et de grosses larmes tombaient silencieusement sur sa moustache grise.

C'était le soir, la porte de la chambre était restée entr'ouverte, à cause de la grande chaleur, et un certain nombre de personnes étrangères, groupées dans le corridor extérieur, s'étaient également agenouillées pendant que le prêtre, muni de la fiole contenant l'huile consacrée, procédait à l'onction symbolique destinée à raviver les forces de l'athlète dans son suprême combat, ou plutôt dans son suprême voyage.

Parmi ces dernières personnes, on pouvait distinguer dans la pénombre du corridor, vaguement éclairée par la

lueur fauve et lointaine d'un quinquet placé à l'extrémité de ce corridor, une forme féminine dissimulée dans les plis d'une mante de couleur sombre et la tête couverte d'une capote noire, sur le devant de laquelle était rabattu un épais voile de dentelle, cachant entièrement le visage.

Quelle était cette femme que nul ne semblait connaître? Sans doute quelque personne étrangère, venue à l'hôpital pour visiter un malade et retenue en ce moment par l'appât, toujours très-puissant sur les imaginations féminines, d'un spectacle funèbre dont l'acteur principal était d'ailleurs un jeune officier. Aussi bien nul n'ignorait que ce jeune officier était sans parents, sans amis, et il n'est pas hors de propos d'ajouter qu'on ne lui connaissait pas même de maîtresse, chose bien rare, surtout en Algérie.

Lorsque la cérémonie fut terminée, que le prêtre se fut retiré, les officiers sortirent eux-mêmes un à un, de la chambre du moribond, après avoir attaché sur ce visage livide un regard triste comme un adieu; mais si profondément lugubre que pût être l'impression laissée dans leur âme par le spectacle auquel ils venaient d'assister, plus d'un ne pût s'empêcher, en passant dans le corridor, devant cette figure voilée, toujours agenouillée et toujours immobile, d'éprouver une sensation de surprise, sinon même de curiosité.

Le maréchal des logis Rouginier était demeuré seul dans la chambre mortuaire, avec un infirmier, lorsqu'un adjudant d'administration parut. L'adjudant les ayant invités l'un et l'autre à se retirer, s'approcha de la personne qui était restée à genoux dans le corridor et lui dit à voix basse :

— Madame, vous pouvez maintenant entrer dans la chambre de l'officier que vous avez obtenu l'autorisation de visiter.

La dame voilée se releva avec effort, car elle semblait brisée par des émotions d'autant plus cruelles qu'elle avait eu plus de peine sans doute à les comprimer; puis, tremblante, respirant à peine, et comme si elle allait à chaque pas s'affaisser sur elle-même, elle pénétra dans ce réduit, à peine éclairé par la lueur blafarde d'une lampe d'hôpital. L'atmosphère lourde et épaisse, les murailles nues, comme celles d'un sépulcre et tout l'aménagement intérieur de cette chambre ne justifiaient que trop la sinistre dénomination qu'elle avait reçue de chambre des morts.

Lorsqu'elle se vit seule auprès de l'agonisant, la nouvelle venue dégagea rapidement et presque convulsivement son visage du voile épais qui le recouvrait, et, donnant alors un libre cours à sa douleur, elle se laissa tomber en pleurant à chaudes larmes sur une chaise de paille placée auprès du lit.

Après quelques instants, pendant lesquels il semblait qu'elle allait être suffoquée par ses sanglots, elle essuya ses larmes, se redressa brusquement de toute sa hauteur ; puis s'inclinant doucement jusqu'au niveau de l'oreiller sur lequel le moribond, les yeux fermés et en apparence pour le moment un peu plus calme, avait posé sa tête, elle imprima ses lèvres brûlantes sur ce front déjà glacé et couvert des ombres de la mort. Pauvre insensée! Espérait-elle donc pouvoir rappeler à la vie par ce baiser une âme qu'un fil seulement séparait désormais de l'éternité?

Cette tâche accomplie, elle s'agenouilla au pied du lit, et ayant adressé à Dieu une fervente prière, elle se disposait déjà à se retirer, lorsque le moribond fit un mouvement et, ouvrant péniblement les yeux, promena autour de lui un regard atone, comme un homme qui, s'éveillant, chercherait dans le monde réel la continuation de son rêve. Tout à coup ses yeux se fixèrent avec une expression étrange, indéfinis-

sable, sur la personne qui se tenait alors debout devant lui, et un cri à peine articulé s'échappa de sa poitrine oppressée.

Était-ce donc que, dans un de ces instants de lucidité qui traversent parfois l'agonie, semblables à ces derniers jets de lumière de la lampe prête à s'éteindre, Robert allait recouvrer une ombre de connaissance en même temps qu'un reste de voix ? La visiteuse l'espéra sans doute ; car, se penchant de nouveau sur le lit du blessé, elle attacha sur lui un de ces regards où il semble que toutes les effluves d'une tendresse longtemps contenue débordent à la fois, un regard plein d'angoisse et d'amour.

Le moribond continuait de son côté de la contempler avec des yeux hagards et en même temps presque inquisitifs, comme s'il se fût débattu au milieu des sensations confuses que la vie prête à s'éteindre, peut encore transmettre à la matière.

Pourtant à un moment donné, il y eut sur ses traits mornes et flétris comme la fulguration d'un éclair, et il ne fut plus permis de douter qu'il n'eût reconnu l'une des deux femmes qui lui étaient apparues au balcon de l'hôtel de la Régence. Toutefois, il faut croire que ce n'était pas celle-là qu'il attendait ; car, instantanément, il détourna les yeux et parut chercher par la chambre une autre personne. On eût dit que cette visite suprême et inattendue qu'il recevait en ce moment n'avait eu d'autre effet que de réveiller un souvenir encore tout palpitant dans les plus intimes replis de son cœur : le souvenir de Claire, la jeune fille au mouchoir.

Oh ! si c'eût été en effet Claire elle-même qui se fût trouvée là, qui sait si sa simple présence n'eût pas opéré un miracle, et si l'agonisant ne se serait pas dressé sur son oreiller en lui tendant les bras et en murmurant son nom ? Et pourtant la femme qui se tenait là, muette, mais palpitante auprès de cette couche funèbre, était belle aussi, et

elle avait fait plus, elle, que de donner à Robert un stérile témoignage de sympathie.

Soit que cette personne eût, par une funeste intuition, pénétré ce qui se passait dans l'âme du moribond, soit qu'elle jugeât que le moment était venu de se retirer, elle leva vers le plafond ses beaux yeux noirs, encore tout humides des larmes qu'elle avait versées, et fit un mouvement pour sortir; mais il y eut alors dans la physionomie de Robert, qui cherchait vainement à articuler une parole, une expression si éloquemment suppliante, que la visiteuse, émue, haletante, se laissa retomber plutôt qu'elle ne s'assit sur la chaise qui se trouvait à côté de la couchette.

Un sentiment bien marqué de satisfaction intime et profonde, de reconnaissance même, se peignit sur les traits du jeune officier. Témoin de ce phénomène, celle qui avait eu le bonheur de le déterminer, mue aussitôt par une résolution non moins soudaine que spontanée, s'écria :

— O vous qui allez paraître devant Dieu, êtes-vous bien en état d'entendre mes paroles, de comprendre ce que j'ai à vous dire?

Robert fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! reprit fiévreusement son interlocutrice, je dois m'agenouiller encore une fois au pied de ce lit mortuaire; car ce n'est plus seulement le pardon de Dieu que j'ai à implorer, mais le vôtre, pour avoir déserté le plus sacré des devoirs. Ah! vous m'excuseriez peut-être si vous saviez... mais non, il est trop tard. Robert, regardez-moi bien pour la dernière fois. J'aurais pu être la plus heureuse des femmes, et j'en suis la plus malheureuse. Robert, je suis celle que vous avez cherchée sans doute vivant, pour ne la trouver, hélas! qu'au moment de votre mort. Robert, je suis votre mère!

— Ma mère! murmura le moribond d'une voix étouffée;

puis il ferma les yeux en poussant un faible gémissement, qui retentit dans la chambre d'une façon lamentable, et sa tête s'affaissa sur son oreiller.

— Il est mort! s'écria la malheureuse femme en inondant cette tête chérie de ses baisers et de ses larmes; il est mort sans me pardonner! Grâce! pitié! Seigneur mon Dieu!

Au bruit de ses sanglots on accourut. Cette fois, l'adjudant d'administration et l'infirmier étaient accompagnés d'un chirurgien aide-major, attaché au service de l'hôpital. Celui-ci se pencha sur le lit et appliqua son oreille à la région du cœur, puis il dit :

— Le blessé respire encore un peu; mais il va passer.

— Retirez-vous, madame, reprit l'adjudant; je vous en supplie, retirez-vous bien vite! vous avez trop présumé de vos forces. Ce sont là de bien cruels spectacles qu'il faut nous laisser, à nous autres dont c'est le métier. Laissez-nous faire notre triste office. Il y a là un vieux maréchal des logis qui était fort attaché à ce pauvre lieutenant, et qui a obtenu l'autorisation de procéder, avec l'infirmier de service, à sa dernière toilette.

La dame voilée rabattit son voile sur son visage et sortit, chancelante et étouffant ses sanglots sous son mouchoir, sans pouvoir prononcer même une parole.

Et pourtant, non-seulement Robert respirait encore, non-seulement, il n'y avait pas lieu de se préoccuper de l'ensevelir ce soir-là; mais encore il s'opérait en lui, dans ce moment même, une de ces crises qui sauvent infailliblement le malade, quand elles ne le tuent pas du coup. L'émotion même qu'il venait d'éprouver avait ranimé dans cet organisme défaillant les sources de la vie, et, dès le lendemain, le chirurgien en chef de l'hôpital, à sa visite, put constater dans la situation du blessé une amélioration des plus sensibles et tout à fait inespérée.

Cette amélioration fit de si rapides progrès que, au bout de quelques jours, Robert entrait en pleine convalescence.

C'est alors que réintégré dans la pleine possession de ses facultés mentales, il commença à s'interroger sérieusement sur tout ce qui s'était passé pour lui depuis quelque temps, et notamment sur cette visite mystérieuse qu'il avait reçue, dans un moment si solennel de son existence.

Il n'ignorait pas en effet qu'on lui avait donné l'extrême onction, alors que son état, jugé désespéré, ne lui permettait même plus d'avoir conscience de ce qui s'accomplissait autour de lui. On s'était empressé de l'en informer aussitôt que tout danger de rechute avait disparu; mais par un sentiment de réserve facile à apprécier, on s'était abstenu de lui parler de la visite dont il s'agit.

Cela posé, on ne s'étonnera pas si Robert eut d'abord quelques doutes sur la réalité d'une entrevue qui pouvait bien n'avoir existé que dans son imagination, si longtemps et si cruellement en proie au délire de la fièvre. Il n'osait d'ailleurs en parler à personne, de peur qu'on n'en vînt à douter de son retour bien définitif à la raison en même temps qu'à la santé. Cependant le maréchal des logis Bouginier, qui était d'une nature assez expansive et qui ne se possédait pas de joie de voir son cher lieutenant hors d'affaire et en bonne voie de guérison, lui dit un jour, de son air le plus fin :

— Ah ! mon lieutenant, je ne vous demande pas vos confidences, vu que d'abord vous êtes mon supérieur et qu'il faut respecter ses supérieurs. C'est le premier article du catéchisme du troupier, cela; mais vrai, là, aussi vrai que l'arme des hussards est la première dans la cavalerie légère, je ne connais pas un particulier qui soit capable de garder un secret comme vous. Savez-vous, mon lieutenant, que

vous en remontreriez, sous ce rapport-là et sous bien d'autres à tous les notaires et à tous les curés?

— Quel secret? répondit Robert. Je ne sais ce que vous voulez dire, mon cher Bouginier.

— Eh mais! pardine! le secret de vos amours avec cette grande belle brune de l'hôtel de la Régence, qui a tant pleuré quand elle est venue vous dire adieu, le soir où nous vous croyions tous prêt à passer le sabre à gauche. Pauvre femme! c'était à fendre l'âme d'un Bédouin, et Dieu sait s'ils sont coriaces, les Bédouins!

Une fois mis sur cette piste, Robert, d'ordinaire assez taciturne, ne se fit pas faute de questions de tout genre à l'endroit de la visiteuse, qui ne s'était révélée à lui que comme une apparition et sur laquelle le moindre détail acquérait désormais tant de prix.

Malheureusement le vieux maréchal des logis n'était nullement en mesure de le satisfaire. Depuis que la dame voilée était venue à l'hôpital militaire, il n'était pas arrivé une seule fois à Bouginier de la rencontrer sur son chemin, et le personnel des hôtes de l'hôtel de la Régence s'était d'ailleurs renouvelé bien souvent.

— C'est égal, ajouta Bouginier, vous vouliez me faire croire que vous n'aviez des yeux que pour la blonde; avouez, mon lieutenant, que c'était pour mieux cacher votre jeu avec la brune.

Robert sourit, mais il ne répondit pas. Aussi bien tout ce qu'il pouvait avoir conservé de doutes et d'incertitudes devait s'effacer bientôt en recevant un message qui lui parvint par une voie indirecte et qui était ainsi conçu :

« Mon fils, je vais quitter ce pays où il a failli m'arriver « un si grand malheur et d'où j'emporte une bien grande « joie. Je sais que vous êtes aujourd'hui en pleine conva- « lescence; j'ai pu enfin vous voir, vous embrasser au mo-

« ment où j'étais menacée de vous perdre, et il y a en « moi quelque chose qui me dit que ce baiser d'une mère « n'a pas été sans influence sur votre miraculeuse guéri- « son. De loin comme de près, je veillerai toujours sur « vous, mon fils, comme je l'ai fait depuis votre naissance, « sans que vous ayez jamais pu vous en apercevoir ni « même vous en douter.

« Peut-être un jour viendra où je pourrai vous donner « bien des détails que je dois, quant à présent, tenir se- « crets. Je vous demande seulement une chose, je vous la « demande comme une grâce, c'est de ne point chercher à « me revoir, à connaître mon nom, ma destinée ; c'est de ne « révéler à âme qui vive, que votre mère existe que vous « l'avez retrouvée. Tout ce que je sais de vous m'autorise à « espérer que je serai exaucée, je n'ose pas dire obéie. Si « même jamais la fatalité voulait que je me trouvasse en « votre présence, soyez assez maître de vous pour me trai- « ter en étrangère, comme je serais forcée moi-même de « vous traiter en étranger.

« Je ne vous en aimerai pas moins toujours, comme je « vous aimais déjà, de toutes les forces de mon âme, et si « cette affection vous paraît de nature à mériter en retour « un peu de la vôtre, j'espère que vous m'écrirez quelque- « fois, pour me le dire et pour me donner de vos chères « nouvelles. Je vous répondrai directement. Quant à vous, « vous adresserez vos lettres à madame Bouginier, qui « n'est pas pour vous une inconnue, et dont j'ai pu ap- « précier la discrétion et le dévouement à toute épreuve. « Mon fils, mon cher enfant, ô vous l'objet de toutes mes « pensées ! à présent plus que jamais, je vous embrasse, « comme je vous embrassais dans cette fatale soirée où les « larmes que j'ai versées ont obtenu sans doute pour vous « là haut grâce de la vie, et sont devenues ponr moi la

« source d'un si grand bonheur. Je sais qu'à tous les titres « du monde j'ai droit d'être fière d'avoir un fils tel que « vous ; continuez d'être ce fils là, et pensez quelquefois à » celle qui, forcée de s'éloigner de vous, laisse tout son « cœur là où vous êtes. »

Est-il besoin de dire avec quelle émotion profonde Robert lut et relut cette lettre qui ouvrait pour lui un avenir tout plein de délices? N'était-il pas le plus heureux des hommes? Il avait une mère désormais, une mère comme dans ses songes les plus ambitieux il n'en avait jamais rêvé une semblable, une mère jeune et belle encore. Quelle pouvait être sa condition? Peu importait un pareil détail, alors que tout dans ses paroles annonçait au moins une grande noblesse de sentiments.

Si, ce qui était présumable, Robert était le fruit d'une faute, il n'y avait pas à douter que cette faute ne fût environnée de toutes les circonstances propres à l'excuser, à la légitimer même.

La femme qui avait écrit la lettre que Robert avait reçue ne pouvait avoir été coupable un seul instant. Tout au plus avait-elle été victime, sinon même martyre.

Devant une pareille révélation, le fantôme charmant de Claire de Chalandray n'était pas sans doute évanoui; mais on comprend sans peine qu'il n'occupait plus qu'une place restreinte dans les pensées du jeune officier. C'était comme une adorable vision entrevue en rêve, et qui reste flottante au réveil dans la brume des souvenirs, s'estompant en lignes de plus en plus indécises au fur et à mesure que les réalités du monde extérieur viennent nous étreindre.

D'ailleurs Claire n'était-elle pas la sœur de Maurice, de celui-là même qui, à plus d'un titre, devait être pour Robert, sinon un ennemi, — il ne croyait déjà plus aux ennemis, — du moins un de ces hommes qu'on évite le plus

qu'on peut dans le commerce ordinaire de la vie? Enfin à quoi bon s'obstiner dorénavant à caresser des chimères? Claire était riche, noble, et si, un moment, la pensée de Robert s'était arrêtée avec trop de complaisance sur cette jolie fille, pour qui la nature s'était montrée si prodigue, il était évident que, de son côté, elle n'avait pu éprouver pour le rival de son frère, pour celui qui lui avait enlevé sa croix, qui s'était battu en duel avec lui, d'autres sentiments que ceux d'une aversion bien caractérisée. Et puis, il faut bien l'ajouter, borné dans sa nature, le cœur humain n'est-il pas comme ces vases trop étroits pour contenir plus d'une fleur? celle qui venait de s'épanouir dans le cœur de Robert c'était l'amour filial, et il n'y avait pas quant à présent place dans ce cœur-là pour un autre amour.

Comme les bonheurs s'enchaînent aussi bien que les malheurs dans le cours ordinaire des choses de ce monde, un jour on annonça au lieutenant Robert, entré alors en pleine convalescence, une visite sur laquelle il était loin de compter. C'était celle du lieutenant Maurice de Chalandray.

Maurice avait bien, suivant les convenances, fait prendre jusque-là très-assidûment des nouvelles de son adversaire; mais c'était tout. Il entra dans la chambre de Robert avec cette impétuosité toute française qui était le fond de son caractère en même temps qu'un attribut, peut-être aujourd'hui trop oublié, de son âge, et tendant cordialement la main à son rival :

— Mon cher camarade, lui dit-il, le régiment rentre en France; on vient de nous l'annoncer officiellement au quartier. Quant à moi, je prends les devants, j'en ai obtenu l'autorisation, pour accompagner ma sœur, mais je n'ai pas voulu quitter Alger sans venir faire amende honorable vis-à-vis de vous pour tous les torts que je me suis

donnés si gratuitement à votre égard. Si vous étiez mort des suites de votre blessure, je ne me le serais jamais pardonné, voyez-vous, et vous me croyez, n'est-ce pas?

— Ne parlons plus de tout cela, répondit Robert visiblement ému de cette démarche; il n'y a pas d'offense que le sang ne lave complètement, et, puisque le sang devait couler, il vaut mieux que ce soit le mien que le vôtre; car moi aussi j'ai eu des torts et de bien graves.

— Non pas, reprit Maurice; c'est moi, qui, dans tout cela, suis le vrai, le seul coupable, et je m'en confesse humblement. Il faut d'abord vous dire que je reconnais combien vous méritiez mieux que moi la croix que vous avez obtenue, sans protection, sans menée d'aucune sorte, comme on avait cherché à me le persuader, mais bien par votre seul mérite. Ensuite, je sais que vous n'avez jamais de votre vie seulement adressé la parole à ma sœur, que c'était elle en effet qui avait jeté son mouchoir pour servir à vous bander le front, dans une circonstance où toute autre qu'elle en eût fait autant. Oh! elle m'a bien grondé, allez! ma bonne et gentille sœur, pour m'être battu avec vous, et surtout pour avoir failli vous tuer. Si je l'avais écoutée, je n'aurais pas même attendu jusqu'à ce jour, malgré l'avis du chirurgien-major, pour faire ce que je fais, c'est-à-dire pour venir m'excuser, là, de tout mon cœur, et pour vous prier de me considérer désormais non plus seulement comme un camarade, mais comme un ami.

Pour toute réponse, Robert tendit les bras à Maurice, qui s'y précipita et l'embrassa avec une effusion toute militaire et toute juvénile.

— Vrai? bien vrai? reprit Chalandry en attachant sur le visage encore pâle et souffrant du blessé son regard plein de franchise et de loyauté, vous ne m'en voulez plus à présent, mais là, plus du tout?

— Pouvez-vous en douter ? fit Robert.

— Dame ! je ne serais peut-être pas si généreux que vous, moi, après tout ce que vous avez souffert et après avoir failli aller *ad patres*. A notre âge, cela manque de charme. Aussi, tenez, j'ai fait vœu depuis lors de ne plus me battre en duel, à moins que ce ne soit pour vous défendre, et je n'en aurai pas besoin, parce que Sauvageol lui-même est pour vous à présent, bien qu'il ait été mis aux arrêts de rigueur pour n'avoir pas suivi les camarades, quand ils se sont retirés.

— Le lieutenant Sauvageol est pour moi ! s'écria Robert sans pouvoir réprimer un sourire. Oh ! pour lors, je ne crains plus rien ; mais le colonel que dit-il de tout cela, le colonel ?

— Ah ! le colonel ! c'est différent ; mais j'en fais mon affaire, j'ai mon projet.

— A la bonne heure !

— A propos, mon cher Robert, savez-vous qu'il a été tancé vertement, le colonel, pour avoir autorisé notre duel ?

— Vous m'étonnez, puisque nous avions sollicité cette autorisation, vous et moi, de concert, et qu'il ne pouvait se douter de tout ce qui se passerait.

— Il est vrai ; mais cela ne l'a pas empêché de garder les arrêts pendant huit jours de plus, par ordre supérieur, parce qu'on a dit que, n'étant pas encore tout à fait guéri d'une blessure reçue à l'ennemi, il y avait de l'inhumanité de sa part à vous laisser aller sur le terrain.

— Et vous croyez, après cela, pouvoir me réconcilier avec lui, mon cher Chalandray ? Ah ! détrompez-vous ! Le colonel ne me pardonnera jamais cette nouvelle humiliation, dont j'ai été pour lui bien involontairement la cause, et je crois que ce que j'aurais de mieux à faire ce serait de

chercher à changer de régiment; quelque pénible que pût être pour moi une pareille détermination.

— Je m'y oppose, entendez-vous, Robert? je m'y oppose carrément. Je ne suis pas ce qu'on appelle un bon sujet, je le sais bien; je suis dépensier, libertin, joueur et même un peu querelleur; mais j'ai du cœur, Dieu merci! J'ai beaucoup à réparer envers vous, je me le suis promis et, saperlotte! je n'ai jamais manqué à ma promesse. Entre nous, à présent, Robert, le voulez-vous? il y a un pacte, un pacte que vous avez déjà scellé de votre sang. C'est désormais à la vie, à la mort!

— A la vie! à la mort! répéta Robert avec un attendrissement manifeste et les yeux pleins de larmes, de larmes bien délicieuses.

C'est si bon d'aimer et d'être aimé, surtout quand on est resté si longtemps sans connaître cette jouissance-là. Robert sentait son cœur prêt à déborder, tant il s'y amassait de tendresse et d'affection. Il avait bien souffert pendant sa vie, si courte qu'elle fut encore. Dans les derniers temps surtout, il avait épuisé le calice de toutes les amertumes humaines. Les souffrances physiques étaient même venues se joindre pour lui aux souffrances morales.

Eh bien! il lui semblait maintenant qu'il n'avait pas encore assez payé le double et ineffable bonheur qui lui était échu en partage, bonheur que les élus du monde n'apprécient guère que le jour où il vient à leur manquer : celui d'avoir une mère et un ami.

IX

Le Moulin du père Pichard.

En revenant d'Algérie, le régiment de hussards commandé par M. de Montmagny fut envoyé en garnison à Tours. C'est là que Robert vint rejoindre ses camarades lorsque, guéri de sa blessure, il fut évacué de l'hôpital militaire d'Alger et admis, comme les autres, à rentrer en France. Il ne devait d'ailleurs que toucher barres au chef-lieu d'Indre-et-Loire, ayant obtenu un congé de convalescence auquel il avait droit à plus d'un titre, après avoir failli laisser ses os de l'autre côté de la Méditerranée.

C'est en Poitou, au moulin du père Delphin-Pichard dont la fille avait épousé le maréchal des logis Bouginier, que Robert devait aller passer le temps de sa convalescence. La Touraine et le Poitou se touchent, comme on sait, et, bien qu'en 1847, les voies ferrées fussent très loin d'avoir acquis, en France, le degré de développement où elles sont parvenues aujourd'hui, on peut dire qu'une fois à Tours Robert se trouvait en quelque sorte tout porté au moulin, situé à une douzaine de lieues de là, dans la partie septentrionale du Poitou, sur les bords de l'un des cours d'eau tributaires du Clain.

Cependant, en arrivant à Tours, le jeune lieutenant y trouva à son adresse une lettre qui ne laissa pas que de lui causer quelques perplexités. Cette lettre était écrite par le lieutenant Maurice de Chalandray. Ayant appris que Robert avait un congé, Maurice, qui se trouvait alors en Touraine, en permission, au château de son aïeule maternelle, la marquise de la Roche d'Eon, invitait son camarade Robert à venir le retrouver. Il s'agissait de passer ensemble une partie au moins de la saison des chasses. Maurice se faisait une fête, disait-il, de présenter lui-même à sa famille son rival d'honneur, son antagoniste de champ clos, devenu son meilleur ami.

« Si vous ne vous rendez pas incontinent à mon appel, « ajoutait Maurice avec sa fougue habituelle, vous me for- « cerez à croire que vous ne m'avez pas complétement par- « donné tous mes torts à votre égard, et ce sera un grand « sujet de chagrin pour moi. Songez bien à cela, mon cher « Robert, songez en outre que le colonel m'a promis d'être « des nôtres, et que c'est là une excellente occasion de « vous réconcilier avec lui. C'est une tâche à laquelle je « me considère comme intéressé moi-même plus que qui- « conque et j'espère que, en accédant à ma requête, vous « me fournirez le moyen le plus sûr que j'aie de bien rem- « plir cette tâche; car, une fois que nous aurons repris en- « semble le harnois ce ne sera plus du tout la même chose : « l'hôte de ma grand'mère disparaîtra pour redevenir sim- « plement notre chef. Allons! c'est convenu, n'est-ce pas, « mon cher Robert? je vous attends, ou pour mieux dire, « c'est toute ma famille qui vous attend avec impatience. « Écrivez-moi le jour de votre arrivée, afin que je puisse « aller au-devant de vous; et pour peu que vous tardiez, « je vous préviens que je pars pour Tours et que je vous « emmène à la Roche-d'Eon de gré ou de force. »

On comprend maintenant sans doute les perplexités de Robert, ainsi que les causes de ses hésitations. Le lieutenant de Chalandray appartenait par sa naissance, par sa fortune, par ses relations à un monde éminemment aristocratique, dans lequel son nouvel ami appréhendait de se trouver assez mal à son aise, sinon même tout à fait dépaysé. D'un autre côté, l'Écriture sainte dit que celui qui cherche le péril y succombera, et il y avait de ce côté-là un péril manifeste auquel Robert ne pouvait s'empêcher de penser sans éprouver un certain trouble.

Maurice n'était-il pas le frère de cette charmante blonde qui lui était apparue, une seule fois, il est vrai, à une fenêtre de l'hôtel de la Régence, mais qui avait laissé depuis lors au fond de son âme, une trace peut-être ineffaçable? Dans l'intérêt de son propre repos, ne devait-il pas fuir avec le plus grand soin toute occasion de rapprochement avec cette jeune fille?

En même temps que cette sage résolution germait dans son esprit, une voix insidieuse, la voix des capitulations de conscience, lui soufflait de tout autres pensées. Cette voix-là lui disait que peut-être le seul moyen de se guérir d'une inclination funeste c'était de revoir celle qui en était l'objet, de lui parler, — ce qu'il n'avait pas fait encore; — car, en se trouvant face à face avec une jeune et noble héritière, si richement pourvue sous tous les rapports, et très-disposée sans nul doute à envisager avec un profond dédain un pauvre petit lieutenant de cavalerie, alors il ne manquerait pas de rentrer en lui-même et d'abdiquer toutes ses rêveries et toutes ses illusions.

Sous l'influence de ces réflexions éminemment contradictoires, Robert hésitait à prendre une détermination et à envoyer à Maurice la réponse catégorique que celui-ci réclamait de lui. Un moment il forma le projet de s'en ou-

vrir à celle à qui il avait promis de ne rien cacher de sa vie. Sa mère ne devait-elle pas remplir désormais pour lui le rôle traditionnel dévolu à toutes les mères, celui de confidente et en quelque sorte d'ange gardien ? Je ne sais quelle fausse honte le retint. En matière amoureuse, si tendrement aimée que puisse être une mère, c'est elle qui, la dernière, peut espérer les confidences de son fils. Car il semble qu'en commençant à aimer une autre femme, c'est un vol qu'on lui fait.

Sur ces entrefaites, Robert recontra le lieutenant Sauvageol, qui lui proposa de venir prendre l'absinthe avec lui, au café des officiers. Sauvageol, qui était le compagnon assidu, l'ombre et mieux encore le parasite de Chalandray, avait, comme on l'a vu, complétement viré de bord à l'endroit de Robert.

Bien qu'étranger par ses goûts comme par ses habitudes à ce genre de consommation et à cet emploi malsain des loisirs de la vie de garnison, Robert ne crut pas pouvoir se dispenser d'accepter cette proposition. Aussi bien il y trouvait une occasion toute naturelle d'amener la conversation sur un sujet que nul, dans le régiment, ne devait posséder aussi bien que Sauvageol. En conséquence, dès qu'il fut attablé avec lui, sans autre préambule, il lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Chalandray, depuis son départ en congé.

— Mon Dieu, non ! répondit naïvement le doyen des lieutenants, Chalandray est un paresseux qui oublie ses amis là-bas, dans le château de sa grand'mère, un paresseux et un ingrat, par-dessus le marché; car vous savez, mon cher camarade, combien je lui suis dévoué, à ce bon Chalandray. Depuis qu'il n'est plus là, je n'ai plus de goût à rien. Le billard et les dominos m'ennuient; je dis *makach* à la bouillotte et l'absinthe me paraît fade.

Sauvageol, en s'exprimant ainsi, ne se rendait pas compte qu'il était pour Maurice tout simplement un compagnon de plaisirs, un complaisant, enfin tout ce qu'on voudra, excepté un ami. Les gens de cette espèce se rencontrent aussi bien au régiment que partout ailleurs. Peut-être même est-ce là leur véritable élément.

— Est-ce que vous connaissez la famille de M. de Chalandray? reprit Robert, poursuivant toujours son but.

— Si je la connais?... Oh! je le crois bien. *Bezef, bezef.* Qui la connaîtrait si je ne la connaissais pas, moi l'intime, le confident de Maurice?

— Il n'a plus ni son père ni sa mère, n'est-ce pas?

— Hélas! non. Il les a mangés, je veux dire qu'il a mangé leur succession. Mais il lui reste sa grand'mère, la vieille marquise de la Roche-d'Eon; sa sœur, Mlle Claire, et deux ou trois parents à succession, auxquels il n'a pas encore touché. Oh! il sera très-riche un jour, ce bon Chalandray, comme sa sœur, au surplus.

— Quel âge a Mlle de Chalandray?

— Dix-huit à dix-neuf ans, je crois.

— La connaissez-vous?

— Pas précisément. Je pourrais... je devrais la connaître; mais Maurice ne m'a pas encore présenté à elle. Sans doute il attend pour cela qu'elle soit mariée. Les convenances... vous comprenez?

— Mariée! Est-ce qu'il est déjà question de mariage pour Mlle de Chalandray?

— Parbleu! Ignorez-vous donc qu'elle est fiancée? Maurice ne vous l'a pas dit?

Ici Robert s'essuya le front, bien que la journée fut loin d'être chaude, et il reprit, non sans un peu d'altération dans la voix:

— Vous oubliez, mon cher camarade, que l'amitié que

veut bien me témoigner M. de Chalandray est une amitié de fraîche date.

— Oh! je crois bien, repartit Sauvageol, que vous n'êtes pas son ami comme je le suis, moi, depuis longtemps, jusqu'à faire ensemble bourse commune. C'est comme cela que je comprends l'amitié au régiment, moi, et pas autrement. Je vous apprends donc que la sœur de ce cher et bon Chalandray doit épouser, cet automne, M. Gaston de Montmagny, — il est vicomte celui-là, à ce qu'il paraît, — et c'est le propre neveu de notre colonel, un grand flandrin dans son genre, à ce qu'on dit. C'est pour cela que Maurice est parti en permission. La noce doit se faire au château de la bonne-maman ; ah! ce sera une noce cossue que celle-là, et vous pensez bien qu'elle ne peut avoir lieu sans Sauvageol.

Robert avait baissé la tête avec tristesse. Bien qu'il se rendît parfaitement compte de l'impossibilité absolue où il se trouvait de prétendre à la main de Mlle de Chalandray, l'idée seule qu'elle allait appartenir à un autre était pour lui comme une angoisse. Il resta quelques instants silencieux ; puis il reprit péniblement :

— Est-ce un mariage de convenance ou d'inclination ?

— Tout y est, mon camarade. Le neveu du colonel est jeune, on le trouve beau garçon, et il paraît qu'il est bigrement à la mode dans le monde des pékins. C'est ce qu'ils appellent, en employant la langue de ces gueux d'Anglais, un *sportsman*, — un drôle de mot, n'est-ce pas ? — Est-ce que vous aimez les Anglais, vous ?

— Moi ! je n'ai aucun sujet de leur en vouloir.

— Eh bien, moi, je ne peux pas les sentir. Qui dit Anglais d'abord dit créancier ; et quand je songe que ces animaux-là ne veulent pas me laisser tranquille...

— Pardon, mon cher camarade, interrompit Robert, il

me semble que vous étiez en train de me parler de M. Gaston de Montmagny.

— C'est vrai, reprit Sauvageol. Parlons-en donc, puisque cela vous va. Il était, à la fin de l'hiver passé, à Alger pour remonter son écurie.. Il a vu mademoiselle Claire, qui était venue avec sa grand'mère, *chouïa (*un peu) pour respirer l'air du Midi, *chouïa* pour voir ce bon Maurice, qu'elles adorent toutes les deux. On a dansé ensemble chez le gouverneur général, cavalcadé ensemble dans la vallée des Consuls; bref, on s'est plu et voilà un mariage bâclé. Sont-ils heureux ces pékins du grand monde! N'est-ce pas votre avis?

— Parfaitement.

— Vous ne buvez pas votre absinthe?

— Excusez-moi moi, mon cher camarade, vous savez que je suis encore au régime.

— Je vous plains; alors passez-la-moi; je ne crains pas d'avoir double ration. Lieutenant Robert, tenez, vous me plaisez. D'abord, vous devez, comme moi, détester le colonel. Seulement, c'est dommage que vous ne soyez pas assez troupier; mais cela viendra, surtout si vous voulez suivre mes conseils, et, pour commencer, je vais vous donner sur le-champ la preuve que vous m'allez à présent: c'est pourquoi bien que vous soyez mon cadet, et de beaucoup, je vous autorise à me tutoyer.

A la suite de cet entretien, Robert s'empressa d'écrire à Maurice pour décliner son invitation, et afin d'être bien certain qu'on ne viendrait pas l'enlever à Tours, il résolut de se mettre en route, sans retard pour le Poitou.

Comme s'il eût dû être récompensé aussitôt de cette bonne résolution, il reçut, ce jour-là même, une lettre de sa mère, une lettre qu'il couvrit de baisers, ni plus ni moins que si elle eût été celle d'une maîtresse adorée. C'est

par l'entremise du maréchal des logis Bouginier que la lettre dont il s'agit lui parvint, et, comme il l'interrogeait avec avidité, au sujet de cette lettre, ce dernier répondit avec une bonne foi manifeste :

— Vous me croirez si vous voulez, mon lieutenant, mais, sur ma parole de maréchal des logis ! je n'en sais pas plus que vous sur tout cela. C'est ma femme, ma chère Lucienne, qui m'a envoyé cette lettre pour vous, sans me dire de qui elle la tient; même qu'elle ajoute dans son mot d'écrit, que si vous prenez de l'ennui au moulin, ce qui est bien possible, vous pourrez aller faire un tour à Paris.

— Mais, mon pauvre Bouginier, reprit Robert, pour aller à Paris il faut de l'argent, beaucoup d'argent, dit-on, et vous savez bien que je n'en ai pas.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon lieutenant, reprit le vieux maréchal des logis, on vous en trouvera, de l'argent.

— Qui donc m'en trouvera ?

— Eh ! ma femme, pardine !

— Votre femme, Bouginier ! Je suis déjà son obligé de beaucoup et je ne veux pas accroître ma dette.

— Dame ! mon lieutenant, je répète seulement ce qu'on m'a chargé de vous dire. Le reste ne me regarde pas. Faut croire que ma femme a reçu de l'argent pour vous. De qui ? j'en ignore.

Robert n'en demanda pas davantage ; car il avait compris instinctivement que la proposition qui lui était faite ne pouvait émaner que d'une seule personne, de sa mère, et il commençait à se rendre compte d'une infinité de détails qui bien souvent, avaient sollicité son attention comme autant d'énigmes, sans qu'il fût parvenu à les résoudre.

Cette madame Bouginier, qu'il se souvenait à peine d'avoir entrevue quelquefois dans les premières années de sa

vie, avait été l'intermédiaire dévouée chargée de veiller sur lui, de pourvoir à son éducation et à tous ses besoins; mais la main maternelle, bien qu'invisible, ne s'était jamais retirée de lui. Il était évident que tous les frais de son entretien et de l'enseignement qu'il avait reçu au séminaire avaient été acquittés par les soins de cette mère inconnue, qui s'était révélée à lui dans le moment le plus solennel de son existence.

Seulement, par quels liens mystérieux une obscure paysanne du Poitou, fille d'un pauvre meunier, et femme d'un vieux sous-officier de hussards, pouvait-elle se trouver rattachée à la destinée d'une personne qui, par son éducation, par ses manières, sa mise même, appartenait évidemment à une tout autre classe de la société?

Bien que Robert se fût engagé solennellement envers sa mère à ne jamais chercher à pénétrer le secret de sa naissance, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une émotion mêlée d'une satisfaction intime et profonde en pensant que la personne qu'il allait revoir possédait toute la confiance de cette mère idolâtrée, à peine entrevue par lui deux fois dans sa vie, et qui n'avait voulu se montrer à ses yeux avec son véritable caractère qu'au moment où il pouvait être tenté de voir en elle un ange, descendu du ciel, pour l'aider à franchir les portes du tombeau.

Toutes ces pensées fermentaient dans l'esprit de Robert pendant qu'il montait en diligence pour se rendre aux environs de Poitiers, dans cette partie nord-ouest de la province qui se rapproche à la fois, par Chinon et Richelieu, de l'Anjou et de la Touraine, et qui a le mieux gardé l'empreinte des pas du grand cardinal. Bouginier, qui était venu, comme on dit vulgairement, lui faire la conduite jusqu'à la diligence, — il y avait encore des diligences dans ce temps-là, — Bouginier aurait bien voulu l'accom-

pagner dans ce voyage, mais, comme il avait obtenu un congé l'année précédente, il n'y fallait pas songer. Robert partit donc seul, muni de toutes les instructions nécessaires pour arriver à bon port au moulin.

Il avait bien une vague idée d'être venu là dans son enfance; toutefois le moulin, son emplacement, sa position topographique, et ses hôtes eux-mêmes, à l'exception de madame Bouginier, dont il avait reçu plusieurs fois la visite au parloir du séminaire, étaient comme perdus dans la brume des souvenirs du jeune officier. On se rappelle en effet que, à la suite d'une grave maladie, et sur l'avis même des médecins, Robert avait passé sans transition du séminaire au régiment, et que, à peine incorporé, il avait dû se rendre en Algérie, où il venait de séjourner pendant cinq ans.

Robert quitta la diligence, à l'endroit de la route qu'on lui avait indiqué, et, après s'être muni d'un guide chargé de porter sa valise, il s'engagea d'un pas allègre dans les sentiers qui, à travers les prairies, conduisaient au moulin du père Delphin-Pichard.

Alors il se fit dans le cerveau du jeune homme un véritable réveil, et il commença à se remémorer les divers accidents du site pittoresque qui se déroulait devant ses yeux. Habitué si longtemps aux aspects grandioses mais sévères de la nature algérienne, d'abord dans la province d'Oran et ensuite en Kabylie, il éprouva une sensation délicieuse de fraîcheur et de bien-être à la vue d'un paysage, dont l'horizon peut-être était un peu restreint, mais où tout semblait harmonieusement combiné pour satisfaire à la fois tous les sens.

C'est que, s'il n'y a rien de majestueux et d'utile en même temps, au moins au point de vue de la navigation, comme un grand fleuve, il n'y a en revanche rien de plus

coquet et de plus charmant que ces petites rivières comme on en rencontre tant dans notre gentil pays de France, et dont tout le mérite pratique consiste parfois à faire tourner la meule d'un moulin.

Au mois de septembre, sous l'influence d'un soleil plus doux, particulièrement quand les prés reverdissent et s'émaillent de fleurettes, quand les premières brumes qui annoncent l'équinoxe viennent rafraîchir la cime des saules et des peupliers, dont le Clain et ses affluents baignent amoureusement les pieds, les vallées qui s'étendent au nord comme au sud de Poitiers, dans un rayon de plusieurs lieues, sont d'un aspect vraiment féerique.

Il pouvait être six heures du soir, lorsque Robert entra, avec son guide, dans cette façon de paradis terrestre, où le silence n'était troublé que par le mugissement solennel des vaches paissant dans les hautes herbes et par le bruit lointain et cadencé de la meule du moulin qui semblait accompagner de son tictac joyeux les trilles des pinsons et des fauvettes. Quel était alors l'objet des pensées du jeune lieutenant? Il serait téméraire de rien préciser à cet égard.

Sans doute, il se plaisait à évoquer les jours de son enfance; mais ces jours-là, on le sait, avaient été bien ternes, bien incolores; sans doute aussi il se réjouissait en songeant qu'il allait trouver enfin au moulin une personne avec laquelle il pourrait causer quelquefois de sa mère, tout en respectant l'incognito qu'elle voulait garder vis-à-vis de lui; mais quand on se trouve transporté dans un paradis terrestre et qu'on a vingt-deux ans, n'est-il pas permis de supposer qu'à ces préoccupations bien légitimes il vient s'en joindre d'autres, surtout alors que le fantôme d'une Ève quelconque plane à l'horizon?

Au milieu de ces préoccupations, de ces rêveries, si l'on veut, le bruit du pas d'un cheval se fit entendre à peu

de distance, et Robert, se réveillant comme en sursaut, porta ses regards devant lui, dans la direction d'où venait ce bruit.

Presque au même instant, un cavalier, en costume mi-partie bourgeois, mi-partie campagnard et chaussé de grandes bottes à l'écuyère, passa sur le rebord du sentier où l'officier se trouvait engagé et, suivant l'usage traditionnel, aujourd'hui encore en vigueur dans les campagnes, il salua très-poliment Robert et adressa de la main à son guide un petit signe familièrement amical.

Cédant à un instinct de curiosité assez naturel en pareil cas, Robert ne put s'empêcher de rompre le silence qu'il avait gardé jusqu'alors vis-à-vis du paysan qui portait sa valise.

— Quel est donc, lui dit-il, ce monsieur qui vient de me saluer en passant?

— C'est le médecin, bonnes gens, répondit le paysan en employant cet idiotisme poitevin, qui, dans les vallées qu'arrosent la Vienne et le Clain comme dans tout l'intérieur du pays, semble vraiment le fond de la langue, et il ajouta : m'est avis qu'à cette heure le médecin revient du moulin.

— Le médecin! reprit Robert avec inquiétude, il y a donc quelqu'un de malade au moulin?

— Est-ce que vous ne le saviez pas? C'est la meunière, bonnes gens! Elle est peut-être bien morte à cette heure, dà. J'aurions dû le demander.

— La meunière! s'écria Robert en se frappant le front, la fille du père Delphin-Pichard! Mais est-ce bien possible? elle a écrit à son mari il y a quatre ou cinq jours à peine, et elle se portait alors à merveille.

— Que voulez-vous, bonnes gens! reprit sentencieusement le paysan, le bon Dieu ne prévient personne.

— Mais quelle est la maladie de cette pauvre femme ?

— Ah ! dame ! mon bon monsieur, je ne savons pas : on a parlé comme cela d'un transport, de fièvre au cerveau.

— Ah ! ciel ! murmura Robert atterré ; courons bien vite. Si je ne dois pas la retrouver vivante, je sens que je ne m'en consolerai jamais.

C'est qu'en effet, si fugitives qu'eussent été ses relations avec cette femme dont le souvenir même était gravé dans sa mémoire d'une façon indécise, Robert se rendait compte instinctivement qu'avec elle allait disparaître le seul intermédiaire sur lequel il pût compter auprès de sa mère.

Sa mère ! Sa véritable, son unique amie, tout à l'heure encore il était sur le point de l'oublier pour le fantôme charmant d'une jeune et jolie fille. La rencontre de ce médecin de campagne, la foudroyante nouvelle qui en avait été la suite, tout cela n'était-il pas un avertissement et peut-être une punition du ciel ? N'oublions pas que Robert avait été élevé dans un séminaire du Poitou, et que son éducation, son caractère et toutes les circonstances de sa vie devaient le prédisposer singulièrement aux idées superstitieuses.

Quoi qu'il en soit, c'était en effet un lamentable spectacle qui l'attendait à son arrivée au moulin du père Delphin-Pichard. La meunière, ainsi qu'on nommait la femme du maréchal des logis Bouginier, n'était pas morte ; mais, à la suite d'une congestion cérébrale, elle avait été frappée d'une attaque de paralysie. Ce mal terrible, en glaçant sa langue, avait anéanti chez elle l'intelligence et la mémoire. Aussi elle n'eut qu'un regard vague et atone pour ce jeune officier dont elle parlait si souvent dans le passé et qu'elle se faisait une telle fête de revoir.

Auprès d'elle se tenaient, les yeux noyés de larmes, son père, le meunier Delphin-Pichard, vieux soldat du

premier empire, et sa fille, unique fruit de son mariage avec le maréchal des-logis Bouginier, une gentille brunette de dix-huit ans qui faisait alors pour la première fois sans doute l'apprentissage d'un véritable chagrin.

Robert échangea avec ces braves gens une bien triste accolade. Le grand-père et sa petite fille ne pouvaient, au milieu de leur douleur, se lasser de le contempler avec une curiosité naïve. Son nom, ses actions de guerre avaient retenti si souvent sous ce toit rustique, dont il était devenu l'idole, une idole jusqu'alors inconnue et par cela même encore plus vénérée!

Et puis c'était un officier, un officier décoré, tout blancbec qu'il était, pour employer le langage militairement trivial du père Delphin-Pichard. C'est-à-dire qu'il arrivait au moulin avec les deux auréoles qui, aujourd'hui encore, ont conservé le plus de prestige auprès des habitants des champs.

Pourtant ni l'aïeule, ni la jeune fille n'osaient ouvrir la bouche, paralysés qu'ils étaient à la fois par les émotions auxquelles ils étaient en proie, et par le respect que leur inspirait involontairement leur hôte. A la fin, Luciennette, — c'était le nom qu'avait reçu la jeune fille afin de la distinguer de sa mère, qui se nommait Lucienne, — Luciennette s'écria :

— Grand-père, M. Robert doit avoir besoin de se reposer un peu. Voulez-vous le conduire dans sa chambre? Pendant ce temps-là, je resterai ici au chevet de ma pauvre maman. Vous n'oublierez pas de remettre à monsieur Robert ce qu'elle avait reçu pour lui ces jours derniers, avant de tomber si malade.

Le père Delphin se mit en devoir d'accomplir le vœu de Luciennette, et bientôt Robert se vit installé, par les soins du vieux meunier, dans une chambre assez proprette qu'on avait aménagée du mieux qu'on avait pu; puis le père

Delphin-Pichard le laissa seul non sans avoir au préalable remis entre ses mains une petite boîte cachetée, dépourvue de toute suscription. Robert s'empressa de l'ouvrir.

La boîte contenait une bourse en filet, dans laquelle se trouvait, avec un petit médaillon renfermant une tresse de cheveux noirs, — des cheveux de sa mère sans doute, — une somme de douze cents francs en or. Robert baisa avec ferveur ce médaillon, qui devenait pour lui la plus précieuse des reliques; puis, au fond de la boîte il découvrit un billet; ce billet était ainsi conçu : mon fils, « pour des motifs que vous devez ignorer, il importe que vous restiez « le moins longtemps possible dans ce pays, où je sais que « vous êtes attendu. Si je vous suis chère, comme tout « m'autorise à le penser, partez pour Paris, au premier « avis que vous donnera le personne que vous savez. »

Cette personne, c'était Lucienne, la meunière; et maintenant Lucienne, frappée instantanément par un mal terrible, devenait complétement inapte à remplir la mission de confiance dont elle était investie depuis si longtemps. Qui la remplacerait? Comment même trouver moyen d'informer de cette catastrophe celle qui croyait sans doute pouvoir toujours compter exclusivement sur le dévouement de la pauvre femme? Enigmes que tout cela!

Ainsi tout s'assombrissait de nouveau autour de Robert, qui, après avoir entrevu une éclaircie dans sa destinée, retombait dans des ténèbres plus profondes que jamais.

X

Prisonnier de guerre.

Une semaine environ s'était écoulée depuis que Robert était arrivé au moulin. La situation de la pauvre Lucienne, sans être précisément meilleure, avait perdu ce caractère profondément alarmant qu'elle présentait tout d'abord.

Il avait été arrêté, en conséquence, dans une sorte de conseil de famille, dont naturellement Robert fut appelé à faire partie, que, temporairement au moins, on s'abstiendrait de porter le désespoir dans l'âme du brave Bouginier en lui faisant connaître la gravité du mal dont sa femme venait d'être atteinte.

La malade pouvait se lever et faire quelques pas avec l'assistance de son père ou de sa fille; elle articulait même avec effort quelques paroles, mais sans qu'il fût possible d'y attacher aucun sens, et il était manifeste que l'intelligence lui faisait complétement défaut.

Pourtant, qui ne sait qu'en pareil cas, hélas! la sollicitude paternelle et filiale, devenue de facile composition, accepte presque avec joie cette sorte de capitulation avec la mort, qui, à défaut de l'âme de la personne aimée, laisse au moins à sa famille le corps que cette âme animait et les

apparences de la vie ? Et puis, tant que la lampe n'est pas éteinte, on conserve toujours l'espoir qu'elle se ranimera.

De son côté, Robert s'était façonné bien vite à l'existence nouvelle qu'il était appelé à mener, existence presque aussi monotone que le bruissement de l'eau chassée par la roue du moulin du père Delphin-Pichard. La promenade, la pêche et quelques livres qu'il avait apportés suffisaient pour occuper tous les instants de la journée qu'il ne passait pas en compagnie de ses hôtes.

Ceux-ci, l'aïeul et la petite fille cherchaient à le distraire de leur mieux, le premier en lui racontant les campagnes du temps du grand empereur ; la seconde en lui demandant en échange le récit de tout ce qu'il avait vu et fait en Afrique. Il convient d'ajouter que, grâce à cet emploi de son temps, qui pour bien des lecteurs paraîtra morne et fastidieux, Robert ne s'ennuyait pas le moins du monde.

C'eût été à coup sûr pour quelque émule de Greuze, le sujet d'un tableau qui n'eût pas été sans originalité ni sans charme, que l'aspect de cet intérieur de moulin, particulièrement à l'heure de la veillée. Aussitôt le souper terminé dans la salle du rez-de-chassée, servant à la fois, suivant l'usage des campagnes, de cuisine, de réfectoire et souvent même de dortoir, on pouvait contempler le vieux meunier et le jeune officier devisant ensemble sous le regard naïvement inquisitif de Luciennette, pensive et charmante avec son pittoresque coiffage poitevin, qui, au XVe siècle, était encore celui de nos reines de France. Pendant ce temps-là, Lucienne, la pauvre idiote, assise dans le grand fauteuil de cuir et tout à fait indifférente à la conversation, caressait machinalement son chat, frileusement couché sur ses genoux.

Au sein des agitations fiévreuses de la vie telle qu'on la pratique généralement à notre époque, au milieu de ce labeur incessant par lequel la plupart des hommes parvien-

nent à grand'peine à pourvoir à leurs besoins les plus urgents, le métier militaire a cela de bon qu'il habitue ceux qui l'exercent à abdiquer bien des exigences, comme aussi à tenir peu de place et à faire peu de bruit.

Sauf de rares exceptions, l'officier pauvre, — et en dehors de certains régiments de cavalerie, combien compte-t-on d'officiers riches ? — l'officier pauvre, disons-nous, est une façon d'anachorète habitué à une vie presque contemplative, et qui sait fort bien se passer du comfortable comme de toutes ces distractions bruyantes devenues presque aussi indispensables pour bon nombre de citadins que l'air même qu'ils respirent.

Enfin, il y a dans ce qu'un poëte a appelé la *sérénité des champs au soleil prosternés*, une source mystérieuse d'apaisements dont il est difficile de ne pas subir l'influence, et à laquelle Robert devait échapper moins que personne.

Une telle situation était-elle de nature à se prolonger ? c'est ce dont il ne pouvait s'empêcher de se préoccuper toutes les fois qu'il lui arrivait de reporter sa pensée sur le dernier billet qui lui était parvenu, en arrivant au moulin, de la part de sa mère.

A cet égard, il tombait aussitôt dans un dédale de conjectures vraiment inextricables. Quels intérêts si graves pouvaient donc exiger qu'il quittât le moulin du père Delphin-Pichard, où il recevait une si franche et si cordiale hospitalité ?

Qu'irait-il faire à Paris, la métropole du luxe et des plaisirs ; à Paris où il ne connaissait personne, et où il ne se sentait appelé par aucune attraction ? Fallait-il donc penser qu'il y retrouverait cette mère dont il avait promis solennellement de respecter l'incognito ? Paris, depuis l'abdication de l'ancienne Venise, n'est-il pas la seule ville au monde où, au milieu des mille bruits d'un carnaval perpé-

tuel, on ait la faculté de cacher son nom, sa vie, ses amours sous un masque que nul ne songe même à lever ?

Robert pensa d'abord que, tout en étant fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il trouverait auprès de la petite Luciennette quelques lumières propres à le guider dans les ténèbres où il s'agitait. Une fille de dix-huit ans est toujours plus ou moins la confidente obligée de sa mère. Mais Luciennette, qu'il interrogea discrètement, ne put être pour lui malheureusement d'aucun secours.

Si la meunière écrivait parfois autre chose que ses comptes de ménage ou de meunerie, elle n'en soufflait mot à sa fille non plus qu'à personne, à moins qu'il ne s'agît de sa correspondance avec son mari, le maréchal des logis Bouginier, et, en fait de lettres, il n'en arrivait jamais d'autres au moulin que celles de ce brave sous-officier.

De tout cela il était aisé de conclure que la meunière allait chercher à la poste restante de quelque bourgade du voisinage des lettres auxquelles elle répondait de la même façon, et que par conséquent l'avis qu'attendait Robert pour se rendre à Paris, suivant l'intention qu'on lui avait exprimée, ne lui parviendrait sans doute jamais, à moins qu'on n'employât quelqu'autre voie. Or, il devenait difficile d'admettre cette dernière supposition, en présence d'un fait insignifiant au moins en apparence, mais sur la portée duquel Robert ne pouvait se méprendre.

En examinant l'un des cachets de cire rouge, resté adhérent à la boîte qui lui était parvenue, le seul qui gardât encore quelques vestiges d'empreinte, il avait reconnu l'écusson royal de France, avec un exergue sur lequel on pouvait encore lire assez distinctement ces mots : « Ambassadeur de France... » Le reste manquait et c'était, comme toujours, ce qu'il y avait de plus important ; mais il restait

acquis que la boîte avait été expédiée de l'étranger et par les soins d'un des agents de l'ambassade.

Il est inutile de s'appesantir davantage sur les hypothèses que le jeune lieutenant put être tenté d'échafauder sur un pareil fait ; aussi bien, après avoir passé cinq années en Algérie, au milieu de populations vouées au fatalisme musulman, ce qu'il pouvait faire de mieux c'était d'en prendre exemple, alors même qu'il n'y eût pas été enclin par nature.

Mais quelle est la source, si tranquille et si cachée qu'elle puisse être, dont les vents d'orage ne viennent pas parfois agiter et troubler l'eau ?

Un jour qu'il rentrait de la pêche, pour l'heure traditionnelle du dîner, vers midi, comme cela se passait encore en Poitou vers l'an de grâce 1847, Robert, en débouchant d'un sentier en raccourci qu'il avait pris pour rentrer au moulin, aperçut à peu de distance devant lui sur la route, une jeune femme à cheval. Cette jeune femme était vêtue d'un costume d'amazone et accompagnée d'un vieux domestique en livrée, à cheval également.

Bien que cette personne fût éloignée de cent pas pour le moins, Robert, sentit par je ne sais quelle vague intuition, son cœur bondir violemment contre les parois de sa poitrine. Dans cette jeune amazone dont le soleil illuminait la blonde chevelure et semblait caresser le visage à travers le voile dont il était recouvert, l'amoureux lieutenant avait cru reconnaître, ou, pour mieux dire, il avait deviné la sœur de Maurice, mademoiselle Claire de Chalandray.

Était-ce là simplement une illusion née sous l'influence d'une préoccupation qu'il croyait être parvenu à bannir de son cœur ? Était-ce un mirage ou une réalité ? Mirage ou réalité, le jeune homme pressa le pas instinctivement.

Le père Delphin-Pichard et sa petite-fille Luciennette,

qui venaient en ce moment au-devant de lui sur la route et qu'il apercevait distinctement, laissèrent de leur côté à cet instant échapper une exclamation de surprise, et tous deux accoururent au-devant de l'amazone; celle-ci, se jetant aussitôt à bas de son cheval, dont le domestique vint prendre la bride, tendit la main au meunier, puis embrassa tendrement la jeune fille.

— C'est vous, mademoiselle Claire! s'écria Luciennette, en attachant sur la nouvelle venue son limpide regard devenu plus brillant que jamais. Ah! que vous êtes donc charitable, bonnes gens! de vous être souvenue de nous? Comment se porte madame la marquise?

— Merci, ma chère Luciennette, répondit mademoiselle de Chalandray, ma bonne maman va aussi bien que possible; mais ce n'est pas d'elle que je veux m'occuper à présent, c'est de ma pauvre chère nourrice, qui a été bien malade, à ce qu'il paraît. Pourquoi ne m'avoir pas prévenue? Je serais accourue pour la soigner comme elle m'a soignée elle-même dans mon enfance.

Ici le meunier crut devoir prendre la parole, et il reprit :

— C'est bien de l'honneur que vous nous auriez fait là, mademoiselle Claire; mais nous n'aurions jamais osé : vous comprenez, une demoiselle comme vous, si bien éduquée, si mignonne! Au surplus, notre Lucienne va un peu mieux, et le médecin n'a pas perdu tout espoir, au moins il nous l'a dit; mais sa pauvre tête ne revient pas vite.

Là-dessus, le père Delphin-Pichard, en se retournant, aperçut Robert qui s'était arrêté sur la route, incertain s'il devait avancer ou reculer, et il ajouta :

— Eh! arrivez donc, mon lieutenant. C'est mademoiselle de Chalandray, notre bon ange, notre protectrice, qui a aussi un frère dans les hussards et qui ne sera pas fâchée de vous voir, bien au contraire.

Plein d'émotion et rougissant jusqu'aux deux oreilles, Robert s'avança un peu gauchement et s'inclina devant la jeune amazone, sans pouvoir parvenir à articuler une parole; mais celle-ci, lui tendant aussitôt la main avec une familiarité ingénue et toute gracieuse, s'écria :

— Monsieur n'est pas un inconnu pour moi puisqu'il est le camarade et l'ami de mon frère, et j'espère bien nouer avec lui bientôt plus ample connaissance, chez ma bonne grand'maman, où il est attendu avec tant d'impatience. Savez-vous, monsieur, ajouta-t-elle souriante, que mon frère était furieux contre vous quand il a reçu votre lettre où vous lui annonciez que vous ne viendriez pas nous voir? Mais je vois que vous vous êtes repenti, puisque je vous trouve ici sur le chemin qui conduit au château de ma grand'mère.

Robert ne put que balbutier quelques paroles d'excuses à peine intelligibles; mais mademoiselle de Chalandray ne lui permit pas d'achever.

— Oh! nous vous tenons cette fois, monsieur, ajouta-t-elle, et nous ne vous lâcherons pas. D'abord, je vous préviens que, s'il faut employer main-forte pour cela, je n'aurai pas de peine à l'obtenir, puisque j'attends mon frère qui est à la chasse dans ces environs, et qui m'a promis de venir me reprendre au moulin.

Ayant ainsi parlé, mademoiselle de Chalandray, sans se préoccuper des objections que Robert se disposait à lui soumettre, prit le bras de Luciennette et, suivie du père Delphin-Pichard, se dirigea rapidement vers le moulin.

Haletant, éperdu, Robert demeura comme cloué sur le chemin, à la place où il s'était arrêté pour parler à Claire.

Pendant ce temps là il contemplait avec des yeux hagards le vieux domestique, qui se mettait en devoir de

conduire les chevaux sous un hangar où l'on avait ménagé une façon d'écurie.

Le jeune homme était manifestement dans le plus grand embarras où il se fût trouvé de sa vie et cet embarras s'accrut encore, s'il est possible, lorsque Maurice arriva lui-même à son tour. M. de Chalandray était à cheval et en costume de chasse, précédé d'un grand lévrier qu'il avait ramené d'Algérie et qui, reconnaissant Robert, se mit en devoir de lui faire fête à sa manière.

— En voici bien d'une autre! s'écria le nouveau venu en se jetant au cou de son camarade; ah! il faut venir au moulin du père Delphin-Pichard pour vous retrouver, vilain sournois. Oui, Sauvageol a raison, décidément vous n'êtes qu'un sournois.

Puis, ayant aperçu Luciennette :

— Je comprends tout, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de son camarade, et je vous donne l'absolution; car, ma parole d'honneur, la petite meunière est vraiment charmante, et je m'inscris dès à présent pour votre survivance.

Tout ce qui précède avait, comme on le pense bien, mis obstacle à ce que les habitants du moulin se missent à table pour dîner.

D'ailleurs, Maurice et sa sœur elle-même avaient déclaré, qu'ils entendaient bien prendre leur part du repas Il s'agissait d'improviser un festin digne des nobles hôtes qui venaient de faire invasion au moulin. Heureusement, Maurice apportait dans son carnier tout bourré de gibier les moyens d'y pourvoir, et Robert ne fut pas peu surpris de voir mademoiselle de Chalandray, cette jeune fille aristocratique, à laquelle son imagination exaltée avait dressé dans je ne sais quels nuages un piédestal d'une hauteur

incommensurable, en descendre bourgeoisement pour offrir son assistance.

Maurice lui-même, avec son entrain habituel, s'était empressé de mettre habit bas, et il avait voulu à toute force s'affubler d'un tablier de cuisine, prétendant qu'il s'entendait à merveille à plumer les faisans et les perdreaux, et que s'il était jamais obligé de chercher un métier en dehors du métier militaire, sa vocation l'appelait de préférence à être rôtisseur.

Robert, encouragé par l'exemple, se mit en devoir d'imiter son camarade, et bientôt le moulin du père Delphin-Pichard se trouva transformé en une sorte de phalanstère épulatoire, de l'aspect le plus singulier, où, sans distinction de rang ni de sexe, chacun avait la main à la pâte.

Inauguré sous de semblables auspices, le repas ne pouvait manquer de gaieté, bien que l'aspect de la pauvre idiote vînt parfois tempérer la joie des convives et leur rappeler à propos, comme dans les festins de l'ancienne Rome, à défaut de l'instabilité de la vie, celle de l'intelligence.

C'était mademoiselle de Chalandray elle-même qui avait voulu que sa nourrice prît place à table, comme de coutume, et elle s'était assise auprès d'elle pour la servir, la comblant de soins et d'attentions, comme si elle eût encore vu en elle, en dépit des préjugés et de sa situation lamentable, une personne de sa famille et presque une seconde mère. Ce spectacle avait quelque chose de touchant, et le père Delphin-Pichard ne savait, disait-il, comment en exprimer sa reconnaissance. Aussi il avait, eu égard à la circonstance, tiré du fin fond de son caveau, derrière les fagots, quelques bouteilles de vieux vin des coteaux de Saumur, — le champagne, des Poitevins et

des Angevins, — et il ne manquait pas de porter à chaque instant la santé de ses augustes hôtes.

Robert avait pris place à côté de mademoiselle de Chalandray, sur l'invitation de cette dernière. C'était lui qui lui servait d'échanson et il faut bien dire que, tout en remplissant fort mal cet office pour sa voisine comme pour lui-même, il ne laissait pas que de s'enivrer des douces paroles qui tombaient de cette jolie bouche.

Après le repas, on proposa d'aller se promener sur les bords de la rivière, et Claire ayant pris le bras de Robert, lui dit naïvement :

— Maintenant, monsieur, que nous avons fait connaissance, s'il est vrai, comme me l'a dit mon frère, que vous êtes au régiment ce qu'on appelait jadis un chevalier sans peur et sans reproche, il faut que vous me confessiez le véritable motif qui vous a empêché de vous rendre à son invitation, car je vous préviens que je ne crois pas un mot de tout ce que vous avez écrit à ce sujet, et peut-être ne vous en souvenez-vous pas vous-même.

Robert était devenu fort rouge, ce qui était par parenthèse la couleur presque constante de son teint depuis qu'il se trouvait en présence de Mlle de Chalandray, lui qui était d'ordinaire assez pâle.

— Mademoiselle, répondit-il pourtant avec plus de sang-froid et d'à propos qu'il n'en avait montré jusqu'alors, je confesse qu'en effet j'ai pu employer dans cette circonstance quelques excuses assez mauvaises, du moment où elles ne vous ont pas convaincu; mais, puisque vous m'y autorisez, je vais vous parler avec franchise : Il y a deux femmes en vous, mademoiselle, sans que vous vous en doutiez peut-être vous-même. De ces deux femmes, vous m'avez appris à en connaître une, pleine de bonté, de grâce, de simplicité. C'est celle qui est là devant moi, dans

ce pauvre logis, où vous avez daigné accepter une hospitalité qu'on est si heureux de vous offrir; c'est celle encore qui, à Alger, sans me connaître, me jetait son mouchoir pour panser ma blessure; mais qui me dit que, dans le château de Mme la marquise de la Roche-d'Eon, je retrouverai cette femme-là et non pas l'autre?

Ici Mlle de Chalandray, qui, négligemment appuyée sur le bras de Robert, avait écouté sa confession avec une attention marquée, s'arrêta tout à coup, et fixant sur lui ses beaux yeux bleus, qui n'étaient pas exempts cette fois d'une nuance de sarcasme, elle s'écria :

— Vous avez donc bien mauvaise idée de l'autre, monsieur?

— Le ciel m'en préserve, mademoiselle! reprit vivement le jeune homme; mais enfin, si étranger que je sois au monde où vous vivez, il m'est impossible de conserver la moindre illusion sur ce qui s'y passe généralement. Quoique la France soit restée sous beaucoup de rapports un pays de liberté, d'égalité et de fraternité, je n'ignore pas que l'éducation elle-même est impuissante à établir ce prétendu niveau que rêvent les esprits généreux. On aura beau dire et beau faire, il y aura toujours des hiérarchies dans la société, comme à l'armée, où l'on ne voit pas les lieutenants frayer avec les colonels, ni les colonels avec les généraux. Je sais bien qu'il y a maintenant un levier très-puissant pour rétablir l'équilibre entre les objets les plus disparates comme les plus inégaux, et que ce levier c'est la fortune. Eh bien! mademoiselle, je ne vous apprends rien sans doute en vous disant que je suis aussi pauvre que vous êtes riche, aussi roturier que vous êtes noble, et que château et moulin ne sont pas faits pour fraterniser ensemble.

— Mais vous êtes lieutenant comme mon frère, monsieur, objecta Claire. Vous servez dans le même régiment;

il a pour vous une amitié que vous lui rendez sans nul doute. Que vous faut-il donc de plus?

— Je reconnais, mademoiselle, qu'il y a, sous ce rapport, entre M. de Chalandray et moi quelques points de rapprochement; mais en dehors du régiment tout cela cesse. Croyez-moi, mademoiselle, il n'y a vraiment de famille militaire qu'à l'ombre du drapeau.

— Et moi, monsieur, repartit la jeune fille d'un air résolu, je suis d'un avis contraire, et comme j'ai le malheur d'être une enfant gâtée qu'on a habituée très à tort à être obéie dans toutes ses volontés, — je devrais peut-être dire dans tous ses caprices, — je vous préviens que vous êtes dès à présent mon prisonnier.

Robert se contenta de hocher la tête, mais sans pouvoir réprimer un sourire. Toutefois, comme il semblait balancer encore, Mlle de Chalandray ajouta :

— Oh! il n'y a pas à dire, et pour vous éviter toute fantaisie de vous échapper, je vais vous emmener avec moi. La voiture doit venir nous prendre ici dans un quart-d'heure ou une demi-heure au plus. Préparez-vous à nous suivre! C'est convenu, n'est-ce pas? A cette condition, moi aussi je deviens votre amie : Ne voulez-vous pas être mon ami?

En parlant ainsi, Mlle de Chalandray tendait à Robert la plus charmante petite main qu'il soit possible d'imaginer, une main dont les veines bleuâtres appelaient le baiser. Le moyen de refuser au moins de serrer ces jolis doigts entre les siens! car Robert n'eût pas osé tenter davantage.

Il hésita même encore quelque peu, — il faut le dire pour son honneur, — mais la petite main s'avançait toujours vers lui, si magnétiquement, si invinciblement attrayante! Bref, le sauvage Hippolyte se sentit subjugué jusqu'au plus profond des entrailles, et, après avoir étreint en fré-

missant cette main qui venait de le dompter, il balbutia :

— Mademoiselle, j'obéirai.

— Victoire! victoire! s'écria la jeune fille en sautant de joie. Ce n'est pas sans peine au moins; convenez-en, monsieur. Aussi je me sens toute glorieuse.

Robert ne put s'empêcher de sourire. La joie de Mlle de Chalandray pénétrait peu à peu dans son âme; mais bientôt l'étincelle qui venait de s'allumer dans ses yeux disparut spontanément sous un sombre nuage lorsque Claire ajouta avec une étourderie pleine d'ingénuité :

— A propos, vous savez que je vais me marier. Il y aura à cette occasion des dîners, des fêtes chez ma bonne-maman. On dansera et je raffole de la danse. Vous dansez, n'est-ce pas ? Je vous retiens d'avance pour cavalier.

— Excusez-moi, mademoiselle, répondit Robert en baissant tristement la tête, je ne danse pas.

— Un lieutenant de hussards qui ne danse pas! reprit avec pétulance Mlle de Chalandray, cela ne s'est jamais vu! Mais vous êtes si jeune! Cela s'apprend; j'entends bien qu'il en soit ainsi.

— J'ai bien peur, répondit Robert, de n'être jamais qu'un fort mauvais écolier sous ce rapport.

— C'est égal, riposta la jeune fille, nous vous apprendrons à danser pour que vous dansiez à ma noce, car je veux qu'on danse ce jour là, comme au bon vieux temps, quoique Maurice prétende que c'est mauvais genre. Mais, vous le voyez, je n'ai pas de préjugés, moi, et je vous ferai bien voir qu'il n'y a pas deux femmes en moi, mais une seule. Le premier quadrille sera pour mon mari, c'est dans l'ordre, mais le second sera pour vous, je vous le promets.

Là-dessus Claire fit à son interlocuteur une profonde révérence, puis, tournant vivement sur ses talons, elle s'échappa avec la vivacité d'un oiseau qui prend son vol et

elle alla embrasser Luciennette, avec qui elle voulut se promener également.

Ensuite ce fut le tour du père Delphin-Pichard. Le meunier possédait une vigne sur le côteau surplombant la rivière, une vigne dont chaque visiteur était tenu d'admirer les superbes raisins. Mlle de Chalandray n'avait garde de refuser cette satisfaction à son hôte, et elle poussa la bonté jusqu'à lui promettre de venir voir ses vendanges.

Pendant ce temps-là Robert était demeuré immobile et rêveur en contemplant les eaux transparentes de la rivière, qui tout à l'heure encore réfléchissaient l'image de Claire, et où maintenant il ne restait plus que le spectre solaire dont les rayons semblaient se jouer en filtrant à travers le feuillage d'un saule. Maurice s'approcha de lui au bout de quelques instants.

— Eh bien, lui dit-il, que pensez-vous de ma sœur?

— Je pense, mon cher Maurice, répondit Robert, comme réveillé en sursaut, que bien heureux est celui qui va être son mari.

— Ah! je comprends, vous voulez parler de Gaston, n'est-ce pas? Eh bien, mon cher, je sais quelqu'un qui sera encore plus heureux que lui.

— Qui donc?

— Sa femme, pardieu!

— Elle l'aime donc bien! murmura Robert en forme d'aparté.

— Ah çà! reprit Maurice, il se fait tard et ma sœur vient de me dire que vous consentiez enfin à être des nôtres. Voyez comme je suis ingrat! Je ne songeais pas même à vous en remercier. Il faut nous mettre en route si nous voulons arriver au château avant la nuit, car il y a loin d'ici à la Roche-d'Eon, deux bonnes heures de chemin

pour le moins. La voiture doit être arrivée. C'est un grand berlingot de campagne où l'on pourra placer vos malles.

— En effet, répondit Robert, je n'ai pas eu le courage de résister à l'invitation si aimable et si pressante de Mlle de Chalandray ; mais je serai bientôt prêt. En fait de malle, je n'ai qu'une simple valise. Et puis, mon cher Maurice, je dois vous prévenir que je ne saurais être des vôtres que pour bien peu de jours.

— C'est ce que nous verrons, monsieur, dit à haute voix Claire qui passait en ce moment et dont le sourire, si doux qu'il pût être, laissait parfois, en s'aiguisant, percer une pointe d'ironie.

XI

Le château de la Roche-d'Eon.

Le château de la Roche-d'Eon, situé, comme on sait déjà, dans cette partie de la Touraine, qui confine à l'Anjou et au Poitou, servait de résidence pendant huit mois de l'année, pour le moins, à la marquise douairière de ce nom et à sa petite-fille, Claire de Chalandray.

C'était une demeure seigneuriale construite à la fin du règne du Louis XIII, dans le goût de l'époque, et flanquée de deux pavillons octogones formant saillies. Ces deux appendices se trouvaient reliés au principal corps de logis par une galerie extérieure propre à servir en même temps de terrasse. Cette construction, remaniée à plusieurs reprises, en vue des usages et des convenances modernes, remplaçait, suivant toute apparence, quelque vieux château féodal d'un aspect beaucoup plus pittoresque, qui à l'inconvénient de tomber en ruines joignait celui d'être entièrement démodé et parfaitement inhabitable.

En avant du château s'étendait un jardin à plates bandes symétriques, d'après le système de Le Nôtre, encadré par de larges allées perpendiculaires plantées de hauts marronniers, et par des charmilles taillées à la serpe, avec les

statues et les vases Médicis de rigueur, rangés en haie de distance en distance et à intervalles égaux. Au delà du jardin, il y avait un parc clos de murs où l'on pouvait se livrer en toute saison au plaisir de la chasse.

C'était un de ces domaines comme on en rencontrait tant en France au siècle dernier et comme il s'en trouve encore quelques-uns, un domaine calqué sur un type connu, invariablement adopté par les Crésus de la noblesse, de la robe et de la finance, où l'ordre méthodique empreint dans les moindres détails était l'expression d'une existence et d'une société tirées au cordeau.

Cette existence et cette société présentaient bien comme un décalque légèrement affaibli de l'inflexible immobilité des choses en Asie et particulièrement en Chine. N'avaient-elles pas aussi parfois leurs bons côtés? Ce n'est pas ici le lieu d'établir une dissertation sur une question aussi grave, et le lecteur préférera sans doute faire immédiatement connaissance avec la châtelaine de la Roche-d'Eon.

Cette dame était elle-même, à l'époque où se passe cette histoire (1847), la personnification vivante d'un régime aujourd'hui bien définitivement disparu. Si la destinée avait beaucoup fait pour elle en la faisant naître marquise et en lui conservant, — chose rare après toutes nos révolutions, — une part assez notable de l'opulence de ses pères, en revanche la nature s'était montrée presque marâtre à son égard.

De petite taille, légèrement contrefaite, maigre, sèche, ridée et, souvent, valétudinaire, elle avait une de ces figures longues et osseuses qui semblent ne pouvoir et ne devoir exprimer jamais que la mauvaise humeur. D'épais sourcils gris surmontaient deux yeux encore assez vifs, et de rares boucles de cheveux à l'avenant s'échappaient de dessous son bonnet enrubanné suivant la mode de l'ancien régime.

Avec la haute canne en usage à la cour de Marie-Antoinette, qu'elle avait conservée probablement pour se soutenir quand il lui arrivait de quitter son fauteuil, on eût cru voir une de ces fées des contes de Perrault toujours prêtes à jeter un mauvais sort aux princes et princesses au berceau, quand on néglige de les inviter au repas du baptême. Aussi les paysans, qui ne l'aimaient guère parce qu'elle était fière et qu'elle montrait une grande sévérité envers eux, à l'occasion de tous les petits délits qu'ils se permettaient dans ses bois et sur ses prés, l'avaient-ils surnommée la fée Carabosse.

Au fond, Mme la marquise douairière de la Roche-d'Eon n'était peut-être pas plus méchante qu'une autre, mais la forme, chez elle, emportait trop souvent le fond; et puis elle était vieille, infirme, deux conditions physiqnes qui, en accentuant nos défauts, ne les rendent pas plus excusables, bien au contraire. Elle avait d'ailleurs apparemment sucé avec le lait de sa nourrice tous les préjugés qui avaient cours à l'époque de sa naissance, et elle eût été bien fâchée de chercher à réagir contre eux.

Telle était la personne sous l'aile et la protection de laquelle Claire de Chalandray, orpheline comme son frère de très-bonne heure, était venue se placer en sortant du couvent du Sacré-Cœur, à Paris, où elle avait été élevée.

Ainsi qu'on a pu l'entrevoir déjà, le contraste entre l'aïeule et la petite-fille était des plus marqués : autant la première était froide, sérieuse, méthodique dans toutes ses habitudes comme dans toutes ses allures, autant la seconde était vive, sémillante et pleine de fantaisies et d'aimables caprices.

Etant donnés deux caractères si différents, on eût dit que la discorde et les discussions intestines devaient faire élection de domicile au château de la Roche-d'Eon, ou, que

tout au moins, il y avait là un tyran enjuponné et une victime plus ou moins patiente, plus ou moins résignée. Ce serait une erreur de le croire. Il y a des lois morales non moins sûres, d'une application non moins constante que les lois physiques. L'une de ces lois veut que les extrêmes se touchent, et c'est ce qui était arrivé.

Au premier abord, on eût pu croire que la grand'mère et la petite-fille ne pourraient jamais exister. La marquise elle-même en avait eu l'appréhension ; mais bientôt la grâce et la gentillesse de Claire avaient triomphé de l'humeur maussade de son aïeule qui, tout en se montrant incessamment effarouchée par la pétulance et l'étourderie de sa petite-fille, avait fini par en prendre son parti.

De son côté, Claire, qui se sentait idolâtrée au fond par cette petite vieille si sèche, si froide, si parcheminée moralement et physiquement, Claire ne pouvait s'empêcher de s'en montrer reconnaissante et de témoigner sa gratitude par des expansions et des caresses enfantines auxquelles la marquise affectait d'opposer une enveloppe de glace, mais qui ne laissaient pas que de la toucher vivement.

C'était presque avec terreur qu'elle envisageait le moment où la jeune fille devenue femme serait dans l'obligation de la quitter pour suivre son mari ; mais il avait été convenu bien expressément qu'on viendrait passer tous les ans une bonne partie de l'été au château de la Roche-d'Eon, et, l'hiver, la marquise elle-même promettait sa visite.

Maurice, qui, comme on l'a vu, avait beaucoup du caractère de sa sœur, venait immédiatement après elle dans les affections de sa grand'mère ; aussi trouvait-il toujours moyen de lui faire des emprunts volontaires ou forcés, à valoir sur sa succession. Pourtant il y avait entre le frère et la sœur cette distinction bien tranchée que la marquise en

était venue à tutoyer sa petite-fille, tandis qu'elle disait obstinément *vous* à son petit-fils.

Ces prémisses posées, il ne nous reste plus qu'à introduire Maurice et sa sœur en présence de la marquise douairière de la Roche-d'Eon, lorsqu'au retour de leur excursion au moulin ils arrivèrent au château, amenant avec eux le lieutenant Robert.

— Nous voici, bonne-maman, s'exclama Claire, en s'élançant dans le salon où se tenait la marquise, occupée à un ouvrage de tapisserie à la lueur d'une grande lampe allumée sur un guéridon, — car il était nuit close, — et en embrassant avec effusion la vieille douairière. Nous venons de faire campagne, Maurice et moi, jusques sur les confins du Poitou, et nous vous ramenons un prisonnier.

— Oui, bonne-maman, reprit Maurice, et un prisonnier qui s'est diablement défendu. Malheureusement pour lui il avait affaire à forte partie et il a fallu se rendre. C'est un camarade, le lieutenant Robert, dont je vous ai parlé plus d'une fois.

Robert s'inclina profondément devant la marquise.

— En effet, monsieur, dit cette dernière, sans se départir de son flegme habituel et avec cette voix pleine de vibrations étranges qu'enfantent généralement les déviations de l'épine dorsale, mon petit-fils m'avait annoncé votre visite. Soyez le bienvenu au château de la Roche-d'Eon. Je suppose que vous n'avez pas soupé, non plus que ces enfants, qui m'avaient prévenue qu'il ne pourraient rentrer pour l'heure du dîner. Je vais donner des ordres.

— Oh! je m'en charge, fit Claire, qui disparut aussitôt avec la légèreté d'une biche.

— Savez-vous, chère bonne-maman, reprit Maurice, où nous avons trouvé mon camarade et ami Robert? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

— Oh ! vous pouvez parler si bon vous semble, repartit aigrement la douairière, je n'ai jamais eu le moindre goût pour deviner les énigmes et les charades.

— Eh bien, c'est au moulin du père Delphin, vous savez le père Delphin-Pichard, dont vous avez eu la fille à votre service, cette Lucienne qui a été la nourrice de ma sœur. La pauvre femme a été frappée d'une attaque de paralysie, comme vous savez.

— C'est là une punition du ciel ! s'écria sèchement la douairière.

A ce moment Robert tressaillit et commença à ouvrir de grands yeux.

— Ah ! bonne-maman ! bonne-maman ! reprit Maurice, vous êtes bien sévère. La pauvre Lucienne ne vous a-t-elle pas fidèlement servie au temps jadis ? N'a-t-elle pas été une bonne nourrice pour ma sœur.

— D'accord ; mais cela n'excuse pas ses galanteries quand elle était au château, et votre mère s'est montrée, par la suite, beaucoup trop indulgente pour elle en la choisissant pour nourrice de votre sœur.

— Ah bah ! bonne-maman, une petite amourette ! la belle affaire !

— Oui, une amourette qui avait porté son fruit.

— Ah ! diable !

— Après cela elle a eu la chance de trouver un mari, un imbécile qui a cru épouser une rosière ! Dans cette classe-là, il paraît que les choses se passent ainsi.

— Eh mais ! chère bonne-maman, je ne sache pas qu'il en soit différemment dans notre caste.

— Taisez-vous, Maurice ! pas un mot de plus ; vous êtes homme de qualité, et les gens de qualité font ce qu'ils veulent. Comment nommez-vous l'imbécile ? Ne sert-il pas dans votre régiment ?

— Il s'appelle Bouginier, bonne-maman, et c'est un de nos braves sous-officiers.

Robert était sur les charbons ardents depuis les premiers mots de cette conversation, dont chaque révélation pénétrait en même temps dans son cœur, comme autant d'instruments de torture. Mille pensées tumultueuses s'entrecroisaient à la fois dans son cerveau, et il attacha des yeux presque hagards sur la marquise, lorsque, se tournant vers lui, elle ajouta :

— Ah! je comprends maintenant, monsieur, le but de votre présence au moulin. Vous alliez probablement, comme mes enfants, donner un témoignage d'intérêt à d'anciens serviteurs de votre famille, qui a sans doute quelque château dans nos contrées.

— Excusez-moi, madame la marquise, répondit Robert d'une voix saccadée par l'émotion; je n'allais pas au moulin visiter d'anciens domestiques, car j'ai eu le malheur de rester orphelin dès ma plus tendre enfance. Je n'ai jamais connu mes parents, et j'ignore même s'ils étaient en position d'avoir des domestiques pour les servir. Je me nomme Robert, comme vous le savez sans doute.

— Robert de..., reprit la douairière avec une intention manifestement peu bienveillante, sinon même ironique.

— Robert tout court, madame la marquise, repartit fièrement l'officier.

— C'est donc un nom de famille? J'avais toujours pensé que ce n'était qu'un prénom.

— C'est à la fois un nom et un prénom, au moins en ce qui me concerne, madame, et je ne croyais pas avoir besoin de vous l'apprendre.

Il y eut un silence. Maurice avait saisi la main de Robert et cherchait à le calmer. De son côté, la douairière, toujours aigre et sarcastique, mais toujours aussi maîtresse

d'elle-même, semblait prendre un malin plaisir dans une escarmouche où elle trouvait un moyen d'épancher sa bile à l'aide de ces mots couverts que les femmes s'entendent si bien à lancer, et qui sont dans la conversation ce que sont les coups fourrés dans un duel. A la fin, la marquise reprit avec une politesse affectée :

— Je vois, monsieur, que c'est à moi de m'excuser vis-à-vis de vous de vous avoir pris pour un des nôtres.

— Vous me faisiez trop d'honneur, madame la marquise, répliqua Robert, non sans amertume.

— L'honneur serait pour nous, monsieur.

— Oui, certes, repartit vivement Maurice, car il est impossible de porter plus haut que mon cher camarade et ami Robert toutes les qualités qui font l'officier d'élite et le galant homme. Entendez-vous, bonne-maman? Ce gaillard-là a tout pour lui : instruction, modestie, dévouement au devoir et bravoure à toute épreuve. La croix, dont vous voyez le ruban à sa boutonnière, en est le plus sûr témoignage, surtout quand on songe que celui qui la porte n'a que vingt-trois ans.

— D'où vient donc, riposta la douairière, que vous, Maurice, qui en avez vingt-cinq, vous n'êtes pas encore décoré?

— Ah dame! c'est un peu de ma faute, bonne-maman, un peu celle des circonstances. Et puis, voyez-vous, la croix de la Légion d'honneur n'est pas, comme la croix de Saint-Louis, le privilége de l'ancienneté de service.

— Halte-là ! s'il vous plaît, mon cher Maurice; je suppose que votre intention n'est pas de déprécier à cette occasion, et pour être agréable à notre hôte, la croix que portait votre père, qu'ont portée avant lui tous vos aïeux, la seule que j'aie connue moi-même dans ma famille, qui est un peu la vôtre, puisque votre mère était ma fille.

Décidément la conversation se trouvait engagée sur un pied d'aigreur dont il eût été difficile de la faire sortir. Robert tournait les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût cherché une issue pour s'en aller. Maurice, dans la crainte de fournir de nouvelles armes à sa grand'mère, venait de s'emparer d'un journal déposé sur une table, et dont il avait déchiré fiévreusement la bande, sous prétexte de voir ce qui pouvait se passer à Paris. La douairière, réduite ainsi au silence, s'acharnait à compter les points de sa tapisserie. L'atmosphère du salon était chargée d'électricité.

Heureusement la porte s'ouvrit tout à coup et Claire, le sourire sur les lèvres, vint prendre le bras de Robert, en annonçant que le souper était servi.

— Est-ce que vous ne venez pas avec nous, chère bonne-maman ? s'écria-t-elle.

— A quoi bon ! répondit sèchement la douairière ; j'ai dîné à mon heure habituelle, et je reste ici pour avancer ma tapisserie. Je veux que Monseigneur puisse se servir de cet ornement le jour du mariage de Claire. Vous le savez bien tous les deux.

— Oh ! alors, je n'insiste plus, dit la jeune fille. Allons ! bonne-maman, ne vous fâchez pas ! nous allons revenir bien vite pour vous tenir compagnie.

— Comme il vous plaira, repartit Mme de la Roche-d'Eon, dont l'humeur acariâtre semblait s'accentuer à chaque instant davantage.

Le souper se ressentit naturellement des préoccupations auxquelles tout ce qui précède avait donné lieu. C'est en vain que mademoiselle de Chalandray, qui ignorait ce qui s'était passé, se mit en frais pour égayer les convives. Elle y réussit d'autant moins que la présence des domestiques qui servaient à table ne permettait pas même à son frère de lui fournir à cet égard la moindre explica-

tion. Au dessert, on vint la prévenir que madame la marquise, qui s'était déjà retirée dans son appartement, ne voulait pas s'endormir sans que, suivant son habitude, elle fût venue l'embrasser, et les deux jeunes gens demeurèrent alors seuls à table.

— Eh bien ! mon cher camarade, s'écria Robert en tendant la main à Maurice avec un mélancolique sourire, ne pensez-vous pas à présent que j'avais quelque raison d'obéir à je ne sais quel instinct secret en déclinant l'hospitalité que vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce? Vous le voyez : madame la marquise de la Roche d'Eon n'a pas même pris la peine de dissimuler son peu de sympathie pour moi.

— Ma foi! reprit Maurice en hochant la tête, j'aurais mauvaise grâce à vous contredire sur ce point. Je ne sais sur quelle herbe la grand'maman avait marché dans la journée; mais bah! elle dormira bien cette nuit, et vous verrez qu'elle sera d'une humeur charmante demain.

— Je n'en crois rien, mon cher camarade.

— Eh bien! après tout qu'importe? Vous connaissez le proverbe :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

C'est une campagne à entreprendre, d'accord; mais dans notre métier on est habitué à cela. Vous avez bravement tenu tête aux Bédouins et aux Kabyles, et vous reculeriez devant une douairière! Fi donc! mon cher Robert, cela serait indigne de vous, alors surtout que vous avez en moi un allié fidèle et dévoué à toute épreuve.

— Un allié, Maurice! s'écria instantanément une voix fraîche et limpide qui retentit sur le seuil de la salle à manger. Tu te trompes, frère, M. Robert en a deux à présent.

En même temps, et sans donner au jeune lieutenant le temps de la remercier de cette bonne parole, mademoiselle de Chalandray s'avança auprès de lui et ajouta, avec la grâce enjouée qui lui était habituelle.

— Allons, monsieur, vous devez être un peu fatigué du voyage impromptu que nous vous avons fait faire aujourd'hui, et il doit vous tarder d'être rendu à vous-même pour vous reposer. Quand j'étais au couvent, on se couchait aussitôt après souper. C'était la règle. Vous allez faire de même, s'il vous plaît, ce soir. Votre lit est prêt et vous attend. J'ai donné l'ordre de préparer votre chambre. Mon frère va vous y conduire. Je le nomme votre chambellan ou votre cicerone, si vous le préférez, car il me semble que vous ne devez pas aimer les gens de cour.

Si Robert eût été tant soit peu homme du monde, il est évident qu'il aurait trouvé incontinent quelque madrigal bien senti pour répondre à sa jolie interlocutrice; mais on sait déjà que c'était là son moindre défaut. Il se contenta donc de balbutier quelques paroles de remercîment à peine intelligibles et que Claire interrompit au surplus en lui tendant la main, en même temps qu'elle présentait son front à Maurice. Celui-ci appuya ses lèvres sur ce front virginal et y imprima un bruyant baiser fraternel, un vrai baiser de hussard.

— Bonsoir, Monsieur Robert! s'écria la jeune fille, bonsoir et bonne nuit à tous deux! A propos, je suppose que vous n'avez pas peur des esprits, un officier!

— Mademoiselle, répondit Robert en souriant, je ne crois pas; mais je n'en ai jamais vu et il y a commencement à tout.

— Alors vous pourriez bien en voir cette nuit, car j'ai fait préparer pour vous la chambre bleue.

— Ah! diable! fit Maurice.

— Qu'est-ce donc que la chambre bleue? reprit Robert.

— Mon frère vous racontera cela, si bon lui semble, repartit vivement la jeune fille; moi, je me sauve bien vite; car il faut que j'aille assister au coucher de ma bonne maman. Demain, monsieur, vous nous direz si vous avez eu le cauchemar.

Là-dessus mademoiselle de Chalandray s'esquiva rapidement.

— Le cauchemar! murmura Maurice, voilà bien un propos de jeune fille! Je crois, au contraire, qu'on doit avoir des rêves couleur de rose dans la chambre bleue.

— Comment cela? s'écria Robert légèrement intrigué de ce qu'il venait d'entendre et y trouvant déjà une utile diversion à toutes les préoccupations fâcheuses qui d'abord s'étaient emparées de lui.

— Oh! mon Dieu! mon cher, répondit Chalandray, c'est la chose la plus simple du monde. Il y a peu de châteaux en France, il est bon que vous le sachiez, qui n'aient leur petite légende; celui de ma grand'mère tout comme les autres. Seulement je vous garantis que cette légende-là est de l'histoire, bien que peut-être, cette fois comme souvent, l'histoire ressemble fort à un roman. Voulez-vous que je vous la raconte avant de vous coucher pour vous endormir?

— Je ne demande pas mieux, fit Robert.

— Eh bien, poursuivit Chalandray en mettant ses coudes sur la table, asseyez-vous et écoutez-moi. Je commence : Il y avait une fois... dois-je dire une princesse? il n'y aurait que la grand'maman qui pourrait sûrement vous édifier à cet égard, elle qui en remontrerait à d'Hozier, à Chérin, bref, à tous les généalogistes de France. Mettons seulement une jeune fille noble et par-dessus le marché belle comme le jour, mais assez pauvre. On la nommait Hélène

de je ne sais plus quoi. J'espère que vous ne dormez pas encore.

— En aucune façon.

— A la bonne heure! Je continue. Née pendant l'émigration, sur la terre étrangère, Hélène se trouva privée, dès l'âge le plus tendre, des baisers de sa mère. Celle-ci avait succombé bien jeune encore aux fatigues et aux privations d'une existence errante et misérable. Ah! dame! mon cher Robert, tous ces pauvres diables de la vieille noblesse de France, qui à tort ou à raison s'attachèrent à la fortune des Bourbons, ne couchaient pas précisément tous les jours sur des lits de roses, les femmes pas plus que les hommes. En 1815, Hélène de Sainte-Maure, — voilà que son nom de famille me revient, — n'était encore qu'une enfant lorsque son père la ramena en France pour y échanger tout bonnement un exil contre une prison. L'un des premiers soins de M. de Sainte-Maure, qui venait d'être réadmis au service en qualité d'officier supérieur dans la garde, avait été en effet, de placer Hélène au couvent, chez les Usurlines de Paris, autant qu'il m'en souvient. Elle devait rester là jusqu'à ce qu'elle fût en âge de se marier.

Au commencement de 1823, — je me trompe peut-être d'année, mais peu importe, — Hélène venait d'accomplir sa quinzième année et elle pouvait entrevoir dans un avenir assez prochain des jours plus prospères; dame Nature semblait vouloir compenser pour elle les torts de dame Fortune. Déjà on vantait sa beauté, et, ce qui est peut-être préférable, comme ne manquerait pas de l'ajouter la grand'maman, elle avait tiré un excellent profit de l'éducation reçue au couvent. Elle chantait et dansait à merveille, parlait plusieurs langues : en un mot Hélène possédait tous ces talents d'agrément qui, parmi les femmes principalement, tiennent tant de place dans la vie, au moins chez ces gueux

d'aristocrates, dont j'ai l'honneur ou le malheur, comme vous voudrez, de faire partie.

Las ! hélas ! c'est dans cette même année 1823 qu'Hélène eut le malheur de perdre son père. M. de Saint-Maure fut tué, à la tête de son régiment, à l'attaque du fort du Trocadéro, pendant l'expédition d'Espagne. Désormais elle allait se trouver orpheline et sans la moindre fortune; car le défunt appartenait à cette portion jadis si nombreuse de notre noblesse qui s'est toujours crue obligée avant toutes choses de se distinguer du vulgaire par des dépenses hors de proportion avec ses ressources, — et par parenthèse je n'ose l'en blâmer. — En pareil cas une jeune fille, dans notre caste surtout, n'a guère d'autre perspective que de coiffer sainte Catherine, ce qui est dur, et, ce qui est plus dur encore, de vivre et de mourir dans un couvent. Ainsi l'avait décidé d'ailleurs le conseil de famille uniquement soucieux d'éviter une dérogation matrimoniale de la part d'une jeune fille née, archi-née même, à ce qu'on dit.

Triste mais résignée, Hélène avait accepté cette destinée, lorsque tout à coup on vit paraître au parloir le prince Charmant sous les espèces d'un duc et pair, s'il vous plaît. C'était un parent éloigné dont la sœur elle-même venait de prendre le voile aux Ursulines, et, comme il avait entendu parler d'Hélène, naturellement il demanda à la voir. Oh ! ce n'était déjà plus un jeune premier que ce prince Charmant ; il pouvait bien avoir quarante-deux à quarante-quatre ans, et jusqu'à ce moment-là il avait paru peu disposé à s'agager dans les liens du mariage; mais, baste! voilà-t-il pas que, comme saint Paul sur le chemin de Damas, le prince Charmant se trouva soudainement touché par la grâce en voyant les beaux yeux noirs, en écoutant la douce voix de la jeune pensionnaire. Que vous dirai-je de plus ? A la troisième visite, en présence de la supérieure

du couvent, il demanda à Hélène si elle ne préférerait pas, par aventure, être la femme d'un diplomate quadragénaire plutôt que l'épouse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hein! mon cher Robert, qu'en dites-vous? Mon récit vous semble-t-il intéressant? Voulez-vous que je remette, au contraire, la suite à demain, comme dans les feuilletons?

— Mon cher Maurice, je suis tout oreilles et vous prie de continuer.

— Ainsi fais-je, seulement mettez-vous à la place d'Hélène. Qu'est-ce que vous auriez répondu?

— C'est selon...

— Mon cher, on voit bien que vous n'avez guère pratiqué les femmes et encore moins les couvents. Y a-t-il eu jamais, dans aucun couvent de France ou de Navarre, une seule novice dont le choix en pareille matière pût être un instant douteux? Aussi bien j'oubliais de vous dire que, tout en se trouvant nanti de pas mal de chevrons, le ci-devant prince Charmant avait tout ce qu'il faut pour ne pas déplaire à une jeune fille, sinon même pour la subjuguer. Grand, bien fait, très-distingué de manières, aimable et instruit dans sa conversation, c'était alors, s'il faut en croire tout ce que j'ai entendu proclamer dans ma famille, le type accompli de ce qu'on appelait jadis un homme comme il faut. N'est-ce pas vous dire suffisamment que la future sœur Hélène éprouva un véritable ravissement en se voyant si inopinément appelée à changer cette maussade appellation contre celle de madame la duchesse?

Ce ravissement fut tel qu'elle tomba évanouie, et, le soir même, elle prenait le lit avec une grosse fièvre qui la mit aux portes du tombeau. Lorsqu'elle entra en convalescence, elle devint sujette à des crises nerveuses, et il lui arriva alors, ce qui arrive si souvent en pareil cas, de se lever la nuit en proie à quelque accès de somnambu-

lisme. Dans de telles conjonctures, les médecins déclarèrent tout d'une voix que, eu égard d'ailleurs à l'extrême jeunesse de la malade, il y aurait pour elle danger de mort si elle devenait enceinte. Mauvaise chance, n'est-ce pas, pour le futur? Un amoureux condamné à l'amour platonique ! Ne me parlez pas de cela!

C'est alors que le prince Charmant, pressé par le ministre des affaires étrangères de se rendre en Orient pour y accomplir je ne sais quelle mission dont il était chargé, et désireux en même temps d'assurer l'avenir d'Hélène pour le cas où il viendrait à mourir dans le cours de cette mission, prit une détermination héroïque et dont je crois que je n'aurais pas été capable, moi qui vous parle. Il voulut, à toute force, avant son départ, faire consacrer civilement et religieusement l'union qu'il avait projetée. Ce mariage fut célébré dans la chapelle de la chambre des pairs, et, aussitôt après la bénédiction nuptiale, les deux époux montèrent dans une berline de poste et se mirent en route.

Or, savez-vous où l'on se rendait? Vous l'avez sans doute déjà deviné, mon gaillard. Ici même, au château de la Roche-d'Eon, où ma grand'-mère, cousine plus ou moins éloignée de M. l'ambassadeur, avait offert l'hospitalité à madame l'ambassadrice pour tout le temps que durerait l'absence de son mari.

C'est dans la chambre bleue, cette chambre qui vous est destinée, qu'a habité jadis la jeune mariée sans l'être, et son séjour s'y est même prolongé beaucoup plus qu'on ne l'avait pensé tout d'abord. En effet, d'une part, je ne sais comment il s'est fait que la mission du mari n'a pu être abrégée autant qu'il le désirait. D'un autre côté, sa pauvre jeune femme n'a pas été plutôt arrivée au château qu'elle est tombée fort malade.

La nuit surtout, il paraît qu'on avait toutes les peines du monde à la retenir dans son lit et qu'elle parcourait les terrasses et les corridors, les yeux tout grands ouverts et parlant à voix haute quoique endormie en réalité. Je vous laisse à penser quelle était la frayeur des gens du château, qui n'étaient pas la bravoure même. Aussi, quoiqu'il se soit écoulé bien des années depuis lors, je gage que, à l'office, parmi les vieux domestiques, il en est plus d'un qui ne voudrait pas, même alors qu'on doublerait ses gages, passer la nuit dans la chambre bleue. Vous voilà prévenu, maintenant, mon cher Robert, aurez-vous ce courage?

— Si j'aurai ce courage? répondit le jeune lieutenant; en même temps, il se mit à fredonner en souriant la célèbre cantilène de l'opéra de *Robert le Diabe* :

Des chevaliers de ma patrie.
L'honneur fut toujours le soutien.

— Peste! mon cher, reprit Maurice, je ne vous soupçonnais ni cette érudition musicale, ni surtout une voix si mélodieuse. Le hasard ou votre vocation vous ont fait lieutenant de hussards, mais le diable m'emporte si la nature ne vous avait pas fait chanteur d'opéra!

— Mon cher Maurice, reprit Robert, je vous assure que je n'ai pas la moindre prétention à cet égard. J'aime la musique platoniquement, voilà tout, comme bien d'autres choses en ce bas monde, attendu que je n'ai pas le moyen de les aimer différemment. Seulement, une fois, en passant à Alger, j'ai eu la fantaisie de me payer une représentation de *Robert le Diable*, d'abord parce que j'en avais entendu beaucoup parler, ensuite peut-être parce que je m'appelle Robert. A présent cet air me revient dans la mémoire comme il pourrait m'en revenir bien d'autres.

— Voyez-vous cela?... Allons! c'est assez de bavardages pour ce soir, et, puisque ma sœur m'a institué votre chambellan, Robert, suivez-moi. Ce n'est pas le chevalier Bertram, c'est Chalandray qui vous parle, Chalandray qui va vous conduire, sans plus de retard, jusqu'à la chambre bleue, avec ou sans pistolets, comme il vous plaira. Demain matin vous m'en direz des nouvelles.

XII

La chambre bleue.

La chambre bleue était ainsi nommée parce que les rideaux, les tentures et les siéges même qui la garnissaient affectaient uniformément cette couleur. Elle ne se recommandait par rien d'autrement caractéristique, et il fallait y mettre une grande dose de bonne volonté en même temps qu'une forte propension aux idées supertitieuses pour trouver dans un ameublement du plus pur style Louis XVI, et d'une certaine élégance, quelque chose d'effrayant ou de fatal.

A la grande rigueur, les gens peureux pouvaient seuls, et sans tenir compte de l'action inévitable du temps, constater avec inquiétude que le bleu des étoffes était devenu d'une pâleur... terrible. Pourtant, d'après toutes les apparences, la chambre depuis longtemps inhabitée avait dû rester presque constamment fermée.

Quand Robert se trouva seul dans cette chambre, ramené par le sentiment même de sa situation à un ordre d'idées tout différent de celui où le récit de Maurice avait pu l'égarer pendant quelque temps, il n'eut pas un seul instant la pensée de se livrer à une inspection domiciliaire;

mais, avisant dans un coin de la chambre une grande bergère, merveilleusement propre à encourager, suivant la disposition où l'on pouvait se trouver, la sieste ou la rêverie, il s'y laissa tomber plutôt qu'il ne s'y assit. Là, il se mit à réfléchir sur tous les événements qui venaient de marquer pour lui cette journée de la pierre noire plus encore sans doute que de la pierre blanche.

Qu'était-il venu faire dans ce château, où les premières paroles qu'il avait pu recueillir étaient autant de stigmates pour une famille qui venait de lui donner une si cordiale hospitalité? Comment n'avait-il pas défendu ses hôtes? Cela n'eût-il pas mieux valu que de chercher, comme il l'avait fait, à se défendre lui-même par une attitude hautaine et presque provocatrice? Devait-il donc, sur la foi de cette marquise de la Roche-d'Eon, abdiquer les sentiments de sympathie, de reconnaissance qu'il portait à la pauvre Lucienne? Maintenant qu'on venait de déverser l'injure et presque le mépris sur les antécédents de la meunière, n'en rejaillissait-il pas une tache jusque sur sa mère à lui, dont cette meunière avait été depuis si longtemps la confidente et la mandataire? Sa mère pour qui il avait conçu tant d'affection et de respect, sa mère n'était-elle donc, elle aussi, qu'une femme perdue comme Lucienne?

A cette pensée, Robert se couvrit le visage de ses mains : il se reprocha la coupable faiblesse qui l'avait poussé à accepter une hospitalité dont le résultat le plus positif était le naufrage de toutes ses illusions et de toutes ses espérances. Bien plus, il demanda pardon mentalement à cette mère adorée, de n'avoir pas mieux compris le sens du mystérieux billet qu'elle lui avait adressé, sans doute en prévision de tout ce qui allait se passer. Peut-être était-il temps encore d'échapper aux périls qui le menaçaient, de quitter le châ-

teau sous un prétexte quelconque; mais que dirait Maurice? que dirait mademoiselle Claire, qui venait de se montrer pour lui si gracieusement sympathique et si touchante dans sa bonté même? Ne laisserait-il pas après lui la réputation d'un homme mal élevé, contre lequel la douairière aurait beau jeu?

Le pauvre garçon ne se rendait pas compte que déjà il retombait dans le fossé si glissant des capitulations de conscience. Si mademoiselle de Chalandray n'avait pas habité le château de la Roche-d'Eon, il est évident qu'aucune considération ne l'y aurait retenu un seul instant de plus et qu'il en serait sorti sans même vouloir y coucher. Sous l'influence de ces préoccupations, de ces combats qui bouleversaient son esprit et son cœur, Robert eut une nuit fort agitée et ne put trouver dans son beau grand lit, si bien matelassé, si moelleux, le sommeil qu'il goûtait si paisiblement sur son étroite et dure couchette du moulin.

Au lieu des songes couleur de roses dont lui avait parlé Maurice de Chalandray, il fut en proie toute la nuit à une sorte de cauchemar entremêlé de visions saugrenues, où apparaissaient incessamment deux fantômes féminins, dont chacun lui faisait signe de le suivre en sens contraire. L'un de ces fantômes avait les traits de sa mère. Est-il besoin de dire à qui ressemblait l'autre?

Fatigué de cette obsession constante, dès que le jour commença à poindre, il ouvrit les yeux et se mit à les fixer machinalement sur tous les objets, dont l'aube naissante dessinait les contours avec un relief qui grandissait sans cesse.

Bientôt non-seulement les contours, mais les couleurs elles-mêmes s'accentuèrent, les rideaux et les tentures de la chambre passèrent successivement du noir au gris, puis du gris au bleu, et une grande glace, qui surmontait une cheminée du style Louis XVI comme tout le reste de la

chambre, s'éclairant à son tour réfléchit peu à peu toutes sortes de détails d'ameublement et d'ornementation que Robert ne pouvait apercevoir autrement ; car il avait la tête tournée dans son lit du côté opposé à celui où tous ces objets se trouvaient placés.

Tout à coup il tressaillit. Était-ce une hallucination de son esprit? une continuation de ses visions de la nuit? Dans cette glace sur laquelle ses yeux étaient fixés il venait d'entrevoir au milieu d'un grand cadre doré une image qui lui rappelait confusément celle qui lui était apparue deux fois dans sa vie, une première fois au balcon d'une fenêtre de l'hôtel de la Régence, à Alger ; et, la seconde fois, dans la chambre des morts, à l'hôpital militaire de la même ville.

Le portrait, — car c'était bien un portrait qui se réfléchissait dans la glace, — était-il donc celui de sa mère?

Palpitant, éperdu, Robert s'élança hors de son lit pour examiner de plus près ce dont il avait tant de peine à se rendre compte, et s'habillant précipitamment, il demeura quelques instants en contemplation devant l'œuvre du peintre, cherchant avidement à rassembler ses souvenirs, tantôt persuadé que c'était bien la même personne, tantôt en proie au doute.

Le portrait représentait une belle et très-jeune femme, vue à mi-corps, vêtue d'une robe de velours noir montante, nue tête et sans aucun ornement dans ses cheveux d'un noir de jais.

Ces cheveux étaient bien de la même nuance que ceux qui se trouvaient renfermés dans le médaillon que Robert avait reçu de la part de sa mère en arrivant au moulin, et dont il s'était bien promis de ne se séparer jamais. Le profil qu'il avait devant les yeux était bien celui qui était resté gravé dans sa mémoire depuis sa nuit d'agonie. Il

retrouvait dans la carnation du visage cette même blancheur mate qui l'avait frappé ; les yeux, de grands yeux de velours, semblaient, sous l'ombre des longs cils dont ils étaient frangés, se fixer encore tendrement sur lui. Enfin, il y avait dans l'expression de la physionomie je ne sais quelle grâce rêveuse, attribut caractéristique du modèle et qui n'avait point échappé au peintre.

Pourtant, comment pouvait-il se faire que le portrait de cette belle inconnue, qui avait donné à Robert ce doux nom de fils, se trouvât ainsi, à point nommé, dans l'une des chambres du château de la Roche-d'Eon ?

Robert n'était-il pas, dans cette circonstance, en proie à l'obsession d'une idée fixe ? Sans doute cette idée était née et avait grandi dans son cerveau sous l'influence d'un récit légendaire, venant se combiner pendant une nuit d'insomnie avec toutes les circonstances mystérieuses au milieu desquelles il s'agitait depuis quelque temps ; sans doute encore, dans ce portrait dont il avait peine à détacher ses regards, il pouvait constater plus d'une ressemblance avec la personne qu'il avait entrevue deux fois dans sa vie ; mais c'était tout.

Était-il bien certain d'ailleurs d'avoir conservé de sa mère un souvenir bien net et bien précis, lui à qui jusqu'alors il n'avait été donné de la contempler que dans deux occasions, exclusives de réflexion et d'attention bien soutenues ? Encore, dans la dernière de ces occasions, l'œil du moribond ne s'était-il pas égaré à la poursuite de quelque vision imaginaire ?

Comme sous l'aiguillon de ces préoccupations et de ces incertitudes, il s'était mis à arpenter la chambre en tous sens, à la façon d'une âme en peine, il avisa un casier formant bibliothèque, qui surmontait un bureau, et sur les rayons duquel un certain nombre de volumes étaient rangés.

Il prit machinalement un de ces volumes, c'était l'histoire des *Voyages du jeune Anacharsis*, un livre qui a été en possession d'une grande vogue dans la première partie de ce siècle.

S'étant assis, il se mit à feuilleter le volume distraitement, tantôt portant ses regards sur le texte imprimé qu'il tenait à la main, et tantôt, par une attraction presque magnétique, les reportant sur l'effigie de celle qui, du fond de son cadre, semblait veiller encore sur lui.

Au moment où il venait de retourner un feuillet du livre, un papier s'en échappa et tomba sur le parquet. Le jeune officier se baissa pour le ramasser et, y ayant jeté les yeux, il poussa un cri et se leva convulsivement de son siége. Sur ce papier, jauni par l'action de l'air pendant un laps de temps assez prolongé, une main, que le caractère de l'écriture dénonçait suffisamment comme une main de femme, avait consigné, sous forme de notes, quelques réflexions, sans aucune importance d'ailleurs, suscitées par la lecture du volume. Mais si les notes dont il s'agit étaient dénuées d'importance, l'écriture, en revanche, en avait beaucoup pour Robert ; car il lui seembla qu'elle rappelait, d'une façon non moins surprenante cette fois qu'incontestable, l'écriture des lettres qu'il avait reçues de sa mère.

Désireux de s'enlever à lui-même tout nouveau sujet de doute, ce fut avec une précipitation fébrile qu'il saisit son portefeuille, dans lequel il avait déposé ces précieuses lettres, et qu'il se mit à comparer avidement les caractères tracés à deux époques manifestement bien distantes l'une de l'autre. L'identité était parfaite. C'était bien la même main qui avait écrit les lettres et la note échappée du volume.

Ainsi tout s'éclairait à la fois pour Robert, comme si, dans cette chambre bleue où il recevait l'hospitalité, quelque bienfaisant enchanteur se fût fait un plaisir de dissiper,

d'un coup de sa baguette magique, les ténèbres au milieu desquelles il marchait depuis si longtemps. C'était bien sa mère qui était là devant lui, et dont la beauté radieuse illuminait la chambre; sa mère, qui, par un privilége assez rare dans l'ordre de la nature, avait conservé dans l'été de la vie toutes les grâces et tous les charmes de son printemps. Mais alors sans doute, sa mère n'était autre que cette Hélène de Sainte-Maure, dont la veille au soir son ami Chalandray s'amusait à lui raconter l'histoire aventureuse comme un roman.

A cet instant, les cloches du village voisin sonnèrent l'*Angélus*, et, bien que depuis sa sortie du séminaire les idées du jeune officier en matière religieuse se fussent sensiblement modifiées, il se mit instinctivement à genoux. Ce n'était plus seulement devant l'image de sa mère que Robert s'agenouillait ainsi, c'était devant une madone, ou tout au moins devant la femme qui personnifiait désormais pour lui, sur la terre, son ange gardien. En même temps, comme si elle eût pu l'entendre, il s'écria :

« O ma mère chérie! que dois-je faire à présent? dois-je partir, dois-je rester dans ce château, où tout me parle de vous? Décidez de mon sort, et faites-moi connaître votre volonté. »

Puis, tout à coup, se rappelant le mystérieux billet qu'il avait trouvé dans la boîte qu'on lui avait remise à son arrivée au moulin.

« Insensé que je suis, ajouta-t-il, ne me l'avez-vous pas fait connaître, votre volonté, de la façon la plus expresse? Ne dois-je pas, avant toutes choses, respecter le mystère dont il vous a plu de vous entourer vis-à-vis de moi?

« O ma mère chérie! vous serez obéie; oui, vous aviez raison, il faut que je m'éloigne de ce château, de ce pays même : il n'y a plus un instant à perdre, et je deviendrais coupable envers vous en tardant davantage. Car, je le sens

bien, ce serait, indépendamment de tout ce qui pourrait arriver de funeste, m'exposer à vous donner bientôt une rivale. Une rivale à vous, ma mère, à qui je dois tout mon amour ! Oh ! non, cela ne doit pas être, cela ne sera pas. Je vous promets d'être raisonnable, de ne plus penser à cette jeune fille qui est riche et noble, qui est promise à un homme de sa caste, riche comme elle, qni est aimée de lui et qui l'aime... oh ! j'ai été bien imprudent en me laissant entraîner au château de la Roche-d'Éon ; mais je serais coupable en y restant, et je vais partir. »

Là-dessus, Robert s'étant relevé, procéda rapidement à sa toilette, et il se disposait à écrire un billet à Maurice pour s'excuser auprès de lui de sa brusque retraite, lorsqu'il entendit japper, puis frapper à sa porte. Ce ne fut pas sans quelque confusion que, ayant ouvert, il se trouva face à face, d'abord avec Bou-Maza, — c'était le nom du lévrier que Maurice avait ramené d'Algérie, — puis avec le maître de ce même Bou-Maza, c'est-à-dire avec celui qu'il avait en ce moment le plus grand intérêt à éviter.

Maurice, qui était bien loin de se douter de la résolution prise par son hôte, commença par s'informer des nouvelles de sa santé. Il lui demanda en riant s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire, la nuit, dans la chambre bleue, et si le fantôme d'Hélène de Sainte-Maure n'était pas venu le tirer par les pieds. Comme à toutes ces questions, Robert répondait négativement et d'un air distrait, Maurice le prit par le bras, et ayant allumé un cigare sans autre préambule, l'invita à venir faire connaissance avec le domaine de la Roche-d'Éon, qu'il n'avait pu voir la veille, puisqu'il était arrivé à la nuit close.

Pris ainsi au dépourvu, et désireux d'éviter une explication embarrassante, Robert suivit silencieusement son guide partout où il plut à celui-ci de le conduire, pensant bien

trouver, dans la matinée, une occasion propice pour s'esquiver sans qu'on s'en aperçût. Aussi bien, Maurice était sans défiance aucune, et, dans sa sève inépuisable de bonne humeur, il entremêlait, à chaque instant, tous les détails qu'il se plaisait à donner à son hôte sur l'antique châtellenie de sa grand'mère de propos plus ou moins gais et généralement étrangers à l'objet de cette inspection matinale.

Cependant le mutisme obstiné de Robert, et l'empreinte très-caractéristique que laisse généralement sur tout visage humain une nuit d'insomnie finirent par attirer l'attention de l'insoucieux cicérone, et s'arrêtant tout à coup dans sa promenade, puis se postant en face de son camarade de régiment, qu'il regarda fixement :

— Ah çà ! lui dit-il, mon cher Robert, bien que ces gueux de Bédouins aient accrédité le plus sot des proverbes en disant que la parole est d'argent et le silence d'or, je ne suppose pas que vous vouliez prendre exemple sur eux. Nous ne sommes plus ici en Algérie, Dieu merci ! et je vais m'égosiller si vous me laissez parler tout seul.

— Excusez-moi, mon cher Maurice, reprit Robert, tout est nouveau ici pour moi. Je suis au spectacle, et il me semble que d'ordinaire les spectateurs se bornent à regarder et à écouter.

— A la bonne heure! mais sous réserve d'applaudir ou de siffler; et quand on ne fait ni l'un ni l'autre, c'est que le spectacle n'intéresse guère. Tenez, je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez eu peur cette nuit dans la chambre bleue; mais à coup sûr, il se passe en vous quelque chose d'étrange. Voyons, soyez franc, Robert. Seriez-vous amoureux, par hasard?

— De qui?

— Eh! mais, que sais-je? Peut-être de la petite meunière, de Luciennette. Convenez que vous la regrettez un peu.

— En aucune façon, dit Robert, et je vous assure même que je n'y ai jamais songé.

— Vous avez tort. Elle est la fille de sa mère, et vous savez le proverbe : Bon chien chasse de races. N'est-ce pas, Bou-Maza? ajouta-t-il en caressant son lévrier.

— Pas un mot de plus sur ce sujet, Maurice, je vous en prie. Nous sommes trop jeunes, vous et moi, pour savoir si c'est à tort ou à raison qu'on a accusé la mère. Et, quant à la fille, je ne saurais oublier qu'elle a pour père un brave sous-officier qui a été longtemps au régiment mon seul ami, je devrais même dire mon seul protecteur.

— Diable! mon cher, vous êtes sévère, à ce que je vois, en matière amoureuse. Je voudrais que ma grand'mère vous entendît. Cela lui donnerait une fière opinion de vous. Au surplus, je ne veux pas vous prendre en traître; mais gare à vous! D'ici à peu de jours, il y aura grand monde au château pour le mariage de ma sœur, et je vous préviens que j'ai résolu de vous lancer; oui, mon cher, il faut en prendre votre parti : nous ferons ensemble la cour à toutes les jolies femmes, et c'est bien le diable qui s'en mêlera si nous ne parvenons, vous et moi, à faire nos frais. Allons! c'est entendu, n'est-ce pas?

Votre innocence, enfin, commence à *vous* peser!

comme dit ce polisson de Racine. C'est un bagage dont je me charge de vous débarrasser, un bagage beaucoup trop gênant pour un officier de hussards, et je veux qu'en rentrant au régiment vous ne soyez plus reconnaissable.

Robert était à la fois étourdi par la faconde de Maurice et pénétré de honte de répondre à tant de cordialité par une sorte de trahison. Il ne jugea pas en conséquence devoir pousser plus loin la dissimulation sur le parti qu'il avait résolu de prendre.

— Ecoutez, mon cher Maurice, s'écria-t-il, vous m'avez demandé tout à l'heure d'être bien franc avec vous?

— Mais comment donc, mon cher, reprit Chalandray; je vous le demande encore. Je fais mieux : je vous en prie.

— Eh bien! je suis un sauvage, vous le savez, peu fait pour frayer avec tout ce beau monde que vous attendez ici; j'y serais importun et déplacé sous tous les rapports. Si vous m'en croyez, vous me laisserez reboucler ma valise et m'en aller au plus vite. Ne cherchez pas à me retenir, je vous en supplie.

— Hein? plaît-il? Vous croyez que je vais vous laisser partir ainsi au débotté? Non pas, certes, et je vous préviens que je vais appeler main-forte. Voici justement ma sœur que j'aperçois. Claire! Claire, viens donc!

En effet, dans ce moment même, mademoiselle de Chalandray traversait une allée voisine. Elle était en simple peignoir de mousseline et coiffée d'un large chapeau de paille de forme rustique, sous lequel débordait son opulente chevelure blonde, dont la brise du matin agitait capricieusement les boucles ondoyantes.

Entre toutes les statues qui formaient la haie dans l'allée ombreuse qu'elle traversait alors d'un pas si léger et si allègre, sa taille svelte et élégante se détachait harmonieusement sous les grands arbres et sur le fond des vertes charmilles. On eût dit une statue d'Hébé, déesse de la jeunesse, animée par quelque émule de Pygmalion et descendue de son piédestal.

A la voix de son frère, Claire accourut et tendit familièrement la main au jeune officier, comme si elle eût déjà vu en lui une vieille connaissance.

— Tu lui donnes la main, dit Maurice; ah! je t'engage à

la retirer bien vite. Croirais-tu qu'il veut déjà nous quitter?...

— Comment! monsieur, reprit mademoiselle de Chalandray avec une petite moue pleine de charme, avez-vous oublié que vous êtes mon prisonnier, et faut-il donc déjà vous traiter en déserteur? Oh! c'est bien mal!

— Dis donc, ajouta Maurice, que c'est un crime, un crime abominable, et qu'il mérite pour le moins d'être fusillé.

— Oui, certainement! s'écria la jeune fille.

— Et fusillé par ces yeux-là! repartit Maurice. Gare à vous, mon cher, vous n'en réchapperiez pas.

— Et moi, reprit mademoiselle de Chalandray d'un ton chagrin, moi qui venais vous chercher pour vous donner votre première leçon de danse! Vous savez que c'était chose convenue entre nous.

Puis, baissant la voix.

— Voyons, dit-elle en regardant fixement Robert, suivant l'expression vulgaire, dans le blanc des yeux, Maurice m'a tout dit. Je sais que ma grand'mère est loin d'avoir été aussi aimable pour vous qu'elle aurait dû l'être, que vous le méritez d'ailleurs; mais il faut être indulgent: elle est vieille, infirme. Quand vous en serez là, savez-vous comment vous serez vous-même? vous serez peut-être encore bien pire qu'elle.

— Oh! quant à moi, ajouta Maurice, je suis sûr de mon fait; je prendrai du tabac, j'aurai la goutte et je serai grognon en diable.

— Et puis, reprit la jeune fille, est-ce qu'on jette ainsi le manche après la cognée dès le premier coup? Allons, fiez-vous-en donc un peu à moi; ma grand'mère me porte quelque affection; je me charge de plaider votre cause au-

près d'elle, de la catéchiser de mon mieux. Maurice m'aidera de son côté; n'est-ce pas, frère ?

— C'est cela, petite sœur. Tu commanderas la charge, une charge à fond, et tu verras comme je donnerai sur l'ennemi, je veux dire sur la grand'maman. Elle n'aura seulement pas le temps de s'y reconnaître.

— Eh bien ! dit Claire, que vous faut-il de plus, monsieur l'impatient ?

Robert était évidemment dans un grand embarras pour se défendre contre tant de grâce et de gentillesse, et il n'opposait aux efforts de son interlocutrice que des réponses d'autant plus évasives qu'il eût été capable de se couper la langue avec ses dents plutôt que de laisser soupçonner le motif de sa résolution. De son côté, mademoiselle de Chalandray, qui s'était promis, en vraie fille d'Ève qu'elle était, de gagner son procès, n'était pas encore à bout d'arguments.

— Ecoutez, monsieur, s'écria-t-elle tout à coup, je fais une supposition, une supposition tout à fait inadmissible : c'est que ma grand'mère garde vis-à-vis de vous, malgré tous mes efforts, une attitude un peu hargneuse. Eh bien ! il faut que vous sachiez qu'elle se lève fort tard, qu'il est même bien rare qu'elle paraisse au déjeuner. C'est autant de gagné pour vous, comme vous voyez. Il y aura encore les dîners et les soirées, je le sais bien; mais c'est sitôt passé ! Nous ferons de la musique, nous chanterons, nous danserons.

— Mais, mademoiselle, balbutia Robert, je ne suis pas plus musicien que danseur. Je suis aussi ignorant que sauvage.

— Il ment ! interrompit Maurice, je t'assure qu'il ment. Il m'a chanté hier soir un air de *Robert le Diable*.

— Eh bien ! vous écouterez, vous regarderez. D'ailleurs,

j'ai des droits sur vous que je n'ai pas encore essayé de faire valoir, et, puisque vous m'y forcez, je vais le faire. Ne vous souvient-il plus du jour où, vous voyant passer à Alger parmi les blessés sous les fenêtres de l'hôtel de la Régence, je vous ai jeté mon mouchoir pour étancher le sang qui coulait de votre blessure? C'était peut-être là un acte un peu inconsidéré de ma part, bien que la foule m'y invitât, et j'ai pu vous donner ainsi mauvaise opinion de moi. Aussi tout d'abord je ne m'en suis vantée à personne et je me suis enfuie bien vite pour me cacher, comme si j'avais fait une mauvaise action. C'est égal, à partir de ce jour-là vous êtes devenu mon obligé, entendez-vous, monsieur? car enfin je me suis compromise pour vous : Maurice vous le dira comme moi.

— Certainement, dit Maurice en riant, tout ce qu'il y a de plus compromise.

— Donc, reprit mademoiselle de Chalandray, vous avez contracté une dette envers moi, et il me convient aujourd'hui de réclamer le prix de cette dette. Ce prix sera, de votre part, un serment d'obéissance absolue; non-seulement vous allez rester ici, je le veux, je l'exige; mais, en présence de mon frère, vous allez me donner votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à nous quitter sans y être autorisé par moi. Le voulez-vous?

— C'est cela, fit Maurice. Allons! chevalier, un genou en terre, et jurez de n'être pas un félon!

Jusqu'à ce moment, la physionomie de Robert, tout en résistant courtoisement aux instances dont il était l'objet, avait gardé l'empreinte de ce demi-sourire que les hommes le plus complètement étrangers aux convenances du monde abdiquent à peine en pareil cas, lorsqu'ils se trouvent en présence d'une femme, surtout quand cette femme est jeune et jolie. Mais poussé alors, comme on dit, jusque

dans ses derniers retranchements, placé entre un devoir impérieux et toutes les séductions d'une requête, que tout autre que lui peut-être n'aurait pas eu la force de décliner, il sentit une sueur froide couler sur son front, et une expression de souffrance et presque de douleur se peignit instantanément sur son visage.

— Mademoiselle, balbutia-t-il d'une voix étouffée, je vous en prie en grâce, n'ajoutez plus une parole! Si vous saviez combien il m'en coûte de vous refuser.

— Je le crois, monsieur, reprit mademoiselle de Chalandray, moitié piquée, moitié surprise; mais qu'avez-vous? vous paraissez mal à l'aise. Seriez-vous souffrant?

Comme elle parlait ainsi, un grand bruit se fit entendre à peu de distance, un bruit dans lequel se fondaient à la fois le galop des chevaux, le tintement des grelots de leurs colliers et les claquements des fouets de deux postillons. En même temps, on vit apparaître au-dessus d'une baie pratiquée dans l'une des charmilles, et par laquelle la vue s'étendait jusque dans la cour d'honneur du château, une grande berline de poste attelée de quatre chevaux.

— Eh! mais, fit Maurice, je ne me trompe pas. Toi qui as de bons yeux, petite sœur, tu dois reconnaître comme moi la personne qui se penche en ce moment à la portière de cette berline. C'est du renfort. Ah! mon cher Robert, vous nous avez résisté, à ma sœur et à moi. Eh bien! mon gaillard, nous allons voir si vous résisterez également à la belle madame de Sauves.

XIII

Madame de Sauves.

Mlle de Chalandray s'était empressée de se rendre au devant des nobles hôtes que son frère venait de lui signaler, car il était vraisemblable que madame de Sauves n'arrivait pas seule et qu'elle était accompagnée de son mari. Quant à Maurice, il s'était emparé du bras de Robert.

— Ah! vous voulez vous échapper! lui avait-il dit, eh bien! mon cher, tant pis pour vous! Je vous préviens que je ne vous lâcherai pas. Bon gré, mal gré, vous nous resterez. Allons! faites encore, si vous voulez, un petit tour de promenade, pour laisser à ma sœur le temps de jouer son rôle d'introductrice; puis vous me direz quand il vous conviendra de faire votre entrée avec moi dans le salon. Cela me donnera le temps d'achever mon cigare.

Robert eut beau prier, protester; Maurice se montra gaiement inexorable. Voyant l'inutilité de ses efforts, notre héros prit bravement son parti, et, quelques instants après, il entrait dans le grand salon du château. Mlle de Chalandray s'y trouvait déjà en compagnie de M. et Mme de Sauves, leur faisant les honneurs en attendant que sa grand'mère, qu'on avait été prévenir, eût achevé sa toilette.

Suivant l'usage de la campagne, les volets intérieurs qui

garnissaient les hautes croisées du salon étaient encore, à cette heure matinale, hermétiquement fermés, à l'exception de ceux d'une de ces croisées, qu'on avait entr'ouverte pour donner un peu d'air et de lumière ; mais le soleil qui pénétrait obliquement par cette ouverture n'éclairait que très-imparfaitement le coin du salon où Claire s'était assise à côté du couple nouveau venu.

Ces trois personnages se trouvaient ainsi plongés dans une pénombre qui, surtout au premier abord, empêchait absolument de distinguer leurs traits. La situation était à peu près la même relativement à ceux qui entraient dans le salon qu'à ceux qui s'y trouvaient déjà. On ne se reconnaissait en quelque sorte qu'à la tournure, aux habitudes du corps et à l'accent de la voix.

Lorsque les deux jeunes officiers firent leur entrée, Mlle de Chalandray se leva, et, prenant son frère par la main,

Madame, monsieur, s'écria-t-elle, permettez que, en attendant la venue de ma grand'mère, ce soit moi qui vous présente mon frère et l'un de ses meilleurs camarades et amis.

M. de Sauves s'était levé en entendant la porte du salon s'ouvrir, et il avait salué les deux jeunes gens. Quant à Mme de Sauves, elle s'était inclinée, et, tendant gracieusement la main à Maurice :

— Oh ! dit-elle d'une voix dont le timbre était plein de fraîcheur et de mélodie, nous sommes de vieilles connaissances, M. de Chalandray et moi, et toujours, j'espère, de bons amis, bien qu'il m'ait peut-être donné sujet de penser le contraire.

A peine ces quelques paroles avaient retenti que Robert fut pris d'un violent battement de cœur. Cette voix dont les inflexions étaient si caressantes, ce n'était pas la pre-

mière fois qu'elle venait frapper son oreille, et il l'avait entendue dans une circonstance trop solennelle pour qu'elle ne fût pas restée vibrante au plus profond de sa mémoire. Le portrait de la chambre bleue s'animait à présent; il ne se contentait plus d'écrire, il parlait.

A partir de ce moment, pâle, muet, haletant, Robert demeura debout et comme cloué à la place où il s'était arrêté, sans même entendre les mots doucement ironiques que Mlle de Chalandray murmurait à son oreille. Maurice, qui ne s'était pas aperçu le moins du monde du trouble de son ami, se rapprocha de Mme de Sauves.

— En vérité! madame, s'écria-t-il, puisque vous paraissez disposée à me faire mon procès, encore faudrait-il savoir de quel crime vous m'accusez?

— Eh! mais, reprit la nouvelle venue, il me semble que je pourrais vous faire la même question. Je vous ai à peine entrevu pendant mon séjour à Alger. C'est au point que je me demandais, en entrant au château, si vous me reconnaîtriez.

— Ah! madame, n'êtes-vous pas du petit nombre de celles qu'il suffit d'avoir vues une fois dans sa vie pour que leurs traits restent toujours présents à la mémoire?

— Oui-dà! c'est un madrigal, cela; je croyais que la mode en était passée en France.

— Excusez-moi, duchesse, j'arrive d'Afrique.

— Je le vois bien, reprit avec enjouement Mme de Sauves, puisque, habitué dans ce pays-là à vaincre partout et toujours, vous me dites de ces choses-là en présence de mon mari.

— Tiens, c'est vrai, cela, repartit étourdiment Maurice; monsieur le duc, je vous fais mes très-humbles excuses; une autre fois j'attendrai que vous ne soyez plus là.

— Allons, fit la duchesse, je vois que vous êtes toujours

le même, monsieur Maurice, et c'est pour cela sans doute que vous m'attribuez cet heureux privilége. Je n'ai qu'un moyen de vous détromper. Tenez, pour vous ôter l'envie de m'adresser de nouvelles galanteries, je crois que vous ferez bien de faire ouvrir tous les volets.

— Ce sera comme il vous plaira, duchesse ; mais, si vous n'étiez pas si sûre d'etre la belle des belles, vous ne me demanderiez pas cela.

En même temps, Maurice s'approcha de la cheminée et sonna. Un domestique parut, et, sur l'ordre qu'il reçut, se mit en devoir de procéder à l'ouverture des volets.

Pendant que le domestique accomplissait cette opération, Robert attachait sur la duchesse des yeux hagards, et mille pensées tumultueuses venaient se heurter dans son âme, assaillie par le souvenir de tous les incidents que l'on connaît déjà.

A la fin, à la clarté du jour pénétrant à la fois par toutes les croisées du salon, Robert put envisager dans tout l'éclat de ses charmes, qu'une élégante toilette de voyage rehaussait encore, celle qu'il désirait ardemment et qu'il tremblait presque pourtant de revoir. Il en fut comme ébloui, et, pour ne pas tomber à la renverse, il s'assit machinalement sur le premier siége qui se trouva à sa portée.

C'est qu'en effet, à peine âgée alors de trente-neuf ans, svelte et élancée dans sa taille, comme on représente Diane Chasseresse, avec ses beaux yeux noirs, si brillants et si doux, le profil si harmonieux de son visage, d'une irréprochable pureté de lignes, la duchesse de Sauves pouvait être citée encore comme une beauté accomplie.

— Eh bien ! duchesse, s'écria Maurice, que vous disais-je ? Il fait grand jour à présent dans le salon, et vous pouvez vous contempler dans une glace pour recevoir d'elle les compliments que vous me défendez de vous adresser.

Tenez, voilà mon camarade et ami, le lieutenant Robert, que je vous demande la permission de vous présenter, qui ne sait plus où il en est. Vous l'avez subjugué sans même avoir daigné l'apercevoir. Que sera-ce quand vous l'aurez regardé?

— Le lieutenant Robert! balbutia la duchesse, dont les fraîches couleurs se fondirent instantanément en une pâleur mate.

— Madame... je... murmura à son tour d'une voix strangulée le jeune officier.

Là-dessus, Robert se leva tout chancelant et s'inclina assez gauchement devant la duchesse, sans pouvoir, en dépit de tous ses efforts, parvenir à articuler d'autres paroles.

— Ah çà! grommela Maurice en lui-même et au comble de la surprise, est-ce qu'ils se connaîtraient déjà?

Heureusement la porte du salon s'ouvrit à cet instant avec une certaine solennité, et la marquise douairière de la Roche-d'Eon apparut en personne, la canne à la main, coiffée et attifée comme une châsse, et dans l'attitude roide, muette et compassée d'un vieux portrait de famille descendu de son cadre.

La duchesse s'élança au-devant d'elle, et, l'ayant embrassée avec beaucoup d'effusion, pendant que le duc, fidèle aux anciennes traditions, se contentait de lui baiser la main :

— Vous voyez, madame, lui dit-elle d'une voix saccadée par une vive émotion intérieure qu'elle cherchait à dominer de son mieux, vous voyez que je tiens parole et que je n'ai pas oublié l'affectueuse et cordiale hospitalité que j'ai reçue dans ce château, il y a déjà bien longtemps, hélas!

La douairière répondit d'un ton plein de gravité, mais qu'elle tenta de rendre aimable et courtois :

— Ma toute belle, — vous me permettez, duchesse, de vous nommer ainsi comme autrefois, — soyez ici la bienvenue! Le château de la Roche-d'Eon n'est pas moins fier que la châtelaine elle-même d'un pareil honneur, et j'en serai toujours reconnaissante, pour ma part, envers vous comme envers mon honoré cousin. C'est même un nouveau lien entre les maisons de Sauves et de la Roche-d'Eon, et j'espère que mes petits-enfants ne l'oublieront jamais.

— Diable! souffla Maurice à l'oreille de sa sœur, est-ce que grand'maman va faire un discours? Et M. de Sauves qui n'est pas prévenu! il va être forcé d'improviser.

— Tais-toi donc! reprit Claire.

— Ah! ma chère cousine, repartit vivement le duc, je vous supplie en grâce de ne pas intervertir les rôles; car, en fait d'hospitalité, l'obligé est toujours celui qui la reçoit.

En même temps, le duc offrit son bras à la douairière, pour gagner son fauteuil, et, la duchesse étant venue s'asseoir auprès d'elle, tous les trois se mirent à causer ensemble à mi-voix.

Pendant ce temps-là, Robert ne pouvait s'empêcher d'attacher alternativement son regard, dont il eût été difficile de définir l'expression dominante, sur chacun des nouveau-venus. Toutefois, il y avait évidemment de l'inquiétude dans ce regard toutes les fois qu'il venait à s'arrêter sur le grand vieillard au front pâle et de si haute mine qui, après être resté debout quelques instants, avait fini, sur l'invitation de la douairière, par prendre place lui-même à côté de madame de Sauves, comme s'il avait eu à cœur de ne laisser occuper cette place par aucun autre. Il semblait même que, instinctivement, Robert prêtait plus d'attention aux paroles du duc qu'à celles de la duchesse, et, sous plus d'un rapport, il est aisé de s'en rendre compte.

— Oui, disait M. de Sauves, je viens d'être admis à la retraite, et me voici libre enfin de revoir la France, dont j'ai été exilé si longtemps. Loué soit Dieu, qui me permet de consacrer au bonheur d'Hélène les derniers jours d'une existence que le service du gouvernement de mon pays a trop longtemps absorbée d'une façon malheureusement bien exclusive! Vous savez que le ciel a refusé à madame de Sauves la joie d'être mère.

Ici Robert put constater que la duchesse avait baissé les yeux, et qu'un tressaillement nerveux avait agité ses lèvres.

— C'est bien le moins dès lors que je puisse faire pour elle, continua le duc, que de chercher à lui assurer une destinée tranquille et conforme à ses idées et à ses goûts, au lieu de cette destinée errante et tourmentée qu'elle a voulu avoir à mes côtés dans les pays étrangers où elle m'aidait si bien à représenter la France. Vous m'accorderez pour cela votre assistance si précieuse, n'est-ce pas, chère cousine?

La vieille marquise inclina la tête avec l'intention manifeste d'un sourire d'acquiescement. Le duc continua en ces termes :

— Hélène aime beaucoup ce pays, où elle a jadis recouvré la santé après une maladie terrible. Elle a conservé les plus aimables souvenirs de son séjour en Touraine J'ai l'intention d'acheter dans votre voisinage une terre où nous passerons comme vous une bonne partie de l'année, ne rentrant à Paris que pour la saison des fêtes et des plaisirs, dont je n'entends nullement priver ma femme, sous prétexte que j'en ai moi-même quelque peu passé l'âge.

— Voilà un bon mari! s'écria naïvement mademoiselle de Chalandray, qui s'était insensiblement rapprochée du

groupe dont sa grand'mère était le centre. Vous devez être bien heureuse, madame.

— Oh! oui, bien heureuse, reprit la duchesse, non sans rougir quelque peu.

— Eh! mais, fit Maurice, j'espère bien, chère petite sœur, que tu auras sujet d'en dire autant de ton côté, d'ici à peu de temps.

— Qui sait? dit Claire en souriant, mon frère prétend que le mariage est une loterie.

— Maurice ne sait ce qu'il dit, reprit aigrement la douairière.

— M. de Chalandray a peut-être raison, repartit le duc avec cette galanterie toute chevaleresque, mais un peu surannée, des gentilshommes de l'ancien régime; car il suffit de regarder mademoiselle pour être certain que celui qui l'épousera aura mis la main sur un bien beau lot.

— Halte-là! monsieur le duc, répliqua Maurice en riant; prenez garde! Savez-vous que mon futur beau-frère serait capable de vous demander raison, si vous continuez ainsi de courtiser sa fiancée?

— Est-il bien vrai, monsieur? dit M. de Sauves en se tournant vers Robert par une méprise assurément fort concevable.

— Hein! plaît-il? interrompit la marquise, qui bondit sur son fauteuil à la seule pensée d'une pareille mésalliance; monsieur est un étranger; monsieur n'est pas... ce que vous pensez, et il ne s'agit nullement de lui dans cette occurrence. Le futur de ma petite-fille est M. le vicomte de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre avec son oncle, le colonel comte de Montmagny.

— Vous voyez, monsieur le duc, balbutia Robert plein de confusion, mais en même temps piqué au vif, combien

vous vous étiez mépris ; et je suis presque tenté de vous en faire mes excuses.

— C'est à moi, monsieur, bien plutôt qu'à vous de m'excuser, reprit poliment le duc. Je n'ai pas l'honneur de connaître M. de Montmagny.

— Oh ! je le crois bien, riposta Mme de la Roche-d'Eon, dont la figure semblait s'allonger à vue d'œil ; c'est qu'il y a une si grande différence sous tous les rapports entre M. le vicomte de Montmagny et... M. Robert. Vous en jugerez vous-même bientôt, mon cher duc. D'abord, M. Gaston de Montmagny est bien plus grand, bien plus...

— Ma bonne-maman, s'écria Claire en rougissant et en jetant à Robert un coup d'œil qui semblait lui demander grâce de tout ce qu'il y avait de peu flatteur pour lui dans la tentative de parallèle à laquelle venait de se livrer la douairière, prenez garde que, à force de louer M. de Montmagny aux dépens... d'autrui, vous ne donniez de lui à madame la duchesse et à monsieur le duc une idée dont il faudra ensuite beaucoup rabattre.

— Je suis par avance, en ce qui me touche, bien persuadée du contraire, fit la duchesse, du moment où M. de Montmagny a eu le bonheur d'être agréé par vous, chère enfant ?

— Ah ! petite sœur, reprit Maurice, tu es bien ingrate si tu ne fais pas à l'instant ta plus belle révérence à Mme la duchesse de Sauves.

— Comment se fait-il, dit la douairière, que vous n'ayez pas rencontré M. le vicomte de Montmagny à Alger, où il était venu, au printemps dernier, sous les auspices de son oncle le colonel, pour faire sa cour à Claire ?

— Et pour acheter des chevaux arabes, ajouta Mlle de Chalandray. Ah ! bonne maman, il ne faut rien oublier.

— C'est, répondit le duc, que nous n'avons fait que tou-

cher barre à Alger. Ce voyage a été une fantaisie de ma chère Hélène, à laquelle je me suis fait naturellement une loi d'obéir. Cette fantaisie ne lui a pas été favorable d'ailleurs, car elle pourra vous dire combien sa santé en a souffert, combien elle m'a donné d'inquiétudes. J'ai craint un moment qu'elle ne fût reprise par cette terrible maladie à laquelle elle a failli succomber étant jeune fille, au moment de notre mariage. Elle était bien jeune alors, il vous en souvient sans doute : à peine quinze ans.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura mentalement Robert, qui écoutait tous ces détails avec une avidité sans cesse croissante, pardonnez-moi tout ce qu'elle a souffert en me retrouvant.

— C'est étrange! dit Maurice, car il n'y a pas de meilleur ni de plus beau climat au monde que celui d'Alger, surtout en hiver et au printemps. Mon ami Robert pourra vous le dire comme moi.

Et comme Robert, absorbé en lui-même, continuait à garder le silence.

—Mais, mon cher, parlez donc un peu à votre tour! ajouta-t-il en même temps en se penchant à l'oreille de son camarade; une jolie femme, un vieux mari, que diable! il faut faire sa cour et ne pas rester là comme un dieu Terme.

— Vous en direz tout ce que vous voudrez, messieurs, repartit le duc; mais presque tout le temps qu'Hélène a été en Afrique, elle l'a passé dans les larmes et avec une tristesse mortelle. Pour moi, je verrai toujours votre Alger à travers ces larmes-là.

A cet instant Robert ne pût s'empêcher de jeter sur Mme de Sauves un regard furtif, et plein d'attendrissement comme d'idolâtrie. Ces larmes-là, il en savait trop bien le motif, lui! Oh! comme il aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds, pour l'en remercier!

Il y eut un silence; car ce regard avait été surpris par Mlle de Chalandray, qui était devenue instantanément un peu songeuse. De son côté, la duchesse, malgré l'aplomb que pouvait lui donner sa grande habitude du monde, était de plus en plus émue.

Ce fut la douairière qui mit un terme à une situation au moins embarrassante, en faisant signe au duc qu'elle avait à lui parler. Celui-ci s'empressa de changer de place avec la duchesse, qui, s'éloignant un peu à son tour, entra en conversation particulière avec Claire. Maurice et Robert en firent autant de leur côté.

L'objet du tête à tête que Mme de la Roche-d'Eon venait de se ménager avec M. de Sauves était de lui demander, en qualité de parent et d'ami, de vouloir bien servir de témoin à Mlle de Chalandray le jour de son mariage avec le jeune vicomte de Montmagny. Le duc n'avait garde de refuser un pareil office.

— Touchez là ! mon cher duc, dit à haute voix la marquise, après avoir négocié cette petite affaire. C'est chose convenue, et je m'en réjouis à plus d'un titre, car cela va nous permettre de vous garder quelque temps à la Roche-d'Eon, ainsi que votre chère et belle duchesse. MM. de Montmagny, que nous attendons d'un moment à l'autre, en seront bien heureux aussi. Ce sont des gens de notre monde, eux, ajouta-t-elle avec une certaine emphase, et vous serez bien aise de faire connaissance avec eux.

Puis, se tournant vers sa petite-fille.

— Claire, s'écria-t-elle, il faut faire préparer des chambres pour M. le duc et Mme la duchesse de Sauves.

— C'est chose faite, chère bonne-maman.

— Ah ! s'écria Mme de Sauves, savez-vous que je me fais une fête de retrouver ma chambre du temps jadis, la chambre bleue? Est-ce qu'elle est encore habitable ?

— Certainement, ma toute belle, fit la marquise, et l'on n'y a rien changé.

— C'est M. Robert qui l'occupe actuellement, dit Claire.

— Eh bien! repartit sèchement la marquise, on mettra M. Robert ailleurs. Il ne manque pas de chambres dans le château. Et puis M. Robert ne doit-il pas nous quitter bientôt?

— Oh! bonne-maman, reprit la jeune fille, nous en serions tous bien fâchés.

Ici, Robert, qui n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, crut devoir s'approcher.

— Excusez-moi, mademoiselle, s'écria-t-il avec un accent assez ferme cette fois; mais je ne saurais accepter plus longtemps l'hospitalité que votre frère et vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce, et mon intention est de partir aujourd'hui même,

— Et moi, dit Maurice, mon intention est de m'y opposer, et le moment est venu d'employer pour cela les grands moyens. Oui, duchesse, il faut bien vous le dire, c'est sur vous que nous comptons, ma sœur et moi, ainsi que ma bonne-maman elle-même, par qui j'aurais dû commencer, n'est-ce pas, bonne-maman? pour déterminer mon camarade et ami que voici, à nous rester. Vous l'avez voulu, mon cher, Bataille!

— Je ne demande pas mieux, balbutia Mme de Sauves avec quelque embarras, que de joindre mes instances aux vôtres; mais en vérité, je ne puis croire que monsieur accorde à une étrangère ce qu'il a refusé à un ami.

— Et moi, reprit Maurice, je suis sûr du contraire. Seulement s'il y a plusieurs façons de demander il n'y en a qu'une d'obtenir, vous le savez tout aussi bien et même

beaucoup mieux que moi, duchesse, et c'est celle-là que je voudrais vous voir employer.

— Qu'est-ce à dire? riposta aigrement la douairière, voulez-vous pas que madame la duchesse de Sauves aille se mettre à genoux devant monsieur... Robert? Je vous invite, monsieur mon petit-fils, à cesser ce badinage qui est de la dernière inconvenance, et dont je demande pardon pour vous à mes hôtes.

— Ah! madame, s'écria la duchesse, je vous prie en grâce de ne gronder personne pour moi; et, ajouta-t-elle en se tournant vers Robert, puisque tel est le désir de monsieur et de mademoiselle de Chalandray, je vous prie, monsieur, de ne pas persister dans un projet dont l'exécution me priverait du plaisir de nouer avec vous plus ample connaissance.

— Eh bien! mon cher camarade, reprit Maurice, qu'avez-vous à répondre à cela?

Un sentiment bien marqué d'hésitation se peignit dans toute la physionomie du jeune officier, qui cherchait avec avidité à lire dans les yeux de la duchesse jusqu'à quel point les paroles qu'elle venait de prononcer étaient d'accord avec sa pensée intime et secrète. Mais, comme on le pense bien, celle-ci avait à cœur de n'en rien laisser voir. Se [sentant observée par tout le monde, elle avait compris le danger de tout signe d'intelligence qui eût pu révéler que Robert était bien loin d'être pour elle un inconnu; aussi, elle demeura calme et impénétrable.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit Robert avec effort, j'aurais mauvaise grâce, je le sens, à résister à tant d'instances qui me pénètrent de confusion. Je resterai, sous votre bon plaisir, madame la marquise, ajouta-t-il en s'inclinant humblement devant la douairière.

Madame de la Roche-d'Eon ne put faire autrement que

de répondre par une grimace, qui, à la rigueur, était susceptible de se traduire comme un acquiescement approbatif.

— Bravo! fit Maurice, la victoire est à nous. Ouf! ce n'est pas sans peine.

— A nous! murmura mademoiselle de Chalandray, tu veux dire, frère, à madame la duchesse de Sauves.

A ce moment, la vieille marquise, désireuse sans doute de pouvoir donner un libre cours à sa mauvaise humeur, se leva de son fauteuil, et, frappant le parquet de sa canne :

— Je rentre chez moi, dit-elle, pour laisser à M. et à madame de Sauves le loisir de s'installer dans leurs appartements respectifs. Nous nous reverrons au déjeuner.

Toute l'assistance s'empressa autour d'elle pour la reconduire jusqu'à la porte du salon, et, comme Maurice lui offrait son bras pour l'aider à regagner sa chambre, elle refusa sèchement, en disant qu'elle n'avait besoin de personne.

Dans le mouvement qui se fit à cette occasion, Robert était resté en arrière; la duchesse s'approcha de lui, et, attachant sur le jeune officier un de ces regards remplis à la fois de douleur et de tendresse maternelle dont nulle parole ne saurait rendre l'expression, elle lui jeta rapidement ces mots à voix basse :

— Ah! pourquoi m'avez-vous désobéi?

Si bas que ces mots eussent été prononcés, il faut croire qu'il en était arrivé quelque chose jusqu'aux oreilles du duc de Sauves; car il se retourna du côté de sa femme et la contempla avec une expression singulière.

XIV

Sur la sellette.

Dès que Robert se trouva seul, il fut tenté de se frotter les yeux en se demandant si tout ce qui venait de se passer depuis son arrivée au château de la Roche-d'Eon n'était pas un songe? Sa mère, qu'il venait de retrouver, était une grande et belle dame, une duchesse, une ambassadrice, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus haut placé dans ce bas monde après les personnes royales ou de maison souveraine.

Mariée à un vieillard non moins honorable par son caractère qu'honoré pour toutes les dignités dont il était revêtu, un vieillard qui paraissait l'adorer comme une sainte, sans doute, elle avait été coupable envers lui, à un moment donné de son existence; mais ne suffisait-il pas de contempler cette physionomie, aussi noble et pure qu'elle était resplendissante encore de grâces et d'attraits, pour se convaincre que la faute devait être excusable au premier chef?

Et puis, si modeste qu'il fût, Robert ne pouvait s'empêcher d'éprouver une secrète fierté en sentant couler dans ses veines un sang qui n'était pas seulement le sang d'une patricienne dans l'ordre social, mais encore celui d'une pa-

12.

tricienne dans l'ordre de la nature. Dieu qui donne la beauté, s'en montre en effet moins prodigue, à coup sûr, que les souverains ne pouvaient l'être jadis de la noblesse.

Oh! comme il lui tardait de pouvoir se justifier auprès de cette mère adorée qui avait pu croire un instant à sa désobéissance! Car elle ignorait sans doute la maladie de la pauvre Lucienne, et ne pouvait dès lors se rendre compte du motif qui avait rendu sans effet toutes les communications qu'elle avait pu adresser depuis quelque temps par cette voie.

Ses lettres, expédiées dans la forme ordinaire à l'adresse de la meunière, poste restante, se trouvaient encore, suivant toute apparence, dans le bureau, sans qu'il fût possible de les en retirer. Mais où, quand, comment Robert trouverait-il moyen de donner cette explication à la duchesse de Sauves?

Ce n'était pas tout que de se voir appelé par un bien heureux hasard à rester quelques jours auprès d'elle, à vivre de la même vie, sous le même toit. La difficulté était de pouvoir se ménager une conversation tant soit peu suivie, et par-dessus tout secrète, avec une personne que sa situation, son rang, sa beauté même, prédestinaient à être très-entourée et presque inabordable pendant tout le temps qu'elle devait passer au château. Il est vrai qu'il restait à Robert une ressource, c'était d'écrire; mais comment alors faire parvenir sa lettre sans éveiller aucun soupçon, sans compromettre la femme qu'il devait respecter le plus au monde?

Comme il se livrait à cet égard à toutes sortes de réflexions, Maurice vint le trouver, et, avec son impétuosité habituelle,

— Eh bien! lui dit-il, à quoi songez-vous, mon cher Robert? Madame de Sauves vous a-t-elle si bien fasciné que

vous n'ayez plus d'yeux et d'oreilles que pour elle? Le colonel est arrivé. Le château de la Roche-d'Eon se peuple à vue d'œil. Ce diable de colonel est comme Don Juan, il a senti l'*odore di femina*. Il faut vous dépêcher de venir le saluer avec moi. La hiérarchie, mon cher, la hiérarchie! on doit la respecter, même en congé, article du règlement, je ne sais lequel...

— Ah! s'écria Robert, rappelé soudain par cet avertissement à un ordre d'idées que l'arrivée imprévue de la duchesse avait momentanément écartées de son esprit, le colonel est là, et votre futur beau-frère aussi, sans doute?

— Pas encore. Il n'arrivera que demain. C'est son oncle qui s'est chargé d'apporter son bouquet, un bouquet magnifique. Il y a les courses d'automne en ce moment à Angers, et, vous comprenez, quand on a l'honneur d'être *sportsman*, cheval oblige.

— Parfaitement, dit Robert, qui éprouva en même temps, sans peut-être s'en rendre compte, je ne sais quelle sensation de soulagement, de bien-être même, analogue à celle que doivent ressentir les débiteurs de bonne foi, quand leur créancier daigne leur accorder un répit. Le colonel sait-il que je suis ici?

— Ma foi! je n'ai pas eu le temps de l'en prévenir, et il vaut beaucoup mieux qu'il l'apprenne en vous voyant. Il faut lui laisser le plaisir de la surprise à ce brave colonel.

— Dites plutôt le déplaisir, mon cher Maurice; mais enfin mon parti est pris à cet égard.

— Je le crois, parbleu! bien, mon gaillard, car il y a le chapitre des compensations.

— Je ne vous comprends pas.

— Je me comprends, moi; mais nous causerons de cela plus tard. Allons, en avant, marche! le moment est venu

de se rendre à l'ordre. Tenez, entendez-vous, voilà déjà la cloche du déjeuner qui sonne ? Dépêchons-nous!

Quelque diligence que fissent les deux jeunes gens, M. de Montmagny avait déjà quitté sa chambre lorsqu'ils s'y présentèrent, et bientôt ils purent l'apercevoir traversant une allée du jardin et donnant le bras à madame de Sauves pour gagner la salle à manger. Mademoiselle de Chalandray les suivait à quelques pas, au bras de M. de Sauves, et tenait dans sa main le bouquet de son prétendu.

Le colonel qui avait abdiqué dans cette circonstance la tenue militaire, était loin d'avoir renoncé pour cela à ses façons de conquérant. Il avait le sourire sur les lèvres, et sa démarche et ses allures étaient d'autaut plus triomphantes qu'il sentait s'appuyer sur son bras l'un des plus nobles blasons et l'une des plus charmantes femmes de France.

Robert s'approcha de son supérieur presque timidement, car la pensée que la duchesse et mademoiselle de Chalandray étaient là ne laissait pas que de lui causer un certain trouble, et il s'inclina profondément devant le comte de Montmagny.

— Excusez-moi, dit-il en même temps, mon colonel, si je ne me suis pas trouvé là à votre arrivée, pour vous présenter mes devoirs.

Le colonel s'arrêta un instant, braqua son lorgnon sous son arcade sourcillière, puis d'un ton passablement ironique :

— Ah ! vous voilà, vous, répondit-il ; ma foi ! vous êtes bien le dernier des officiers de mon régiment que je m'attendais à rencontrer ici.

Là-dessus il continua son chemin sans même daigner s'apercevoir que Robert, plein de confusion, avait tressailli

et baissé douloureusement la tête, ni surtout que le bras de madame de Sauves avait frémi sous le sien.

Maurice saisit vivement la main de son camarade.

— Pardon, lui dit-il, pardon, mon cher Robert, je n'avais pas prévu cela.

— Je l'avais prévu, moi, reprit tristement Robert.

Et il alla s'asseoir, morne et silencieux, à cette table, où, pour la première fois de sa vie, il avait le bonheur de se trouver avec sa mère, sa mère, sur laquelle il osait à peine parfois arrêter furtivement son regard, mais sans pouvoir échanger avec elle une parole.

Qu'aurait dit la marquise douairière de la Roche-d'Eon, qu'aurait pensé le colonel comte de Montmagny, si, sortant de son attitude réservée et discrète, lui un humble lieutenant, un petit officier de fortune, il s'était permis de se mêler à la conversation de ces nobles personnages avec madame la duchesse de Sauves ?

Façonné depuis longtemps déjà au joug si dur parfois de la discipline, disons mieux de la servitude militaire, Robert savait tout ce qu'un subalterne doit de déférence et de respect aux caprices et aux fantaisies parfois les plus arbitraires de ses supérieurs hiérarchiques, et particulièrement d'un chef de corps; mais tout son être se révoltait à la pensée d'avoir à supporter cette tyrannie du grade, exercée d'une façon si humiliante pour lui, non pas tant parce qu'il se trouvait en dehors du régiment que parce que cela se passait sous les yeux de madame de Sauves et de mademoiselle de Chalandray.

Ce qui eût été à peine pour lui, en toute autre circonstance, de simples piqûres d'épingle, se transformait alors en coups de poignard ; et ce poignard, une main impitoyable se préparait sans doute à le retourner incessamment dans la plaie.

Sous l'influence des préoccupations auxquelles chacun des convives se trouvait en proie, pendant une bonne partie du déjeuner, la conversation ne brilla pas précisément par l'entraln et l'animation. C'est en vain que Maurice se battait les flancs pour obtenir un peu de hausse dans le thermomètre.

On eût dit que, au lieu d'être dans la salle à manger d'un beau château de Touraine, où il ne manquait ni de jeunes gens ni de jolies femmes, on se trouvait dans une maison de santé, et la température restait invariablement celle de chambres de malades. Un petit incident vint pourtant répandre quelque agitation dans l'atmosphère.

Au dessert, l'une des portes de la salle à manger s'étant ouverte, on vit apparaître sur le seuil Bou-Maza, le grand lévrier de Maurice, qui n'avait, bien entendu, à aucun titre, ni ses grandes ni ses petites entrées dans les appartements du château; car la douairière ne pouvait souffrir les animaux. Bou-Maza tenait délicatement dans sa gueule un magnifique bouquet de fleurs fraîchement cueillies, dont il semblait pour le moment fort embarrassé.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria la douairière, voulez-vous bien chasser cette vilaine bête! A la porte, Bou-Maza! à la porte!

— Pardon, bonne maman, pardon, reprit Maurice, je ne demande nullement grâce pour mon chien, dont ce n'est point ici la place; mais il apporte un bouquet, car il est on ne peut plus galant, mon beau lévrier.

— Lui, ou son maître? fit le colonel.

— Je ne sais, mais encore faut-il qu'il remette son offrande à la personne à laquelle il la destine sans doute, et je crois être son interprète en proclamant que ce bouquet est pour la plus belle. Vous allez voir avec quelle grâce et quelle intelligence Bou-Maza va remplir son office... Bou-

Maza! mon bon chien, écoute-moi bien : Va porter ce bouquet à la plus belle, puis sauve-toi bien vite!

Le lévrier, toujours fort empêché de son fardeau et non moins inquiet qu'effaré, attachait sur son maître des regards moitié interrogatifs moitié suppliants. En voyant M. de Chalandray lui désigner d'un coup d'œil et d'un geste impératif la duchesse de Sauves, on put croire un moment qu'il avait compris la tâche à laquelle il était convié; mais il prouva bientôt le contraire, car s'il avait toute la grâce et la beauté des chiens de sa race, il en avait aussi toute la proverbiale intelligence.

En conséquence, après avoir fait le tour de la table, il vint tout à coup poser son long museau sur les genoux de la douairière. Là il lâcha brusquement le bouquet qu'on avait placé entre ses dents, et qui dévala sur le parquet de la salle; puis il décampa au plus vite.

Plus d'un rire mal dissimulé éclata autour de la table, et les domestiques eux-mêmes eurent grand'peine à conserver leur sérieux. La marquise de la Roche-d'Eon était devenue toute rouge, elle avait pincé les lèvres et dardait sur son petit-fils un œil courroucé. M. de Montmagny, qui était assis auprès d'elle, crut devoir intervenir, et, ramassant le bouquet, il s'empressa de l'offrir à la duchesse, dont il baisa en même temps la main avec une galanterie toute parfumée des traditions de l'ancien régime; puis il s'écria :

— Mon cher Chalandray, je répare l'erreur de votre lévrier; mais c'est votre faute aussi. Cet animal n'est pas français. Il fallait lui parler dans sa langue et je suis sûr qu'il aurait compris tout de suite.

— Merci, mon colonel, repartit Maurice. Vous avez raison. Si notre camarade Sauvageol avait été ici, c'est lui que j'aurais chargé d'être mon truchement auprès de Bou-Maza.

— Oui-dà ! fit le colonel, il n'aurait plus manqué que d'avoir ici M. Sauvageol ! Mais est-ce que M. Robert ne baragouine pas aussi l'arabe ?

— Excusez-moi, mon colonel, répondit le jeune officier ainsi directement interpellé ; je sais à peine quelques mots de cette langue.

— En vérité, vous m'étonnez, monsieur Robert ; ma parole d'honneur ! vous m'étonnez.

— Pourquoi donc, mon colonel ?

— Dame ! on m'avait dit que vous étiez l'officier le plus studieux, le plus instruit du régiment, toujours le nez fourré dans les bouquins ; un vrai Pic de la Mirandole déguisé en hussard. On m'a donc trompé ?

Il était difficile de se méprendre sur l'intention profondément railleuse avec laquelle cette apostrophe venait d'être lancée. Aussi ce ne fut pas sans émotion que Robert répondit :

— Je ne sais, mon colonel, quels rapports ont pu vous être faits à mon égard. S'ils sont tels que vous voulez bien me l'exprimer, je me bornerai à répondre qu'on m'a surfait apparemment auprès de vous.

— C'est que vous êtes modeste, mon cher.

— Mon colonel, je ne suis encore que lieutenant.

— Hein ? plaît-il ? serait-ce une épigramme ?

— Vis-à-vis de vous cela m'est interdit, mon colonel ; seulement il m'est peut-être permis de vous faire observer que nous ne sommes pas ici au régiment.

En entendant cette réponse, faite avec un accent qui, pour être calme, n'en était pas moins incisif, il y eut comme un frémissement dans toute l'assistance. Le colonel était visiblement désarçonné, et il mordillait sa moustache avec acharnement. Tout à coup il reprit, en dissimulant de son mieux son dépit :

— Pardieu ! mesdames, monsieur Robert vient de parler d'or, et je vous fais mes très-humbles excuses.

— Mais, colonel, repartit vivement la douairière, vous ne nous en devez aucune.

— Si fait, marquise, si fait ! J'en dois même à M. Robert.

— En voici bien d'une autre ! grommela l'acariâtre châtelaine en haussant les épaules.

— Certainement, pour m'être permis de supposer à monsieur des connaissances acquises qu'il n'a pas.

— Vous pourriez ajouter, mon colonel, riposta Robert, qu'il regrette de ne pas avoir.

— Eh ! messieurs, dit la duchesse, dans les traits de laquelle l'inquiétude commençait à s'accentuer, ne pourrait-on changer de conversation ? Tout cela devient bien sérieux à propos d'un bouquet dont les fleurs sont si belles et si fraîches, et vous allez faire repentir M. de Chalandray de son obligeante attention.

— Ce n'est certes pas ma faute, reprit le colonel toujours gouailleur ; et je vous assure, madame la duchesse, que les choses sérieuses n'ont jamais été de mon goût. Je laisse cela à M. Robert. Moi d'abord, je suis de l'école du bon roi Henri IV, dont le triple talent me paraît être tout ce qu'on doit exiger d'un officier.

— Et moi aussi, fit gaiement Maurice, je suis de cette école-là.

— Et pour preuve, ajouta M. de Montmagny, voulez-vous, mesdames que je me mette, comme nos devanciers du siècle dernier, à broder au tambour après le déjeuner ? J'y suis tout prêt, pour peu que cela vous soit agréable. M. Robert s'en croirait déshonoré, lui.

— Déshonoré ! reprit tranquillement Robert, oh ! non pas, mon colonel, mais peut-être ridicule.

— Ridicule ! vous l'entendez, mesdames, je ne le lui fais pas dire.

— Mais, interrompit aigrement la douairière, il me semble, monsieur, que si ce n'est là un manque d'égards pour M. le colonel de Montmagny, c'est tout au moins une attaque contre les officiers de l'ancien régime.

— Ah! bonne-maman! bonne-maman! s'écrièrent à la fois Maurice et Claire, vous n'êtes pas indulgente,

Une vive rougeur monta au front de Robert, et cette rougeur se refléta sur le front de la duchesse de Sauves, dont le cœur battait avec d'autant plus de violence qu'elle était obligée d'en comprimer les élans. Un coup d'œil furtif échangé alors entre la mère et le fils sembla délier instantanément la langue de ce dernier, et ce fut avec une volubilité presque fébrile qu'il reprit :

— Vous avez mal jugé ma pensée, madame la marquise, et je demande à m'expliquer. Non, madame, je ne suis pas homme à oublier ici, moins que partout ailleurs, ni le respect et les égards que je dois à mon colonel, ni tout ce que les officiers de l'ancien régime ont fait pour la défense et pour la gloire de notre pays; mais le temps a marché depuis lors, et, pour que notre métier reste à la fois le premier et le plus noble entre tous, il me semble qu'il ne faut plus seulement nous borner comme nos prédécesseurs, toujours si pleins de bravoure au milieu de leurs frivolités, à être prêts à chaque instant à faire le sacrifice de notre vie; il faut encore que nous devenions des hommes utiles. Agents terribles de la force qui détruit, puisque telle est notre mission fatale en ce bas monde, pourquoi ne serions-nous pas aussi, par une juste réciprocité, les instruments intelligents de la force qui fonde et édifie?

— C'est cela! fit le colonel en ricanant, maçons et terrassiers!

— Pourquoi pas? repartit Robert; avez-vous oublié ce

qu'ont fait les légions romaines? De ce que la main devient habile à manier le fusil, l'épée ou le sabre, s'ensuit-il qu'elle doive devenir étrangère à tout autre emploi? En Grèce, à Rome, tout citoyen était soldat et tout soldat citoyen. Pourquoi donc aujourd'hui l'armée serait-elle une nation dans la nation? Sommes-nous des hommes ou seulement des chiens destinés à garder vos propriétés, à vous défendre vous-même contre les loups? Parce que nous nous exerçons sans cesse au grand art de donner la mort, nous est-il interdit de donner la vie?

En parlant ainsi, le visage du jeune officier s'était animé, ses yeux étaient devenus brillants et sa parole vibrante; une véritable transfiguration venait de s'opérer en lui : sa timidité naturelle avait disparu, et, en rencontrant dans les regards de la duchesse et de mademoiselle de Chalandray, sympathiquement fixés sur lui, les encouragements et les suffrages qui jusqu'alors lui avaient fait défaut, on eût dit qu'il y puisait en quelque sorte le don précieux de l'éloquence.

— Peste! murmura M. de Montmagny à l'oreille de la douairière, ce n'est plus seulement Pic de la Mirandole, c'est saint Jean Chrysostôme qui s'était réservé pour le dessert.

— Halte-là! mon cher camarade, fit Maurice toujours prêt à prendre les choses sous les aspects de la plaisanterie, c'est très-noble et même assez poétique tout ce que vous dites là, mais je ne puis m'empêcher de protester; car un officier n'est pas tenu, que je sache, de donner sa démission pour se marier, et par conséquent pour donner la vie.

— J'entends, reprit Robert en s'exaltant de plus en plus, la vie dans toutes ses manifestations, par la science, par les arts, par les lettres.

— En d'autres termes, dit le colonel, monsieur Robert veut qu'un officier puisse faire tous les métiers excepté le métier d'officier.

La douairière affecta de rire aux éclats en entendant cette saillie, qui, pour elle, résumait victorieusement toute la discussion; mais M. de Sauves, dont l'attitude était restée jusqu'alors parfaitement silencieuse, ainsi qu'il convient à un diplomate blanchi sous le harnois, M. de Sauves crut devoir prendre à son tour la parole.

— Monsieur, dit-il en se tournant vers Robert, je reconnais volontiers qu'il y a du vrai dans votre manière de voir, et qu'il serait désirable que le gouvernement se préoccupât un peu plus du soin d'utiliser toutes les forces perdues de ce grand corps qu'on appelle l'armée, pendant les loisirs si longs et si stériles de la vie de garnison; mais, aujourd'hui comme au temps jadis, chacun est entièrement libre de tirer, suivant ses convenances particulières, le meilleur parti de ces mêmes loisirs. D'Aubigné, la Rochefoucauld, Vauvenargues et bien d'autres étaient des officiers, ce me semble, et cela ne les a pas empêchés de devenir illustres dans la carrière des lettres. L'armée a fourni mainte et mainte recrue à l'administration, à la diplomatie, et ce ne sont pas les plus mauvaises. Je pourrais passer ainsi successivement en revue tous les états. Que voulez donc de plus?

— Je veux, monsieur le duc, repartit Robert, ou, ce qui est beaucoup plus convenable de ma part, je demande humblement que ce qui a été jusqu'à présent l'exception, devienne la règle, qu'en se faisant militaire on ne cesse pas d'être citoyen, que ce ne soit plus une profession d'être traîneur de sabre; car, après avoir été si longtemps en France la première de toutes, ce pourrait bien être à la fin la dernière. Je suis de ceux qui croient qu'il y aurait un meilleur

usage à faire, en temps de paix, de 400,000 hommes, l'élite de la population virile de France que de les laisser s'abrutir dans les détails fastidieux de la vie de quartier ou de caserne, sous un régime qui n'est autre chose que l'arbitraire tempéré par le despotisme; j'estime enfin que, après avoir consacré tant d'années à acquérir les principales connaissances humaines, il est regrettable de n'avoir plus à les appliquer pendant une bonne partie de sa vie qu'à l'étude de la théorie, du jeu de dominos et du billard.

— Amen! fit le colonel en affectant un léger bâillement.

— Est-ce tout? s'écria la douairière de son ton le plus cassant.

— Madame la marquise, reprit Robert, je suis vraiment confus de m'être laissé entraîner à soutenir une thèse dans laquelle j'ai pu, sans le vouloir, sans le savoir même, émettre des idées en contradiction avec celles de vos hôtes et particulièrement de mon colonel. Je vous prie, ainsi que toutes les personnes ici présentes, d'en recevoir mes excuses. Je ferai en sorte de ne plus retomber dans la même faute.

— Il suffit, monsieur, il suffit, repartit sèchement la chatelaine de la Roche-d'Eon. Qu'on serve le café!

— Mon cher Robert, dit Maurice à mi-voix, en tendant la main à son camarade, mes compliments, vous pouvez quitter la sellette.

— La sellette! reprit le duc; monsieur vient d'en faire un trépied.

Aussitôt que le déjeuner fut terminé, madame de la Roche-d'Eon se leva de table avec une certaine affectation, comme s'il lui eût tardé d'être hors de la salle à manger, et, prenant cette fois le bras du colonel, elle rentra avec lui dans son appartement particulier. Là, se laissant tomber dans sa bergère, et après avoir invité M. de Montma-

gny à s'asseoir à ses côtés, elle put enfin donner un libre cours à toute sa mauvaise humeur.

— Eh bien! colonel, s'écria-t-elle, nous venons d'en entendre de belles dans la bouche de ce croquant! N'est-ce pas une horreur, une abomination, qu'un officier, et un officier de hussards par dessus le marché, puisse s'exprimer ainsi en présence de personnes des plus qualifiées, comme M. le duc et madame la duchesse de Sauves, en votre présence à vous, qui êtes son chef? Voilà les résultats de toutes nos révolutions! J'en frémis encore de colère. Jour de Dieu! savez-vous qu'il y a eu un temps où, pour moins que cela, on aurait envoyé ce petit jacobin en herbe réfléchir dans quelque cul de basse fosse sur ses idées saugrenues à l'endroit des armées du roi?

— Aujourd'hui, fit le colonel en caressant sa moustache, ils appellent cela un penseur.

— Un penseur! cela fait pitié. Pour moi, colonel, j'ai toujours été de l'avis du roi Louis XV. Un penseur! Va panser ton cheval, maroufle!

Et comme M. de Montmagny n'avait pu réprimer un sourire, la marquise ajouta :

— Est-ce que ce n'est pas votre avis, colonel?

— Pour qui donc me prenez-vous, marquise? fut-il répondu énergiquement. Morbleu! un sabre, une épée, un fusil, cela agit mais cela ne pense pas. Aussi, depuis que je commande mon régiment, c'est ma bête noire, à plus d'un titre, que ce lieutenant Robert, et je vous confesse qu'il m'agace furieusement. Mauvais officier, madame, mauvais officier!

— Touchez là, colonel. Je crois que nous nous entendons. Comment Maurice, mon petit-fils, a-t-il pu se coiffer d'un pareil prestolet?

— C'est ce que je me demande moi-même à chaque instant ; un si joli officier que Chalandray !

— Se lier ainsi avec un monsieur dont on ne connaît même pas l'origine, c'est renversant, n'est-ce pas, colonel ?

— Ne m'en parlez pas !

— Un bâtard sans doute, et encore il y a bâtard et bâtard dans le monde. Celui-là ne sort pas du salon, j'en ferais volontiers la gageure, d'après ses opinions même, mais bel et bien de l'antichambre.

— C'est plus que probable, et il aurait dû y rester.

— Aujourd'hui cela devient officier, cela obtient la croix, tandis qu'on la refuse aux gens de qualité ! Dans quel temps vivons-nous ?

— Et cela sera peut-être colonel, un jour à venir, madame la marquise.

— Colonel, lui ! allons donc ! c'est impossible.

— Impossible ?... Demandez à Maurice que voici son avis à ce sujet.

— Maurice ! que vient-il faire ici ? Je ne l'ai pas appelé.

— En effet, bonne maman, s'écria le jeune homme, et je vous demande pardon de venir troubler votre tête-à-tête avec mon colonel, mais je viens vous embrasser.

— Vous prenez mal votre moment pour cela, monsieur, répondit la douairière en fronçant le sourcil, je suis très-mécontente de vous et je vous invite à vous retirer. Allez vous-en faire compagnie à votre cher camarade M. Robert !

— Vous serez obéie sur-le-champ, bonne-maman, car c'est avec lui que je pars.

— Vous partez ! et où allez-vous, s'il vous plaît ?

— Je retourne au régiment, bonne maman, et vous me permettrez bien de vous dire adieu auparavant, et de prendre en même temps congé de mon colonel.

— Qu'est-ce à dire, monsieur, et quelle est cette mauvaise plaisanterie?

— Je ne plaisante pas, bonne maman, c'est très-sérieux. Puisque vous recevez si mal mon plus intime ami, mon plus cher camarade, puisqu'il ne trouve ici que des brimades, il faut bien qu'il fasse ses paquets, et je ne puis faire autrement que de m'en aller avec lui.

— En voici bien d'une autre! s'écria la douairière, en échangeant avec M. de Montmagny un regard non moins courroucé que stupéfait. Que voulez-vous dire, monsieur, avec vos brimades?

— Bonne maman demandez à mon colonel!

M. de Montmagny se contenta de hausser les épaules.

— Mais, colonel, fit l'aïeule, mon petit-fils est sous vos ordres : il vous doit respect et obéissance. Dites-lui donc un peu ce que vous pensez d'une pareille incartade.

— Mon cher Chalandray, reprit le colonel, en tendant paternellement la main à son subordonné, perdez-vous la raison? Avez-vous bien réfléchi sur tout le scandale qui va résulter de votre détermination? Voulez-vous donc que le mariage de votre sœur avec mon neveu se fasse sans vous? En conscience, vous ne pouvez avoir l'intention de nous causer cette peine-là à tous. Rentrez en vous-même, mauvaise tête, et laissez M. Robert agir comme bon lui semblera. C'est votre camarade, votre ami, tout ce que bon vous semblera, bien que vous eussiez pu faire un meilleur choix au régiment; mais que diable! vous n'êtes pas mariés ensemble.

— Pardon, mon colonel, c'est plus encore. Il y a entre nous un pacte à la vie, à la mort.

— Ma foi! mon cher, je ne vous en fais pas mon compliment.

— Ni moi non plus, ajouta vivement la douairière; mais

puisqu'il en est ainsi, monsieur, je ne vous retiens plus. Bon voyage! et que je n'entende plus parler de vous, pas plus que de M. Robert!

Déjà Maurice se disposait à tourner les talons, lorsqu'un renfort, qui n'attendait peut-être que le moment opportun pour se démasquer, apparut sur le théâtre de la lutte. Ce renfort n'était autre que mademoiselle de Chalandray, qui s'approchant de la douairière et l'ayant embrassée avec une grâce toute câline, s'écria.

— Et moi, bonne-maman, moi, votre petite Claire, est-ce que vous voulez que je m'en aille aussi?

— Toi! mon enfant, reprit la douairière. En voici bien d'une autre! De quoi te mêles-tu? Ton devoir est de te joindre à nous pour faire entendre raison à ton frère.

— C'est-à-dire, repartit la jeune fille, pour mettre M. Robert à la porte. Ah! bonne-maman, bonne-maman, vous êtes injuste, pour M. Robert. Si vous aviez un peu d'affection pour moi, vous comprendriez que ce n'est pas ainsi qu'on peut et doit traiter le meilleur ami de mon frère. Si Gaston était là, il vous le dirait comme nous. N'est-ce pas, colonel?

— Oh! pour cela, reprit M. de Montmagny, je n'en suis pas sûr.

— Je m'en porte garant pour lui, dit Maurice.

— Mais, colonel, balbutia la marquise un peu radoucie, ces enfants-là veulent me faire mourir de chagrin.

A ce moment M. de Montmagny comprit que la place faiblissait et était bien près de se rendre. En conséquence il s'écria :

— Quand les enfants perdent ainsi la tête, il faut bien que les grands parents conservent un peu la leur. Je propose une capitulation.

— Non pas! non pas! reprit aigrement la marquise.

— Laissez-moi faire, madame, dit le colonel à voix basse, ne brusquons rien, et c'est moi qui m'engage à vous débarrasser de M. Robert.

Puis, se rapprochant de Maurice et de sa sœur:

— Or çà, ajouta-t-il, insurgés, quelles sont vos conditions pour vous rendre?

— Une seule, mon colonel, une seule, répondit Maurice. C'est qu'on fasse bonne mine à mon ami Robert. A cette condition-là, bonne-maman fera de moi tout ce qu'elle voudra. Je redeviens un vrai mouton, et l'on pourra me conduire en laisse avec un ruban.

— Et moi aussi! dit Claire.

— C'est traité conclu, n'est-ce pas, madame? reprit le colonel. Allons, mauvais sujet! continua-t-il en se tournant vers Maurice, venez baiser la main de votre grand'maman. La paix est faite et vous pouvez aller l'annoncer à monsieur Robert.

XV

Un coin de ciel bleu.

— Eh bien ! monsieur, voulez-vous encore nous quitter ! s'écria mademoiselle de Chalandray, en rencontrant dans le jardin le lieutenant Robert, et en lui souriant le plus gracieusement, mais aussi le plus malicieusement du monde.

— Que le ciel m'en préserve! mademoiselle, répondit le jeune officier; il y aurait là de ma part, à présent, plus que de l'incivilité; ce serait de l'ingratitude. Seulement, vous me voyez plein de stupéfaction, et je me demande, en vérité, si je suis bien éveillé. Ce matin encore, on me recevait ici, convenez-en, un peu comme un intrus et comme un fâcheux.

— Oh! vous êtes injuste, monsieur.

— Pardon! croyez bien que mes paroles ne s'appliquent ni à vous, ni à Maurice, qui vous êtes montrés l'un et l'autre si affectueusement hospitaliers pour moi; mais il me semble qu'il n'en a pas été tout à fait de même de la part de madame la marquise de la Roche-d'Eon. Au surplus j'aurais tort de m'en plaindre, puisque...

— Puisque ma bonne-maman a fait amende honorable, n'est-ce pas, et qu'elle a daigné s'appuyer elle-même sur

votre bras pour aller donner à manger aux carpes du bassin. Savez-vous bien, monsieur, que c'est le comble de la faveur, cela?

— Ajoutez, mademoiselle, qu'il n'est pas jusqu'à mon colonel qui ne se soit montré presque gracieux pour moi. Tout à l'heure, je l'ai rencontré dans le parc, et il m'a offert un cigare.

— Que vous avez refusé, à ce qu'il paraît?

— Mademoiselle, je ne fume pas.

— Je vous en fais mon compliment.

— Mais enfin, mademoiselle, puis-je espérer que vous voudrez bien me donner la clef de cette énigme? Quel est l'enchanteur, quelle est la bonne fée qui, d'un coup de baguette, ont changé les dispositions qu'on me témoignait ici?

— Que vous importe, monsieur? Que sais-je d'ailleurs à cet égard? On vous méconnaissait, on vous rend justice à présent, voilà tout. Quand on a eu des torts et qu'on cherche à les faire oublier, il me semble qu'on ne fait que ce qu'on doit.

— Ah! mademoiselle, vous avez beau dire, la bonne fée c'est vous, l'enchanteur c'est Maurice.

— Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez certainement, et ni mon frère, ni moi n'avons droit au moindre remerciement de votre part. Tenez, c'est madame la duchesse de Sauves qui vous a déterminé à faire ce que vous m'aviez refusé à moi-même, à rester ici. Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas elle qui, à ce titre, aurait fait comprendre à ma bonne-maman et au colonel tout ce que leur attitude à votre égard avait de désobligeant, d'injuste même?

— Mademoiselle, permettez-moi de n'en rien croire.

— Ainsi, monsieur, vous refusez d'admettre ce que je viens de vous dire? Mais c'est très-mal, cela; car, bien que

nous ne soyons pas de vieilles connaissances, je ne sais pourquoi vous m'inspirez déjà beaucoup de confiance. Après cela il est vrai que vous êtes l'ami de mon frère. Dès lors, vous devez être le mien.

Robert ne put s'empêcher de sourire de tant de candeur et d'aimable ingénuité.

— Vous riez, monsieur, reprit la jeune fille, et vous avez tort. Ce que je viens de vous dire est très-sérieux, et je sais bien quelqu'un encore qui sera votre ami.

— Quel est ce quelqu'un, mademoiselle?

— Ce quelqu'un-là se nomme Gaston, monsieur, et c'est mon futur mari.

— Ah! fit Robert, qui, sans pouvoir s'en rendre compte, sentit instantanément comme une impression douloureuse au fond de son cœur.

— Vous ne le connaissez pas encore, ce cher Gaston, reprit mademoiselle de Chalandray, mais vous le verrez demain, et je suis sûre qu'il vous plaira comme à moi. D'abord vous êtes officier de cavalerie, vous devez aussi aimer les chevaux, peut-être un peu moins que lui pourtant, car de sa part c'est une vraie passion.

— Une passion qui ne tiendra pas longtemps auprès de vous, mademoiselle.

— C'est ce qu'on veut bien me dire, et pourtant il y a des moments où j'ai peur du contraire. Aujourd'hui, par exemple, pensez-vous, monsieur, que j'aie été bien satisfaite quand j'ai appris que, au lieu de venir auprès de moi avec son oncle le colonel, Gaston avait encore été aux courses?

— Est-ce bien possible?

— Cela vous surprend aussi : à la bonne heure! Et il se croit quitte peut-être envers moi en m'envoyant par son oncle un beau bouquet. J'aurais dû le jeter ce bouquet.

D'abord Maurice n'aurait pas eu l'idée d'en faire offrir un autre à madame de Sauves, ce qui a été la source de toutes sortes de désagréments pour vous, pauvre monsieur! Mais c'est pour le coup que tout le monde, au château, aurait été témoin de mon dépit. J'ai mieux aimer le conserver dans ma chambre ce bouquet de Gaston, et l'arroser de mes larmes. Oui, monsieur, vous ne le direz pas, au moins, vous que je prends pour confident, j'ai pleuré... Qu'est-ce que vous pensez de tout cela?

— Je pense, mademoiselle, que M. Gaston est bien heureux, que vous le verrez demain, qu'il se jettera à vos pieds, et que vous ne vous ferez pas trop prier pour lui pardonner.

— Ah! c'est là toute la consolation que vous m'offrez? C'est indigne! c'est affreux! Ayez donc des amis pour qu'ils sympathisent ainsi à vos peines!

— Eh bien! petite sœur, s'écria Maurice, qui parut en ce moment dans l'allée, à quoi penses-tu donc? On n'attend plus que toi pour la grande affaire. Madame la duchesse de Sauves consent à être des nôtres.

— Je me sauve bien vite, dit Claire; mais pourquoi M. Robert n'en serait-il pas aussi?

— Eh mais! je ne demande pas mieux, si cela peut lui être agréable. Laisse-moi traiter avec lui cette importante question.

Là-dessus, mademoiselle de Chalandray, tournant sur ses talons, s'éloigna rapidement, non sans avoir lancé furtivement à Robert un regard de reproche, accompagné de la plus jolie petite moue qu'il soit possible d'imaginer.

— De quoi s'agit-il donc? fit Robert, dès qu'il se trouva seul avec Maurice.

— Il s'agit, mon cher camarade, reprit ce dernier, que c'est la semaine prochaine la fête de la grand'maman, et

que nous avons résolu de lui faire une petite surprise. C'est une façon de divertissement dont j'ai eu l'idée, et dans lequel Gaston, mon futur beau-frère, doit jouer aussi son rôle... Oh ! c'est un très-bon garçon au fond que Gaston de Montmagny, quoique *gentleman rider* accompli. Nous aurons à cette occasion un feu d'artifice sur le bassin, des lanternes vénitiennes, que sais-je ? Mais le plus important dans tout cela c'est un proverbe dramatique, un proverbe à quatre personnages, s'il vous plaît. Ce sera superbe.

— Je ne demande pas mieux, répondit Robert, que d'être des vôtres à cette occasion ; mais si tous les rôles sont distribués, à quoi puis-je vous être bon ?

— Nous trouverons bien toujours moyen de vous utiliser, mon cher, ne fut-ce qu'en qualité de souffleur. Et puisque la duchesse est de la partie, je comprends parfaitement, mon gaillard, que vous teniez à en être aussi. Seulement, gare à vous ! Je vous préviens que vous allez avoir un rival dans notre colonel, qui en paraît diablement féru, aussi. Ce pauvre duc ! entre nous, il n'a vraiment pas de chance.

— Que voulez-vous dire, mon cher Maurice ? En vérité, je ne vous comprends pas.

— Farceur que vous êtes ! Est-ce que vous croyez qu'on n'a déjà plus ses yeux à mon âge? Je n'ai pas besoin de lorgnon, moi, comme le colonel. Est-ce qu'on n'a pas vu votre émotion, celle même de cette belle duchesse, lorsque vous vous êtes trouvés inopinément face à face dans le salon du château ? S'il vous convient de faire le mystérieux, pour Dieu ! quittez votre masque avec un camarade. Ma parole d'honneur ! je vous promets d'être discret comme un poisson.

Robert n'avait pu s'empêcher de rougir en entendant retentir ces paroles, et, s'il n'avait tenu ses yeux obstinément baissés, il lui eût été difficile de dissimuler la vive inquié-

tude qu'il éprouvait ; toutefois, il eut assez d'empire sur lui-même pour répondre avec un calme apparent :

— Mon cher Maurice, je vous assure que vos suppositions n'ont pas le moindre fondement. Mieux que personne vous devriez savoir que je ne me suis trouvé jamais en mesure, à Alger ou ailleurs, de frayer avec le monde des duchesses.

— A votre aise, mon cher Robert, à votre aise : je n'insiste pas davantage. Seulement, vous me permettrez de proclamer une chose : c'est que les Amadis et les Esplandian, tous ces parfaits chevaliers dont il est question dans Don Quichotte, n'étaient que des pleutres et des polissons auprès de vous. Cela dit, puisque vous n'avez pas confiance en moi, gardez votre secret pour vous seul. Moi, je m'en vais repasser mon rôle. Ce soir, quand la grand'maman sera couchée, nous nous réunirons tous en catimini dans la serre pour une répétition générale et nous examinerons ce qu'on peut faire de vous. D'ici à l'heure du dîner vous êtes libre comme l'air. Faites ce que vous voudrez, vous êtes chez vous, jusqu'à ce que vous entendiez sonner la cloche du dîner. Dieu vous garde, vilain sournois ! je le dirai à Sauvageol, je vous en préviens.

Qui se trouva bien perplexe, ce fut le lieutenant Robert lorsqu'il resta seul dans le jardin à la suite de cette boutade de son ami Chalandray. Que faire ? que résoudre ? Se confier à un pareil étourdi, c'était s'exposer grandement. N'était-ce pas d'ailleurs en même temps violer un secret qui n'était pas seulement le sien et qu'il devait maintenant garder plus religieusement que jamais ? Ah ! la duchesse de Sauves n'avait que trop bien prévu les conséquences funestes que pouvait avoir cette rencontre inattendue au château de la Roche-d'Eon, lorsqu'elle lui avait dit à voix basse :

« Pourquoi m'avez-vous désobéi ? » Que n'avait-il écouté lui-même ses propres pressentiments ?

Oui, mais alors il n'aurait pas revu sa mère, il n'aurait peut-être jamais su qu'il devait le jour à cette belle duchesse, dont un seul regard lui avait payé tout un arriéré de misères et de souffrances. Il n'aurait pas reçu les confidences naïves de cette charmante Claire de Chalandray, vers laquelle il se sentait attiré par tant de secrètes sympathies.

Oh! décidément, Robert était un ingrat d'oser se plaindre encore lorsque son ciel si sombre devenait si bleu, et il ne voulait plus songer qu'au bonheur de vivre. Il lui semblait que son existence était liée désormais à celle de ces deux adorables créatures qui lui donnaient à la fois ce que, dans ses rêves les plus audacieux, il avait osé à peine ambitionner : une mère et, sinon une amie, du moins presque une sœur.

C'est en se livrant à ces pensées quelque peu divergentes que Robert s'était mis à arpenter en tous sens le domaine de la Roche-d'Eon, sans accorder même un regard à ce qui, dans une autre situation d'esprit, aurait sollicité son attention aux vases, aux statues, aux massifs de fleurs. Le monde extérieur avait cessé d'exister pour lui et il s'en allait insoucieux dans les allées ombreuses où l'automne naissant imprimait déjà ses teintes mordorées, sans s'arrêter même un instant aux perspectives savamment ménagées sur la campagne et à travers lesquelles apparaissait par intervalles quelque coin de cette poétique province de Touraine que nos aïeux appelaient le jardin de la France.

Cependant le jour commençait à baisser, et une légère vapeur crépusculaire se dégageant de la tige des fleurs et de la cime des gazons s'élevait peu à peu et emplissait l'atmosphère de toutes les senteurs parfumées qui deviennent si pénétrantes au coucher du soleil. A bout de pérégrina-

tions, Robert s'était assis sur un banc, au pied d'une statue, et là, solitaire et rêveur, en proie à une sorte d'enivrement physique et moral, il tenait sa tête appuyée entre ses mains, comme s'il eût cherché à s'isoler de tous les objets du monde extérieur.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était dans cette attitude, lorsqu'il sentit une tiède haleine effleurer son front; puis, bientôt après, il éprouva l'empreinte d'un baiser. Un frisson délicieux circula dans ses veines et en même temps tout son sang reflua vers son cœur; car, en relevant la tête et en laissant tomber ses mains sur ses genoux, il avait reconnu la duchesse de Sauves.

Elle était là, debout devant lui, le regard fixé sur le sien, avec cette expression moitié anxieuse, moitié remplie d'une ineffable tendresse, que peut seule avoir une mère en présence d'un fils chéri, retrouvé après une bien longue séparation. Haletant, éperdu à la vue de cette rayonnante apparition, osant à peine y croire, Robert balbutia d'une voix étouffée :

— Ah! madame, madame! est-ce bien vous qui daignez ainsi venir à moi ?

La duchesse posa le bout de son doigt sur le bord de ses lèvres, et, après s'être assurée par un coup d'œil rapide, que nul n'était là pour l'observer, elle saisit la main du jeune officier, qu'elle pressa convulsivement dans la sienne, puis, levant au ciel ses beaux grands yeux, où perlait une larme amoureusement suspendue à ses longs cils noirs.

— Appelez-moi votre mère! lui dit-elle en prenant place à côté de lui, je vous en prie; que j'entende enfin une fois dans ma vie mon fils me donner ce nom-là! Si vous saviez tout ce que j'ai souffert, vous diriez que je l'ai bien gagné...

— Ma mère! ma bonne et adorable mère! s'écria Robert avec transport, comme je vous aime! Vous me pardonnez donc à présent de vous avoir désobéi?

— Plus bas! parlez plus bas encore! Mon fils, mon Robert, oui, je vous pardonne; car je sais à présent que vous n'avez pu recevoir ma dernière lettre; je sais que la pauvre Lucienne est bien malade, et d'ailleurs je suis si heureuse de vous revoir! Ah! quoi qu'il puisse advenir de cette rencontre, il me semble que jamais souffrance, jamais malheur même ne pourront compenser la joie qu'elle me donne. Comme en vous écoutant ce matin, au déjeûner, j'étais émue et tremblante! Comme vos paroles, si hardies, si téméraires peut-être dans le lieu où nous sommes, mais si pleines de sens et de noblesse d'âme, retentissaient délicieusement à mon oreille! J'aurais voulu vous embrasser, mon Robert, pour vous récompenser et vous venger en même temps.

— Ah! ma mère, vous venez déjà de me récompenser; mais, prenez garde! vous allez me rendre bien fier, à présent que j'ai aussi votre suffrage.

— Non pas seulement le mien, mon fils, mais celui de M. le duc de Sauves.

— Ah! M. le duc!...

— Cela vous étonne, mon Robert! mais quand vous connaîtrez mieux M. de Sauves, vous vous inclinerez devant lui, avec toutes sortes de respects et de sympathies, parce que sa raison est aussi haute que son caractère est noble et généreux, parce que je l'aime, ô mon fils! presque autant que je vous aime.

En entendant la duchesse tenir un tel langage, Robert était devenu pensif. Celle-ci, qui avec la clairvoyance et la pénétration particulières à son sexe avait deviné bien vite

ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, s'empressa d'ajouter :

— Si je vous parle ainsi, mon fils, de celui dont je porte le nom, un nom dont je suis fière à plus d'un titre, c'est que j'en ai le droit, entendez-vous? C'est que ce droit-là je ne l'ai pas abdiqué un seul instant de ma vie. Aujourd'hui que le hasard, la fatalité peut-être, nous met tous les trois en présence, j'aurais bien des choses à vous dire à cet égard, bien des choses qu'il importe que vous sachiez; l'occasion s'en présentera-t-elle? Je l'espère.

— Qu'elle se représente ou non, ma mère, il y a une conviction que rien au monde ne saurait arracher de mon cœur; c'est que vous avez droit à toute ma vénération comme à tout mon amour.

— Merci, mon fils, de me le dire avant que j'aie pu vous le prouver. En ce moment, je ne saurais même y songer; car c'est à grand'peine que j'ai pu m'esquiver pour quelques minutes et il faut que je vous quitte à présent.

— Déjà, ma mère?

— Hélas! oui, fit la duchesse en se levant avec effort.

— J'étais si heureux en vous sentant là près de moi!

— Cher enfant! pensez-vous donc que je sois moins heureuse que vous?

— Moi aussi, ma mère, ma bonne et tendre mère, j'aurais tant de choses à vous dire!

— Plus tard! mon Robert, plus tard! nous nous reverrons encore, sans témoins, comme aujourd'hui, mais; si vous désirez comme moi qu'il en soit ainsi, il faut que nous soyons prudents, Robert, oh! bien prudents. Il faut que nul dans le château, comme ailleurs, ne puisse se douter que vous êtes pour moi autre chose qu'un étranger. Moi, d'abord, je serais perdue. Ecoutez!... n'entendez-vous pas.

un bruit de pas qui se dirigent de ce côté? La nuit tombe, on me cherche peut-être. Ah! je tremble... pourquoi, mon Dieu! suis-je restée si longtemps?

— En effet, dit Robert qui s'était levé aussi de son côté et avait prêté l'oreille, on s'approche. Que faut-il faire?

A ce moment la cloche d'appel pour le dîner retentit dans le lointain.

— Il n'y a qu'un parti à prendre, reprit vivement la duchesse en assourdissant autant que possible le son de sa voix, c'est de nous éloigner chacun d'un côté opposé; il fait si sombre qu'il est impossible qu'on nous ait aperçus. Mon Robert, mon fils chéri, je vous bénis encore une fois dans un baiser.

En parlant ainsi, madame de Sauves s'inclina doucement vers le jeune officier; puis lui fermant la bouche en y appliquant sa main comme un sceau, elle s'enfuit avec la rapidité d'une biche et s'engagea bientôt dans la première allée transversale qu'elle rencontra.

Resté seul, Robert se dirigea de son côté en droite ligne vers le château, tout prêt, comme Rodrigue après son entrevue avec Chimène, à défier Navarrois, Mores et Castillans.

Les Navarrois ou les Mores n'étaient pas si loin qu'il le pensait; car à peine avait-il fait quelques pas qu'une voix bien connue de lui s'écria sur le ton martial du commandement :

— Qui vive? halte-là!

— Ah! fit Robert, c'est vous, mon colonel! En ce cas, permettez que je réponde : ami!

M. de Montmagny, — car c'était lui en effet, — ne put également réprimer une exclamation de surprise, et reprit en s'adressant à un nouvel interlocuteur avec lequel il marchait de compagnie.

— Vous vous êtes trompé, monsieur le duc, madame la duchesse n'est pas de ce côté. C'est tout simplement M. Robert.

— Peut-être, dit le duc; en ce cas, revenons sur nos pas, nous retrouverons sans doute madame de Sauves au château. Pourtant je suis certain de l'avoir aperçue dans cette allée même, et monsieur, ajouta-t-il en désignant du doigt le lieutenant Robert, est sans doute en mesure de nous en donner des nouvelles.

Si les grands arbres séculaires qui couvraient de leur ombre l'endroit où cette scène se passait n'avaient été pourvus d'un feuillage fort touffu, l'embarras et la confusion du jeune officier auraient éclaté sur son visage de la façon la plus irrécusable. Cet embarras et cette confusion lui dictèrent une de ces réponses évasives souvent beaucoup plus compromettantes que la vérité même.

— Je crois, dit-il, avoir, en effet, aperçu madame la duchesse; mais de bien loin.

— Vous croyez, monsieur, repartit tranquillement M. de Sauves. C'est étrange. Alors, je dois craindre que ma vue ne s'altère sensiblement; car il m'avait semblé que madame de Sauves s'était arrêtée auprès d'un banc sur lequel vous étiez assis.

Au même instant le frou-frou d'une robe de soie agitée par une marche rapide retentit à une faible distance.

Palpitant, interdit, Robert avait rougi jusqu'au blanc des yeux, et il balbutia d'une voix mal assurée :

— Ah! en effet, je me souviens à présent, monsieur; mais il y a déjà longtemps de cela; il faisait encore grand jour, et je crois que madame de Sauves vous cherchait.

— C'est probable, dit froidement le duc.

— Je gage, reprit le colonel en ricanant, que madame de

Sauves cherche encore son mari; car ce ne peut être qu'elle qui vient de passer auprès de nous, en pressant le pas, à moins pourtant que ce ne soit madame de la Roche-d'Eon qui a retrouvé ses jambes du temps passé. Qu'en pensez-vous, monsieur Robert?

Cette fois Robert ne répondit pas.

XVI

Le ban des vendanges.

A la suite des incidents qui précèdent, il y eut une espèce de trève au château de la Roche-d'Eon. La marquise et le colonel semblèrent d'un commun accord disposés à laisser dormir leurs préventions et leurs ressentiments à l'endroit du lieutenant Robert. Quant à M. le duc de Sauves, soit qu'il eût trop de fierté dans l'âme pour chercher à éclaircir ce qui avait pu un moment y éveiller quelques soupçons jaloux, soit même qu'il eût reconnu que ces soupçons étaient dénués de tout fondement, son attitude redevint presque bienveillante envers le jeune officier.

Dans de telles conjonctures, on comprend que celui-ci aurait eu le caractère bien mal fait s'il n'avait pas rendu grâce à sa bonne étoile, qui après tant de traverses et de tribulations de tout genre l'avait conduit enfin dans une sorte de port de refuge. La seule question était d'y faire escale le plus longtemps possible.

Sans doute, en descendant un peu au fond de son âme, Robert sentait bien qu'il pouvait s'y trouver autre chose que l'affection très-vive et très-légitime qu'il avait vouée à sa mère. Aussi, ce n'était pas sans quelque trouble que

matin et soir il pressait entre ses doigts la jolie petite main à la fois si fine et si potelée que lui tendait avec une familiarité affectueuse et pleine de bonne grâce Mlle de Chalandray. Mais n'était-il pas bien manifeste que, à la veille d'un mariage brillant accepté par elle avec tant d'empressement, Claire ne pouvait éprouver tout au plus qu'une sympathie fugitive, un penchant d'amitié, probablement peu durable, pour un pauvre lieutenant de cavalerie, dont le seul titre à ses yeux était d'être l'ami de son frère!

Robert était trop sensé et en même temps trop modeste pour se méprendre à cet égard. Il comprenait mieux que personne tout ce qu'il pouvait y avoir d'enivrements dans la possession des préférences de cette adorable jeune fille, si charitable envers les pauvres, si simple dans ses habitudes et dans sa toilette même, si étrangère à la morgue et aux allures non moins impertinentes qu'évaporées qu'il avait pu constater en Algérie même chez bon nombre de jeunes filles et de jeunes femmes. Mais bien persuadé qu'il ne pouvait à aucun titre prétendre à un trésor qui appartenait en droit, sinon en fait, à un autre; trouvant d'ailleurs dans le plus pur et le plus saint des amours des compensations bien douces et jusqu'alors inespérées, il avait pris bravement son parti et résolu de fermer son cœur à double clef en matière de galanterie, tant qu'il resterait au château de la Roche-d'Eon.

Une seule ombre planait sur cet intérieur un moment troublé par de sourds grondements de tonnerre et par les menaces de l'orage, mais devenu depuis lors si placide, et cette ombre était produite par l'absence prolongée du jeune vicomte Gaston de Montmagny.

Retenu, comme on sait, à Angers par les courses, où son écurie était représentée, le vicomte Gaston avait bien promis à son oncle qu'il ferait tous ses efforts pour arriver le

lendemain à l'heure du dîner, ou tout au moins le surlendemain pour le déjeuner. Mais dîner et déjeuner s'étaient passés sans qu'on vît paraître l'élégant sportsman.

Mlle de Chalandray commençait à perdre beaucoup de sa gaieté et de ses facultés expansives, et il était évident qu'il n'aurait pas fallu la presser grandement pour la faire pleurer, sinon de chagrin, tout au moins de dépit.

Son frère et le colonel s'efforçaient en vain d'expliquer par des motifs plus ou moins plausibles ce que, dans leur for intérieur, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver à la fois étrange et blâmable.

Quant à la douairière, elle était plus que jamais de l'humeur la plus massacrante, et prenait texte de ce retard pour établir entre l'ancien régime et le nouveau des rapprochements qui n'étaient guère, on le pense bien, à l'avantage du dernier.

Ces façons d'agir d'un prétendu qui ne craignait pas de se faire attendre par sa jeune fiancée lui semblaient une conséquence directe et parfaitement incontestable des révolutions de 1789 et de 1830.

Tout à coup le bruit lointain d'une voiture qui venait de s'engager dans la grande avenue d'ormes séculaires conduisant au château se fit entendre.

— C'est Gaston, sans nul doute, s'écria Maurice, en s'élançant à une fenêtre ; comme nous allons tous le gronder !

Puis, baissant la tête après un rapide coup d'œil jeté à l'horizon :

— Je me trompais, reprit-il, ce n'est là ni une voiture ni un cheval qui puissent appartenir à Gaston.

En effet, quelques minutes s'écoulèrent ; puis une modeste carriole de campagne, attelée d'un bon gros cheval, s'arrêta devant la grille, à l'entrée de la cour d'honneur.

Deux personnes, un homme et une femme, en descendirent.

Ayant laissé cheval et véhicule aux soins d'un grand garçon en blouse, moitié paysan, moitié valet, qui leur servait d'automédon, l'homme et la femme se mirent en devoir de franchir pédestrement l'espace compris entre la grille et le principal corps de logis. L'un et l'autre avaient compris sans doute que les pavés de la cour d'honneur de la Roche-d'Eon n'étaient pas faits pour être foulés par un aussi humble équipage que le leur.

Ces deux personnes n'étaient autres que le vieux Delphin Pichard, le meunier, et sa petite-fille, Mlle Luciennette Bouginier, revêtue de ses plus coquets atours et la tête ornée, suivant la mode poitevine, de son plus splendide coiffage, un coiffage tout pareil à celui qu'on voit sur certains portraits de la reine Isabeau de Bavière.

En apercevant de loin ces braves gens, auxquels le grand lévrier algérien de Maurice s'empressait de faire escorte, Mlle de Chalandray, dont le visage s'était un peu rasséréné, proféra une exclamation de surprise; puis, s'élançant aussitôt au-devant d'eux avec une vivacité et une grâce charmante, elle sauta au cou de Luciennette et voulut à toute force, malgré sa résistance et celle du grand-père, les amener elle-même par la main au beau milieu du salon.

Tous les hôtes du château se trouvaient en ce moment rassemblés. Robert s'avança vers le meunier et vers sa petite-fille, naturellement un peu embarrassés de se trouver ainsi brusquement introduits dans un cercle où la moitié des physionomies leur était inconnues, et il leur serra cordialement la main. La douairière, qui se tenait assise avec sa roideur et sa majesté accoutumées dans la grande bergère où elle trônait d'habitude, derrière son métier à tapisserie, ne put réprimer une grimace.

— Bonne maman, s'écria Claire, est-ce que vous ne reconnaissez pas le père Delphin Pichard et sa petite-fille, ma sœur de lait, la gentille Luciennette ?

— Si fait, grommela l'acariâtre châtelaine de la Roche d'Eon ; mais qu'est-ce qu'ils nous veulent ? Ils auraient pu mieux prendre leur moment.

— Ce n'est pas leur faute, bonne-maman, balbutia Claire.

— Delphin Pichard, le meunier ! murmura de son côté la duchesse, qui tressaillit et devint profondément attentive.

— Pardon excuse de vous déranger, madame la marquise, répondit Luciennette, à qui le rôle d'orateur paraissait avoir été dévolu par son grand-père ; c'est mademoiselle Claire qui a voulu nous faire entrer au salon, où nous ne pensions pas rencontrer si nombreuse compagnie, bonnes gens !

— Claire a eu tort, reprit l'impitoyable marquise, et vous...

Mais Mlle de Chalandray ne lui laissa pas le temps d'achever sa phrase, et, se rapprochant de la jeune fille sur laquelle elle attacha un regard plein d'affectueuse sollicitude.

— Avant toutes choses, dit-elle, ma chère Luciennette, est-ce que ma bonne nourrice va mieux ? Oh ! j'en serais bien contente.

— Grand merci, mademoiselle, repartit Luciennette ; ah ! vous êtes bien mignonne et bien charitable, comme toujours. Hélas ! Seigneur, mon Dieu ! il n'y a pas grand changement. Le médecin dit que la maladie peut durer comme cela très-longtemps, à moins d'une crise qui peut tourner à bien ou à mal. Nous ne demandons, nous, au bon Dieu, que de la conserver ainsi, cette pauvre chère mère ; mais il faut

que vous sachiez ce qui nous amène aujourd'hui au château, mon grand père et moi.

— Oui, certes, fit la marquise rendue plus acariâtre que jamais par un incident qui venait de tromper son attente; allons, petite, vous voyez bien que nous vous écoutons. Faites vite.

Luciennette, toute tremblante, continua :

— Quand Mlle Claire nous a fait l'honneur de venir nous faire visite au moulin, elle a eu la bonté de regarder notre raisin et de dire qu'elle serait bien aise de voir notre vendange, ce qui est une occasion de fête pour tout le pays, oui-dà! Donc, nous venons, madame la marquise, mesdames et messieurs, et toute la compagnie, sous votre bon plaisir, à cette fin de vous dire que le tambour a battu ce matin chez nous le ban des vendanges. C'est pour la semaine qui vient, le jour de saint Rémi. Ce serait bien de l'honneur pour nous si vous aviez la bonté de vous en souvenir.

— J'accepte de grand cœur ton invitation, ma chère Luciennette, dit Mlle de Chalandray.

— Et moi aussi, reprit Maurice; cela se trouve à merveille, car nous pourrons en même temps faire une partie de chasse dans nos bois du Poitou qui sont à proximité du moulin. Il y a là des chevreuils et des faisans qui n'attendent que nous. Qu'en pensent, monsieur et madame de Sauves?

— Voilà une excellente idée, repartit la duchesse, et je me fais une fête, pour ma part, de revoir le moulin et la pauvre Lucienne, dont je me souviens parfaitement. Il y a déjà bien longtemps que j'ai visité le moulin pour la première fois, quand j'habitais le château de la Roche-d'Eon, à la suite de mon mariage, et je gage que le père Delphin Pichard ne me reconnaît même pas.

— Faites excuse, madame la duchesse, repartit le vieux meunier; est-ce qu'il est possible d'oublier une si belle dame que madame la duchesse ?

— Bravo ! fit Maurice, du moment où le père Delphin cultive à la fois la farine et le madrigal, il faut nous bien tenir.

— Allons ! c'est entendu ! mes bons amis, nous irons tous vous aider à faire vendange ; n'est-ce pas, monsieur le duc ? n'est-ce pas mon colonel ? L'invitation s'adresse à vous plus qu'à personne, mon colonel ?

— Pourquoi donc ? s'écria M. de Montmagny.

— Eh ! mais, regardez cette jolie fille-là ? Est-ce que ses traits ne vous rappellent pas ceux de quelqu'un de votre connaissance, d'un de vos subordonnés ?

Le colonel, après avoir promené successivement l'axe de son lorgnon sur Luciennette et sur Robert, avec une intention manifestement peu charitable, répondit :

— Ma foi ! mon cher, à moins que mademoiselle ne soit de la famille de monsieur, je donne ma langue aux chiens.

Il y eut un silence, silence interrompu par un petit accès de toux sèche de la douairière ; puis Maurice, se mettant à rire, s'écria :

— Comment, mon colonel, vous ne reconnaissez pas dans mademoiselle, que je vous demande la permission de vous présenter, la fille du modèle des maréchaux des logis de hussards, du brave Bouginier ?

— Ah bah ! fit le colonel, c'est là la fille de Bouginier ! Du diable si je m'en serais jamais douté ! C'est qu'elle n'est vraiment pas mal, cette petite ! Comment ce Bouginier, qui n'a pas inventé la poudre, bien qu'il ne la craigne pas, a-t-il fait son compte pour avoir une si jolie enfant ?

En même temps, passant familièrement la main sous le menton de la jeune fille, le colonel ajouta :

— S'il vous prend jamais fantaisie d'être vivandière dans les hussards, ma belle petite, vous n'avez qu'à venir me trouver, la place est à vous. J'en ferai une tout exprès.

Luciennette devint toute rouge et fit la révérence sans répondre.

— Ah, çà! reprit M. de Montmagny, est-ce que je vous fais peur, ma gentille enfant? Vous voilà muette à présent!

Ici le père Delphin-Pichard crut devoir prendre à son tour la parole.

— Mon colonel, s'écria-t-il en se redressant de son mieux et en cherchant à prendre la position qui convient au parfait troupier sans armes vis-à-vis d'un chef de corps, faut pas lui en vouloir à cette jeunesse, vu qu'elle n'a pas l'habitude de la conversation vis-à-vis des officiers d'un grade conséquent, comme le grade de colonel. Permettez donc à un vieux de la vieille, tel que moi, qui ai celui d'être le grand-père de cette enfant-là, d'oser répondre à sa place.

— Très-volontiers, mon brave, dit M. de Montmagny.

— Eh bien! mon colonel, sous votre respect, Luciennette est encore trop jeune pour l'état de vivandière, et puis elle n'a pas la vocation; mais, puisque vous êtes si bien porté pour elle, vous lui rendriez un fier service, ainsi qu'à moi, en donnant un congé à son père, le maréchal des logis Bouginier, qui n'a plus qu'un an à faire pour obtenir sa retraite. Ah! dame! c'est que le moulin irait bien mieux si Bouginier était là, vu que sa pauvre femme n'est plus bonne à rien.

— Oui-dà! repartit le colonel avec son persiflage ordinaire, vous voulez enfariner aussi ce pauvre Bouginier! Eh bien! j'y penserai, mais à condition que vous laisserez

une autre fois parler votre fille; car c'est à elle que j'entends avoir affaire.

— Suffit, mon colonel, répondit le père Delphin-Pichard d'un ton piteux et contrit; puis, se penchant vers sa petite-fille qu'il tira par sa jupe :

— Allons, mignonne, ajouta-t-il à voix basse, parle-lui donc tout de suite.

Luciennette se disposait à obéir, mais la vieille marquise ne lui en laissa pas le temps, car elle s'écria aussitôt de sa voix la plus aigre et la plus cassante :

— Allons! braves gens, en voilà assez, et vous pouvez vous rendre à l'office, où l'on va vous servir des rafraîchissements. C'est là qu'est votre place et non pas au salon.

Ces dures paroles furent accompagnées d'un geste si impératif que le meunier et sa petite-fille, littéralement abasourdis, se retirèrent précipitamment en saluant assez gauchement à droite et à gauche.

Luciennette même avait les larmes aux yeux; mais un sourire reconnaissant brilla tout à coup à travers ces larmes lorsque Mlle de Chalandray, à qui elle faisait la révérence, lui dit à voix basse :

— N'aie pas de chagrin, mon enfant; c'est moi à présent qui me charge de plaider la cause de ton père auprès de son colonel.

Désireux d'adoucir autant qu'il était en son pouvoir la brusquerie et l'impertinence même du congé que le meunier et sa petite-fille venaient de recevoir, Maurice et sa sœur se mirent en devoir de les suivre. Robert ne put s'empêcher d'en faire autant. La douairière, qui s'en aperçut, se pencha à l'oreille de M. de Montmagny et lui dit à mi-voix :

— Oh! pour celui-là, il se rend justice. Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas, colonel?

— Vous avez bien raison, marquise, reprit M. de Montmagny; ce gaillard-là a manqué sa vocation. Il était né pour être meunier, un meunier penseur. C'est égal, la petite meunière n'est vraiment pas mal.

Puis, se frappant le front :

— Ah çà ! ajouta-t-il tout bas, vous m'y faites songer : ce Bouginier, ce Delphin-Pichard, toute cette séquelle plus ou moins enfarinée, par quel lien ce lieutenant Robert se rattache-t-il à ces gens-là ? Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir, et dont la clef doit se trouver infailliblement au moulin. Cette clef, si bien cachée qu'elle soit, il s'agit de la découvrir. Vous pouvez vous en rapporter à moi pour cela; mon père était d'épée, mais ma mère était de robe : noblesse parlementaire, vous savez, et je dois avoir dans les veines un peu de sang de conseiller aux enquêtes. M. Robert ne tardera pas à en faire l'épreuve à ses dépens.

A la campagne, dans les châteaux comme dans les plus humbles maisonnettes, il suffit du moindre incident pour remplir le vide de l'existence, toujours d'autant plus pesante qu'elle est inoccupée. La visite du meunier et de sa petite-fille venait d'ailleurs fort opportunément faire diversion aux préoccupations fâcheuses qu'avait fait naître l'absence prolongée de Gaston de Montmagny.

Claire et la duchesse particulièrement, — cette dernière à plus d'un titre, — se faisaient une fête d'aller au moulin, de revoir la pauvre Lucienne, de se mêler aux vendangeuses. Pour les classes opulentes de la société, il y a toujours un charme piquant à abdiquer momentanément les habitudes compassées, ou tout au moins monotones à force d'uniformité, de la vie élégante et oisive, à se faire peuple, comme on l'a dit très-justement.

C'est le sentiment auquel obéissait la reine Marie-Antoi-

nette, de poétique et lamentable mémoire, lorsque, au faîte de la puissance et de la grandeur, elle faisait édifier le petit Trianon pour s'en aller y prendre la jupe de bure et le tablier, et jouer le rôle d'une humble villageoise. C'est le même attrait — pourquoi ne pas l'ajouter? — qui, dans un ordre d'idées, d'une moralité plus contestable, poussait certaines grandes dames du siècle passé à se déguiser en grisettes pour aller danser aux Porcherons.

— Comme nous allons nous amuser ce jour-là! disait Mlle de Chalandray. Je veux prendre la serpette et cueillir du raisin, absolument comme une vraie vendangeuse, et puis il y aura un crin-crin, une clarinette, que sais-je? On dansera, car il n'y a pas de vendange sans danse, n'est-ce pas, bonne-maman?

— Y songes-tu bien, Claire? reprenait aigrement la douairière; la fille du comte de Chalandray, la petite-fille du marquis de la Roche-d'Eon, lieutenant général des armées du roi, s'en allant sauter dans les vignes avec les paysans! Fi! fi! vous dis-je, mademoiselle!

— Pourquoi pas, bonne-maman? C'est si amusant, la danse, à la campagne, sur l'herbe fleurie! N'est-ce pas, madame la duchesse, qu'il n'y a rien d'inconvenant là-dedans, et que vous en serez aussi?

— Certainement, chère enfant.

— Vous voyez bien, bonne-maman, que vous n'avez plus rien à dire. Et d'ailleurs Gaston sera là.

— Nous y serons tous, fit Maurice; oui, tous, pour servir de cavaliers à ces dames: mon colonel, monsieur le duc, Robert lui-même. Ah dame! mon cher, il ne faudra plus nous dire, cette fois, que vous ne savez pas danser; car, à la campagne, tout le monde danse, entendez-vous! Et si ma bonne grand-mère voulait être bien aimable, elle

viendrait ouvrir le bal avec M. le duc de Sauves. Ce serait superbe.

Cette saillie, succédant à bien d'autres de ce genre, excita, comme on le pense bien, l'hilarité de l'assemblée. Seule, madame de la Roche-d'Eon fit une fort laide grimace.

— Il ne manquerait plus que cela! s'écria-t-elle avec une majestueuse indignation. Taisez-vous, Maurice! vous perdez la raison. Je ne saurais m'opposer à vos folies, puisque tout le monde ici semble disposé à faire chorus avec vous; mais, jour de Dieu! ne comptez pas sur moi pour m'y associer.

Au milieu de l'animation inaccoutumée que cet incident avait donnée à la conversation, on entendit sonner à la grille du château.

Si c'était Gaston! s'écria Mlle de Chalandray.

En même temps, elle se leva avec vivacité et courut à une fenêtre; puis, frappant ses deux mains l'une dans l'autre.

— Allons! ajouta-t-elle, ce n'est pas malheureux! Voilà qu'on ouvre la grille, et je reconnais son groom qui le précède à cheval.

— Je vais au devant de mon neveu, fit le colonel, si vous le permettez, marquise.

— Faites, faites vite, mon cher colonel, répondit Mme de la Roche-d'Eon. Maurice va vous accompagner.

— Et moi, bonne-maman, dit Claire.

— Vous, mademoiselle? Je vous le défends. En voici bien d'une autre! Cette petite n'a pas le moindre sentiment des convenances.

Le colonel et Maurice sortirent du salon.

Robert était devenu pâle, inquiet, et, pour cacher son trouble, il s'était emparé d'un journal qu'il avait trouvé sur

un guéridon et qu'il affectait de lire avec une attention profonde. Claire s'approcha de lui :

— Il paraît, lui dit-elle, que votre lecture vous intéresse vivement, monsieur Robert.

— En effet, mademoiselle, balbutia le jeune officier en évitant même de regarder son interlocutrice.

— Eh! mais, pourtant il me semble, reprit-elle en riant, que vous avez une étrange façon de lire les journaux; vous tenez celui-là à l'envers.

Robert, qui venait de reconnaître sa méprise, devint fort rouge, et tous les regards se fixèrent instantanément sur lui.

— O mon Dieu! murmura mentalement Mme de Sauves en levant les yeux au plafond, voilà ce que j'appréhendais : mon pauvre fils! il aime, car il souffre!...

XVII

Le Motet de Mozart.

Quand le colonel et Maurice rentrèrent dans le salon, l'un et l'autre paraissaient tout penauds et avaient la tête baissée.

— Qu'est-ce donc? Que se passe-t-il? s'écria la marquise.

— Il se passe, bonne-maman, dit Maurice, que Gaston ne vient pas.

Robert ne put se défendre d'une sensation ineffable de soulagement.

— Ah! mon Dieu! fit Claire toute troublée, serait-il malade?

— Il est blessé.

— Blessé! balbutia la jeune fille, qui pâlit légèrement et se laissa tomber sur une chaise.

— Oh! rassurez-vous, mademoiselle ma nièce, reprit M. de Montmagny, il s'agit d'une simple chute de cheval.

— Mais c'est très-dangereux les chutes de cheval, grommela la douairière en repoussant du pied son métier à tapisserie.

— Quelquefois, en effet, dit le colonel avec une mauvaise

humeur très-manifeste; mais il paraît que Gaston en sera quitte pour une entorse.

— Une entorse? répéta la douairière en haussant les épaules, que ne le disiez-vous tout de suite? Vous nous avez fait une peur, à moi et à cette pauvre Claire! Voyez comme elle est pâlotte cette chère enfant! Une entorse! Tu entends? Allons, il faut que M. Gaston se guérisse au plus vite.

— En effet, ajouta Maurice en riant, car il ne faut pas que les hobereaux de Touraine et de Poitou qui sont restés fidèles au culte de la mythologie, puissent dire que l'on célèbre au château de la Roche-d'Eon les noces de Vénus et de Vulcain.

— Méchant frère! s'écria Claire avec une adorable petite moue, veux-tu bien te taire?

— Pourquoi donc, mademoiselle, interrrompit le colonel en se mordant la moustache de dépit; votre frère a raison, et mon neveu est dans son tort, oui, morbleu! dans son tort. En pareil cas, il faut se casser un membre, voire même la tête, ou l'on n'est qu'un sot.

Le reste de la journée se passa au château de la Roche-d'Eon de la façon la plus maussade. Il n'y a pas de milieu à la campagne, et particulièrement dans ce qu'on appelle la vie de château, entre le plaisir et l'ennui. Pour comble de disgrâces, le temps s'était mis à la pluie, et la pluie, en villégiature, est la chose la plus insupportable qui soit au monde, surtout à la fin de septembre.

A la rigueur, les femmes ont toujours en pareil cas, comme la vieille marquise de la Roche-d'Eon, la ressource de quelque ouvrage de tapisserie; mais que peuvent faire les hommes, sinon jouer au tric-trac, au billard, au whist, quand ils ont la chance de rencontrer des partenaires? et à la longue, cela devient d'une insupportable monotonie.

— Quel dommage que Gaston ne soit pas là ! disait Claire en soupirant, quand le soir fut venu ; nous pourrions organiser une petite sauterie : Gaston valse si bien!

— Quand il n'a pas d'entorse, je suppose, fit amèrement la douairière.

— Mais le colonel est un valseur aussi, reprit Maurice ; mais moi-même, petite sœur, me déclares-tu donc indigne? Nous sommes tous valseurs ici, que diable !

— Excepté M. Robert, repartit la douairière de sa voix toujours aigrement vibrante. M. Robert ne danse pas.

— Ah bah! fit le colonel en plantant son lorgnon dans son arcade sourcilière et en attachant sur le jeune officier un regard moitié ironique, moitié stupéfait.

Là-dessus il se mit à rire de ce petit rire sec et saccadé que les Moncade de l'ancien régime affectaient volontiers quand il leur prenait fantaisie de persiffler un marchand ou un bourgeois ; puis il ajouta :

— Mesdames, je vous demande pardon pour le régiment que j'ai l'honneur de commander, et je vous supplie en grâce de ne pas juger mon corps d'officiers sur échantillon.

La duchesse avait rougi, et un léger frémissement de ses lèvres avait trahi l'émotion qu'elle éprouvait. Ce n'était pas à beaucoup près la première épigramme, — on s'en souvient sans doute, — dirigée, soit par la marquise, soit par M. de Montmagny contre Robert.

Bien que les hostilités eussent été suspendues par le fait de la trêve que l'on sait, il y avait là sans doute, sous l'influence d'une mauvaise humeur devenue endémique, une sorte de retour offensif, bien propre à blesser le cœur d'une mère. Cette fois, Mme de Sauves ne fut pas maîtresse d'elle-même, et elle répondit avec vivacité :

— Je ne savais pas que les officiers de hussards fussent tenus d'être des émules de Vestris. Allons! il me semble,

colonel, que vous n'êtes pas indulgent pour monsieur, et ce n'est pas généreux de votre part, car monsieur ne songe même pas à se défendre.

Mais elle n'eut pas plutôt lancé cette réponse, que, en voyant tous les yeux et particulièrement ceux de son mari se fixer sur les siens avec une expression de surprise assez marquée, elle comprit la faute qu'elle avait commise. Aussi bien le colonel, d'abord un peu interdit de l'apostrophe, s'était remis bien vite, et, s'inclinant devant son interlocutrice avec une exagération de respect :

— Ah! madame, s'écria-t-il, du moment où M. Robert a la chance et l'honneur insigne d'être défendu par vous, je mets bas les armes. Permettez-moi d'ajouter seulement que j'envie son sort.

— Il me semble, ma chère Hélène, reprit le duc avec une intention marquée, que monsieur Robert nous a déjà prouvé qu'il n'avait pas besoin d'avocat.

— Que voulez-vous, mon ami? répondit madame de Sauves en affectant un sourire, n'est-ce pas un instinct peut-être en même temps qu'une mission qui nous porte, nous autres femmes, à panser toutes les blessures?

— C'est donc à moi, fit Robert, à présenter mes actions de grâces à madame la duchesse; mais, ajouta-t-il en regardant fixement le colonel, je vous assure, madame, que je ne me sens nullement blessé.

Pendant cet échange de flèches plus ou moins barbelées, l'irritation de la marquise se trahissait par un redoublement de toux nerveuse et par les secousses qu'elle imprimait à son métier à tapisserie.

Maurice, sentant bien qu'il y avait de l'orage dans l'air, s'empressa de s'interposer, et, pour faire diversion :

— Mesdames, dit-il avec sa gaieté habituelle, si vous m'en croyez, nous ajournerons à des temps meilleurs le

culte de la muse de Terpsichore et du dieu Vestris. Cela donnera le temps à Gaston de guérir son entorse et d'arriver pour faire sa paix avec sa fiancée en valsant avec elle. Faisons de la musique! la musique est un calmant.

— C'est cela, reprit Claire, faisons de la musique, c'est ce qui convient le mieux à tout le monde. N'est-ce pas, chère bonne-maman?

— J'approuve cette idée, fit la douairière, cédant une fois par hasard à une proposition de conciliation. D'ailleurs, j'espère que madame la duchesse de Sauves daignera nous faire entendre un de ces airs qu'elle chantait si bien au temps jadis, et dont le château de la Roche-d'Eon a gardé si bonne souvenance.

— Jadis, malheureusement, ne ressemble guère à aujourd'hui, madame, répondit la duchesse. Pourtant je suis toute à votre disposition, si mademoiselle Claire veut bien m'accompagner sur son piano. Le voulez-vous, mon enfant?

— Je ferai de mon mieux, madame, dit la jeune fille, et, comme il faut que tout le monde paye de sa personne, c'est M. Robert qui viendra nous tourner les pages. Oh! ne craignez rien, monsieur! ce ne sera pas bien difficile. Vous n'aurez qu'à me regarder. Je vous ferai signe toutes les fois qu'il faudra remplir votre office.

Puis, l'appelant auprès du piano, où elle était déjà assise, pendant que la duchesse feuilletait à l'écart quelques cahiers de musique.

— Savez-vous, monsieur, lui dit-elle à voix basse, que je vais devenir très-jalouse?

A la façon dont ces derniers mots furent accentués, un autre que Robert aurait pensé peut-être qu'il est bien doux parfois d'exciter la jalousie d'une jeune et jolie fille; mais lui se contenta de murmurer un timide :

— Pourquoi donc, mademoiselle?

— Pourquoi... pourquoi...? reprit Mlle de Chalandray toujours tout bas; allons, me croyez-vous donc aveugle et sourde? Au lieu d'une amie ici, voilà maintenant que vous en avez deux.

Pendant que ces quelques paroles s'échangeaient en sourdine derrière le piano, le duc de Sauves, élevant la voix, s'écriait :

— Ma chère Hélène, puisque nos hôtes demandent à vous entendre, me sera-t-il permis d'indiquer un morceau que je serais aise de vous voir dire devant eux? C'est cet air de Mozart que vous chantiez le jour où je vous vis pour la première fois au couvent des Ursulines, à Paris, dans une circonstance doublement solennelle pour moi, puisque c'était en même temps la prise de voile de ma sœur.

— Oh! oui, ma toute belle, fit la douairière, il faut nous chanter cet air là, car moi aussi j'assistais à cette sainte cérémonie, et je m'en souviens comme si c'était d'hier.

— Diable! grommela le colonel à l'oreille de Maurice, les Ursulines! un motet! moi, j'aimerais mieux autre chose.

— Je ne demande pas mieux, madame que de vous complaire ainsi qu'à M. de Sauves, reprit la duchesse; mais ce motet est à deux voix, et à moins que votre gentille Claire...

— N'achevez pas, madame! interrompit vivement la jeune fille, car vous allez me faire gronder par bonne-maman pour n'avoir jamais tiré le moindre profit des leçons de chant qu'on m'a données au couvent. Vous avez là sous la main, madame, d'autres morceaux pour nous dédommager.

— C'est grand dommage, fit aigrement la marquise. J'ai toujours préféré, moi, la musique sacrée à la musique profane.

— Madame la duchesse, dit Robert en rougissant, me permettez-vous de jeter les yeux sur ce morceau?

— Très-volontiers, monsieur. Est-ce que vous connaissez la musique?

— Un peu... oh! très-peu.

— La musique! reprit le colonel avec son petit rire sec et impertinent. Monsieur veut dire le plain chant ou le lutrin. Monsieur a été élevé au séminaire.

— Ah! s'écria la douairière avec surprise et en abaissant sur le jeune officier un regard singulièrement radouci, je l'ignorais. C'est une excellente éducation que celle qu'on reçoit au séminaire, entendez-vous, colonel? Et il serait à désirer que tous les officiers commençassent par là.

— Il ne manquerait plus que cela! murmura le colonel.

Pendant ce temps-là, Robert avait parcouru rapidement les premières portées du motet, et se tournant vers la duchesse :

— Moi aussi, balbutia-t-il, j'ai chanté ce morceau jadis à la chapelle du séminaire de Montmorillon.

— Tiens! tiens! murmura le colonel en riant sous sa moustache, est-ce qu'il aurait été aussi enfant de chœur? Il est complet, ma parole d'honneur! il est complet.

— Naturellement, continua Robert, depuis que je suis au régiment j'ai renoncé au chant. Cependant, pour peu qu'on y tienne, je pourrais essayer de faire la seconde partie.

— Mais, certainement monsieur, fit la marquise, on y tient et beaucoup.

— Hum! hum! reprit le colonel en poussant Maurice du coude, mon pauvre Chalandray, puisque vous avez fait de M. Robert votre ami, tendez-lui donc la perche et empêchez-le de se noyer, pendant qu'il en est temps encore.

Ironique ou charitable, cette insinuation du colonel venait hors de propos; car déjà madame de Sauves et Robert s'étaient rapprochés du piano et fredonnaient à mi-

voix chacun leur partie, pendant que mademoiselle de Chalandray essayait en sourdine l'accompagnement.

Cette préparation ne dura guère plus d'une demi-minute ; puis, après un prélude plein d'éclat et de puissance et où, sous les doigts habiles de l'accompagnatrice, le piano empruntait quelque chose des imposantes sonorités de l'orgue, madame de Sauves fit entendre les premières notes du motet, composé sur des paroles italiennes.

Sa voix de soprano, pleine de fraîcheur et de limpidité, résonnait comme une flûte du plus pur cristal ; et quand Robert à son tour, vint y mêler les accents d'une voix à coup sûr moins exercée, bien que réellement agréable, il eut presque honte de son audace, et ce ne fut qu'en tremblant qu'il lança ses premières notes.

Il se reprochait cette audace comme une profanation, mais bientôt, sur un regard d'encouragement qu'il reçut de la duchesse, il commença à s'enhardir et déploya une profondeur de sentiment en même temps qu'une suavité de timbre tout à fait pénétrante. On eût dit alors que, du fond d'un bois voisin, les sons mystérieux et si doux du cor répondaient à l'évocation de la flûte magique.

L'assistance était littéralement sous le charme, et le fait est qu'il eût été bien difficile d'interpréter avec plus d'éloquence les élans religieux, la sensibilité touchante que s'est plu à épancher dans ce motet le maître divin qu'on a nommé à si juste titre le Raphaël de la musique.

— Bravo! brava! bravi! s'écria Maurice, dès que le morceau fut terminé. Comme la voix de madame de Sauves se marie bien avec celle de mon ami Robert! C'est prodigieux, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— En effet, répondit M. de Sauves, et monsieur a droit à tous nos compliments, comme à tous nos remercîments.

— Peste! mon cher, ajouta Maurice, voilà un talent qu'on ne vous soupçonnait pas.

Quant à la douairière, elle se leva tout d'une pièce du fond de sa bergère, et, tendant ses deux mains à la cantatrice, pendant que, chose stupéfiante! elle daignait adresser au chanteur un sourire d'encouragement, elle leur demanda de recommencer.

Madame de Sauves s'était contentée d'échanger de nouveau un simple regard avec Robert; toutefois elle ne put se dispenser de lui adresser quelques mots de félicitations; puis, voulant reporter une part des suffrages qu'elle recueillait sur son accompagnatrice, elle la baisa au front. Ce baiser s'adressait-il bien exclusivement à mademoiselle de Chalandray?

Seul, le colonel était devenu instantanément songeur, et il n'avait plus la moindre envie de rire; car, ainsi qu'on a pu le remarquer, les attraits de la duchesse avaient fait sur lui une vive impression et il voyait tout à coup surgir dans la personne de ce petit lieutenant si détesté, mais en même temps si dédaigné jusqu'alors, un rival avec lequel il comprenait qu'il y avait à compter.

C'est pourquoi il faisait une assez laide grimace, et, braquant son lorgnon au plus profond de l'arcade sourcilière, il promenait alternativement son œil bleu devenu fauve, sur la duchesse et sur Robert, avec une expression de curiosité qui n'était pas exempte d'inquiétude.

XVIII

La fête de la grand'maman.

L'histoire rapporte que Luynes, le grand connétable, gagna la faveur de Louis XIII par sa science en fauconnerie, et que Lauzun ne devint si cher à Louis XIV qu'à raison de l'art merveilleux aveclequel il exécutait les passepieds.

Est-ce à dire pour cela que le lieutenant Robert fût déjà en voie de conquérir toutes les sympathies qui lui avaient fait défaut jusqu'alors au château de la Roche-d'Eon, parce qu'il avait su à propos chanter sa partie dans un motet de Mozart? On pourrait le penser de prime-abord; mais malheureusement pour lui, il ne devait pas en être ainsi, et ce fut tout le contraire qui se passa.

Sans doute, à partir de ce moment la douairière se montra moins revêche, mais le colonel en revanche, fut encore plus hargneux. Frivole comme l'était M. de Montmagny, peu lui importait que Robert fût brave, instruit, intelligent; mais un jeune homme qui possédait un talent d'agrément et qui se trouvait en mesure de chanter des duos avec la duchesse de Sauves devenait essentiellement

dangereux, et il convenait d'avoir l'œil incessamment ouvert sur lui.

Il y a quelque sujet de penser que le duc de Sauves lui-même déjà mis en éveil par de premiers indices, partageait bien un peu cette manière de voir.

Enfin, chose assez étrange, mademoiselle de Chalandray, qui de prime abord avait témoigné à Robert tant de sympathie, devint froide et réservée. Celui-ci commença par s'en affliger un peu ; puis il en vint à penser, avec tout le monde au château, qu'il fallait attribuer cette métamorphose à l'absence prolongée du jeune vicomte Gaston de Montmagny, et il fut pris pour Claire de la plus tendre compassion. Cette compassion aurait été plus vive encore sans doute s'il avait connu un incident qu'il importe de ne pas laisser ignorer au lecteur.

Un matin, comme on venait, suivant l'usage, de déposer les journaux dans le salon, sur une table, Claire en ouvrit un machinalement et ses regards tombèrent sur une chronique du *sport* qui, bien qu'alors moins en honneur qu'aujourd'hui, commençait déjà à attirer vivement l'attention des classes élégantes de la société et en particulier des jeunes riches oisifs.

Appelée à devenir si prochainement la femme d'un de ces derniers, d'un gentilhomme classé parmi les *sportsmen* émérites, mademoiselle de Chalandray se mit à parcourir cette chronique, souriant déjà d'une façon un peu distraite des termes techniques dont elle était émaillée, et se promettait bien *in petto* d'en demander l'explication à son futur mari à la première occasion.

Tout à coup elle rougit et pâlit presque en même temps, et deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux et se répandirent jusques sur le journal.

Voici ce qu'elle venait de lire sous cette rubrique : COURSES D'AUTOMNE A ANGERS :

« Jamais les courses n'ont encore été plus brillantes ni » plus suivies que cette année à Angers. Il semblait que » tous les sportsmen de France et même un grand nombre » venus d'outre-Manche s'y fussent donné rendez-vous. » C'est M. le vicomte Gaston de Montmagny, montant en » personne son magnifique cheval *Rob-Roy*, qui a gagné le » prix des *gentlemen riders* dans le grand *steeple-chase.* » Avec une courtoisie sans égale, le fortuné vainqueur s'est » empressé de déclarer qu'il était tout prêt à accorder une » revanche à ses rivaux, et nous sommes heureux d'appren- » dre à nos lecteurs qu'un *match* se prépare en consé- » quence pour un jour très-prochain sur l'hippodrome » d'Angers. Dès que ce jour sera fixé, nous nous empres- » serons de le leur faire connaître. »

Un moment, Claire mordue au cœur par le plus cruel des soupçons, voulut douter de son malheur, et avec une avidité fiévreuse, à travers ses larmes, elle chercha la date du journal, celle même de cette course spéciale dont elle venait de lire le récit; mais il n'y avait pas à s'y tromper, le journal était daté de la veille, et la course dont on parlait avait eu lieu l'avant-veille, ou tout au plus deux jours auparavant.

Ainsi cette chute de Gaston, cette entorse qui en avait été la suite et qui l'empêchait de se rendre auprès de sa fiancée, tout cela n'était qu'un leurre, un misérable subterfuge! Ah! femme ou fille, quelle est la personne qui, comme mademoiselle de Chalandray, n'aurait pas pleuré à chaudes larmes en découvrant une pareille trahison?

Au milieu de l'orage qui venait de bouleverser l'âme de la malheureuse enfant, elle entendit un bruit de pas et de voix à peu de distance dans le jardin. On se rapprochait du

château; on allait se rendre au salon, sans doute. Que faire? que devenir? Elle n'avait plus même le temps de s'enfuir dans sa chambre pour y aller cacher sa honte et sa douleur; car dans ce cas elle s'exposait à rencontrer infailliblement les personnes mêmes qu'elle avait le plus à cœur d'éviter et qui allaient lui demander compte de son trouble et de ses larmes.

Dans cette perplexité, Mlle de Chalandray jugea qu'il n'y avait qu'un parti à prendre. Essuyant vivement ses yeux et enfouissant précipitamment le journal dans une de ses poches, elle courut au piano. Là, elle se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur le tabouret, et se mit à promener convulsivement ses doigts sur les touches d'ivoire, en mêlant ensemble deux ou trois thèmes complétement disparates. Sur ces entrefaites, les portes du salon venaient de livrer passage à tous les hôtes du château, qui entrèrent en poursuivant la causerie commencée à l'extérieur.

— Ah! parbleu! s'écria M. de Montmagny en s'interrompant, je vous trouve à propos, ma chère nièce, — car enfin, je vais être votre oncle. — Voici une lettre que je viens de recevoir de mon neveu. Il va mieux; pourtant son entorse n'est pas encore guérie, mais elle est en bonne voie pour cela.

— Ah! murmura Mlle de Chalandray d'une façon presque machinale, il va mieux?... J'en suis bien heureuse.

— C'est singulier, reprit le colonel en se penchant à l'oreille de Maurice; qu'a donc votre sœur ce matin, mon cher Chalandray? regardez-la!

— N'y faites pas attention, mon colonel, repartit Maurice à voix basse; un léger accès de dépit amoureux; cela se passera.

— A la bonne heure!

— Bref, ma chère petite nièce, ajouta M. de Montmagny,

Gaston me charge de vous annoncer qu'il sera ici la semaine prochaine, tout prêt à tomber à vos genoux et à recevoir votre main dans la sienne, devant M. le maire et devant M. le curé. Son seul chagrin, — et il me demande expressément de vous le témoigner, — c'est de ne pouvoir, comme il l'avait espéré, être ici pour la fête de votre chère bonne-maman.

— Je comprends, balbutia Claire, qui, comme l'enfant de Sparte, essaya de grimacer un sourire, pendant que son cœur, à défaut de son flanc, saignait sous une horrible étreinte, oui, je comprends tout cela.

— Mais alors, dit la duchesse, voilà tous nos projets renversés. Plus de divertissement, plus de proverbe.

— Ah bah! reprit Maurice, faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas. Est-ce qu'on ne peut remplacer Gaston?

— Par qui? fit le colonel; serait-ce par M. Robert?

— Pourquoi pas? repartit Maurice.

— Ah! je ne demande pas mieux; ce sera drôle, mais très drôle.

— Mon colonel, répondit Robert avec un léger frémissement dans la voix, je ne sais si je suis vraiment en état de remplacer, en pareille circonstance, monsieur votre neveu, mais du moment où cela paraît devoir vous amuser si fort, je n'aurai garde d'y manquer.

— Lui aussi! grommela le colonel en ricanant, on dirait qu'il veut se fâcher. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ce matin?

L'entrée toujours un peu solennelle de la marquise de la Roche-d'Eon vint mettre un terme à une conversation qui, de plus d'un côté, menaçait de tourner à l'aigreur.

Quand, après le déjeûner, la marquise se retira pour aller, suivant son usage, faire sa méridienne, on s'empressa de mettre son absence à profit, pour s'occuper des

préparatifs de la surprise qu'on lui ménageait à l'occasion de sa fête.

Le principal élément de cette surprise était, — on s'en souvient sans doute, — un petit proverbe dramatique à quatre personnages, dans le genre de ceux qui ont fait si longtemps, au siècle dernier, les délices de nos bisaïeux et bisaïeules, en même temps que la gloire de Carmontelle. Ce proverbe plus ou moins approprié à la circonstance, se passait entre quatre personnages, savoir : le père Alban, vieux garde-chasse, sa fille Rose, Colas, jeune paysan amoureux de Rose, et une villageoise coquette du nom de Lise.

Le père Alban, le vieux garde-chasse, c'était Maurice; Mlle de Chalandray ne pouvait manquer d'être charmante sous le costume d'une accordée de village, comme il s'en voit dans les tableaux de Greuze; le rôle de Lise, la jeune veuve coquette et tournant toutes les têtes à deux lieues à la ronde du clocher, semblait avoir été créé tout exprès pour Mme la duchesse de Sauves; enfin, à défaut de Gaston de Montmagny, il fallait bien accepter le lieutenant Robert dans le rôle de Colas, un berger quelque peu tiraillé entre deux bergères, ou, pour parler comme la chanson, entre la brune et la blonde.

Heureusement pour ce dernier, en faisant l'office de souffleur, dont il s'était vu chargé dans quelques répétitions préalables, il avait pu se familiariser jusqu'à un certain point avec la tâche assez lourde que, dans un mouvement d'amour-propre blessé bien concevable, il n'avait pas craint d'accepter. De plus, le rôle qu'il allait avoir à remplir impliquait à la rigueur une certaine dose de gaucherie, qu'on doit attendre de la part d'un novice; mais ce n'était pas là le seul côté scabreux de l'entreprise, si l'on veut bien se rappeler les suppositions non moins hasardées que

très-fâcheuses du lieutenant de Chalandray à l'endroit de son ami Robert et de madame la duchesse de Sauves.

Faut-il croire que, d'après certains indices, certaines observations auxquelles Mlle de Chalandray avait pu se livrer, elle était elle-même sur le point de partager ces suppositions? C'est ce qu'on serait vraiment tenté d'appréhender d'après un petit incident qui se passa ce jour-là même.

Comme Robert, qui avait commencé à apprendre son rôle, se promenait en le récitant tout bas, dans la serre contiguë à la salle à manger, et où il avait été convenu que les répétitions auraient lieu, il ne tarda pas à être rejoint par la duchesse de Sauves. Déjà même une conversation s'engageait entre eux à mi-voix, lorsqu'une forme féminine apparut à peu de distance dans la serre, où retentit en même temps cette exclamation moitié malicieuse, moitié ingénue :

— Suis-je de trop?

C'était Mlle de Chalandray.

— Ah! Claire, pouvez-vous me le demander? reprit vivement la duchesse.

— Ce n'est peut-être pas l'avis de M. Robert, repartit la jeune fille.

— Ma chère enfant, dit Mme de Sauves en la regardant fixement, permettez-moi de vous répondre, au nom de monsieur, que vous le calomniez.

Cet incident n'eut pas d'autres suites; mais, à partir de ce moment, on put remarquer que l'humeur de Claire changea complétement. Elle se mit à faire montre d'une gaieté peut-être un peu factice et toute nerveuse, comme si elle avait pris à cœur de s'étourdir sur la découverte qu'elle avait faite le matin même, dans le journal. Elle redevint pour Robert ce qu'elle s'était montrée dès l'abord,

expansive et sympathique au point de l'étonner lui-même.

A cet égard, il faut bien le dire, si le pauvre garçon n'avait pas été réellement plein de candeur et d'inexpérience des choses de ce monde, et particulièrement des mystères que renferme le cœur féminin, ces variations dans l'humeur de Mlle de Chalandray, au lieu de le surprendre, auraient bien pu devenir pour lui une véritable révélation.

Il ne savait pas encore que presque toutes les femmes, depuis les plus rouées jusqu'aux plus ingénues, sont ainsi faites qu'elles ne viennent guère à s'apercevoir des mérites d'un homme que lorsqu'elles découvrent qu'elles ont été devancées à cet égard par une autre femme.

Jusque-là, ayez toutes les qualités physiques, intellectuelles et morales, il y a gros à parier que ces qualités resteront lettre morte, attendu que le rôle de Christophe Colomb et de Vasco de Gama en matière amoureuse est ce qui tente le moins les personnes du sexe. Est-ce pudeur, paresse d'esprit, répugnance instinctive? Je ne sais; mais, en tous cas, je crois que c'est le seul moyen d'expliquer les faciles triomphes de tant d'hommes à bonnes fortunes qui n'en sont guère dignes. Les hommes auraient-ils donc besoin, comme les métaux précieux, d'être soumis au préalable à la pierre de touche et au poinçonnage ?

D'ailleurs entre toutes les distractions qui ont cours, à l'effet d'occuper les loisirs de la vie de château, il en est une qui, bien plus que la danse et la musique elles-mêmes, cache sous les apparences les plus innocentes toutes sortes de piéges, où les cœurs tant soit peu enclins à glisser sur la pente du sentiment se laissent prendre le plus aisément du monde, c'est la comédie de salon, le théâtre de paravents. Il résulte forcément de là, entre les artistes impro-

visés, une facilité de relations très-voisine de celle qu'on trouve dans les coulisses; on y apprend à jouer avec le feu, mais aussi on se brûle souvent les doigts et plus encore.

Sous ce rapport, c'était une épreuve vraiment périlleuse que celle qui allait mettre face à face, pendant plusieurs jours, à propos d'un proverbe dramatique, un jeune homme et une jeune fille, avec la tâche de se montrer très-amoureux l'un de l'autre et de se le dire le plus éloquemment possible. N'y a-t-il pas en pareil cas une tentation violente d'entrer, comme on dit vulgairement, dans la peau de son personnage?

Quand Robert s'en aperçut, il était trop tard malheureusement pour reculer. Lui du moins pouvait trouver une égide dans la pensée qu'il n'était là qu'en qualité de simple suppléant, et que les tendres regards et les douces paroles de Mlle de Chalandray s'adressaient à un autre; mais Claire pouvait-elle se prêter à une pareille fiction ? Ne devait-elle pas au contraire être violemment tentée de se croire dégagée de sa promesse envers un prétendu qui venait de se montrer si peu digne d'en obtenir l'accomplissement ?

Et puis, dans le proverbe dont il s'agit, il s'établissait une lutte entre la candeur et l'ingénuité d'une jeune fille de quinze à seize ans et le savant manége d'une Célimène de village qui finissait par être vaincue au dénoûment. N'y avait-il pas encore là un rapprochement bizarre et, sous un voile allégorique des plus transparents, quelque chose de prophétique peut-être ?

En tous cas on conviendra qu'il se trouvait dans toutes ces circonstances réunies de quoi frapper l'imagination d'une personne un peu romanesque, comme on l'est généralement à l'âge de Mlle Claire de Chalandray. C'était en

quelque sorte une aube nouvelle qui se levait à ses yeux, parallèlement à un crépuscule ; et, à l'heure présente, il ne fallait pas s'en prendre à Robert si Gaston de Montmagny semblait menacé de se fondre dans la vapeur crépusculaire.

La marquise douairière de la Roche-d'Eon avait reçu de sa marraine, au temps lointain où elle était née, en plein règne de Louis XV, le prénom très-distingué peut-être mais non moins gothique d'Yolande, dont elle se montrait on ne peut plus fière, et on la fêtait le 29 septembre. Ce jour-là, à l'issue du déjeuner, tous les gens attachés au service du château, depuis les valets et filles de chambre jusqu'au dernier marmiton, venaient, suivant un usage semi-féodal, semi-patriarcal, présenter leurs hommages et leurs souhaits à la châtelaine.

Celle-ci, debout et appuyée sur sa haute canne, daignait les recevoir dans le grand vestibule du château, avec la même majesté sans aucun doute que Louis XIV dans le salon des glaces, à Versailles, quand il passait en revue les seigneurs et les dames de la cour humblement inclinés devant lui.

Les femmes et les filles s'enhardissaient parfois jusqu'à offrir un bouquet, dont la douairière les remerciait en se laissant baiser la main et en leur donnant une petite tape sur la joue quand elle était de bonne humeur. Puis, sur un signe, tout le monde disparaissait en assourdissant le bruit de ses pas, car on savait qu'elle était nerveuse en diable. Le soir, il y avait grand gala à l'office ; la marquise payait les violons, et, quand le temps le permettait, on s'en allait danser dans un des quinconces du jardin.

Le 29 septembre 1847, il n'y avait pas de raison pour que les choses se passassent différemment au château

de la Roche-d'Eon. Il y en avait au contraire plus d'une pour que le caractère de la fête fût encore plus solennel, eu égard à la société qui se trouvait réunie au château. Des illuminations et un feu d'artifice sur le bassin avaient été, en conséquence, depuis quelques jours déjà, disposés par les soins de Maurice. C'était là le couronnement de la fête, dont le prologue devait être, ainsi qu'on le sait, le proverbe dramatique répété avec tant de soin et de mystère.

A peine les gens du château venaient d'opérer leur retraite, et déjà la douairière se disposait à rejoindre ses hôtes dans le salon, lorsqu'elle se vit arrêtée par le duc et le colonel, qui lui demandèrent de rester quelques instants encore. Presque en même temps, deux ménétriers, enrubannés de la façon la plus triomphante, pénétrèrent à leur tour dans le vestibule, en faisant retentir tous les échos du château du bruit de leurs instruments.

A leur suite on vit paraître et défiler successivement Maurice, déguisé en vieux garde-chasse, le nez barbouillé de tabac, la figure outrageusement grimée, et à peine reconnaissable. Il donnait le bras à madame la duchesse de Sauves, plus pimpante et plus séduisante que jamais sous ses atours de villageoise coquette. L'un et l'autre étaient suivis par mademoiselle de Chalandray, vraiment adorable avec sa coiffure et sa pittoresque toilette d'accordée de village et doucement appuyée sur le bras de Robert. Celui-ci avait bravement, de son côté, endossé le costume complet de son rôle : bas bleus, gros souliers, culotte et veste de velours à côtes et le reste. Enfin Bou-Maza avait tenu à honneur de figurer lui-même dans le cortége, et c'était lui qui fermait gravement la marche.

— Quelle est cette mascarade? s'écria la douairière, moitié intriguée, moitié déjà prête à se fâcher. Voilà assez

de musique, cela m'écorche les oreilles. Je gage que c'est ce fou de Maurice qui a eu cette idée-là. Qu'on ferme bien vite toutes les portes et toutes les fenêtres! Quel scandale si cela s'ébruitait au dehors!

— Ne vous mettez pas en colère, bonne-maman, reprit Claire en quittant le bras de Robert et en courant se jeter dans les bras de la marquise, et laissez-moi d'abord, vous offrir mon bouquet de fête et vous débiter mon petit compliment.

Là-dessus la jeune fille, prenant dans son corsage à la paysanne un papier qu'elle déplia, se mit à lire une sorte de rondeau ou virelai, dans lequel se trouvaient expliqués en quelques couplets assez agréablement tournés, et d'une forme légèrement saupoudrée d'archaïsme, le motif du travestissement auquel on venait d'avoir recours et le but que se proposaient les acteurs improvisés. Pour en donner une idée il suffit d'en citer le premier couplet, accompagné, comme on le pense bien, en pantomime, par les saluts et les révérences de chaque acteur ou actrice.

Bonne maman, je suis Thalie;
Voici ma troupe au grand complet :
Lise d'abord, toujours jolie,
En jupon court, en bavolet;

Le père Alban, tout hors d'haleine.
Rose et Colas un peu tremblants...
C'est pour fêter la châtelaine.
La châtelaine de céans.

Les deux derniers vers formaient un refrain, très-heureusement ramené au bout de chaque couplet. Le couplet final se terminait par le quatrain suivant, qui, avec une

petite variante dans le refrain, exprimait une pensée peut-être un peu vulgaire, mais touchante :

S'il faut quitter son beau domaine.
Puissions-nous tous, à ses cent ans,
Venir fêter la châtelaine,
La châtelaine de céans !

Ce ne fut pas sans émotion que Claire, très-attachée à son aïeule en dépit de son humeur quinteuse, débita ce quatrain. Il faut croire que cette émotion fut partagée, et qu'en somme quelque chose d'humain battait dans cette poitrine de vieille douairière acariâtre et bossue. Jusqu'alors madame de la Roche-d'Eon s'était montrée en effet auditrice presque impassible de ce petit boniment poétique.

Habituée d'ailleurs de longue date à dissimuler ses impressions sous un masque d'imperturbable gravité commandé par l'étiquette, pas un muscle de sa longue et sèche figure n'avait bougé tout d'abord ; mais, à ce moment, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même : sa bouche trembla, une grosse larme roula dans ses petits cils gris. Palpitante, elle laissa tomber sa canne, et, attirant sa petite-fille contre sa poitrine, elle l'y retint durant quelques secondes étroitement embrassée. Puis, tendant la main à M. de Montmagny resté debout à côté d'elle.

— Colonel ! balbutia-t-elle, c'est charmant ! et je vous reconnais bien là.

Le colonel ne put réprimer une fort laide grimace et répondit avec vivacité :

— Pardon, madame la marquise, je ne puis accepter votre compliment ; car ces vers ne sont pas de moi.

— Alors, reprit la douairière, ils sont sans doute de votre neveu, qui a voulu de la sorte nous faire oublier son absence.

— Encore moins. Gaston a ses défauts tout comme un autre; mais il n'a pas celui-là.

— J'en suis fâchée pour lui, riposta la douairière, dont l'organe avait repris toute son assurance et toute son aigreur; mais alors quel est donc l'auteur?

— Bonne-maman, repartit Maurice, l'auteur veut à toute force garder l'anonyme; mais il rougit si fort en ce moment qu'il aura bien de la peine à y réussir.

— Allons! dit la marquise en faisant signe à Robert d'approcher j'en suis toujours pour ce que j'en ai dit : il n'y a pas de meilleure éducation que celle des séminaires.

En parlant ainsi, elle daigna tendre la main au jeune homme, qui eut la bonne inspiration de se contenter de la baiser. Subjuguée par ce témoignage de respect, la douairière se pencha à l'oreille de M. de Montmagny et lui dit tout bas :

— Décidément, colonel, je crois que vous pourrez en faire quelque chose. Ce n'est qu'un bâtard, d'accord! mais je gage qu'il sort de quelqu'un des nôtres.

— C'est possible, grommela le colonel avec dépit; mais moi je n'en crois rien.

Il importe médiocrement au lecteur, sans aucun doute, d'assister à la représentation du proverbe dramatique destiné à solenniser la fête de la châtelaine de la Roche-d'Eon, et à charmer les loisirs de ses hôtes. En pareille occurrence, tout le plaisir est particulièrement pour les acteurs.

Nul ne nous croirait si nous venions proclamer ici que madame la duchesse de Sauves déploya dans cette circonstance un talent à rendre bien pâles tous les souvenirs qu'a

pu laisser mademoiselle Mars, la reine, dit-on, entre toutes les coquettes de théâtre, et l'on hausserait les épaules, pour le moins, si nous osions ajouter que du premier coup le lieutenant Robert se montra digne d'entrer dans la maison de Molière en qualité de sociétaire à part entière.

Qu'il nous soit permis seulement d'énoncer que, pour des novices, chacun se tira très-convenablement d'affaire, et que Robert lui-même ne joua certainement pas son rôle plus mal que les autres. On eût dit que le double contact de madame de Sauves et de mademoiselle de Chalandray l'avait électrisé.

Le colonel, qui avait compté sur un résultat tout opposé, s'en montra visiblement désappointé, et, pendant que les acteurs et actrices venaient recevoir les félicitations de leur auditoire, il ne put s'empêcher de s'écrier en ricanant :

— Ma foi! je trouve qu'il est impossible de jouer le rôle de paysan avec plus de naturel que M. Robert; vrai, l'on dirait qu'il n'a jamais fait autre chose de sa vie.

Il était difficile de se méprendre sur le sens profondément ironique de cette impertinente boutade.

— Vous croyez, mon colonel? reprit Robert avec le plus grand sang-froid; eh bien! je vous assure qu'il y a des occasions où je regrette de ne pas être en effet un simple paysan.

— Je comprends : Colas, par exemple, avec Lise et Rose, gourmand!

— Je parle sérieusement, mon colonel.

— Tiens, tiens. Moi je préfère l'état d'officier. Au surplus c'était l'état de mes pères, et tout le monde ne peut pas en dire autant.

— C'est vrai, mon colonel; mais ce qui n'est pas moins

vrai c'est qu'il faut parfois une forte dose de patience quand on est officier.

— Je ne dis pas non. La patience et la résignation sont des vertus obligées dans notre métier, entendez-vous, monsieur Robert ?

— Parfaitement, mon colonel, car ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'il devient évident pour moi que vous vous réservez d'exiger de vos subordonnés les vertus dont vous vous dispensez pour vous-même.

Toute l'assistance, y compris la marquise, se mit à rire.

Le colonel, tout décontenancé, avait froncé le sourcil. Toutefois, ne voulant pas laisser à son interlocuteur les honneurs du dernier mot, il répliqua d'un ton sacastique.

— Ah ! monsieur Robert ! je vous en prie en grâce, épargnez-moi ! La fortune vous traite depuis quelque temps en enfant gâté, ce n'est pas une raison pour en abuser.

Pas un mot, pas une syllabe, n'avaient échappé à madame de Sauves, qui était littéralement sur des charbons ardents. Tous les traits dirigés contre Robert venaient s'enfoncer en même temps dans son cœur de mère, dont elle avait peine à comprimer les battements. Par contre, à chacune des ripostes du jeune officier, son front s'illuminait. A la fin elle comprit que ce duel de mots piquants et de reparties incisives pouvait entraîner des conséquences incalculables, et rompant, comme on dit, brusquement les chiens.

— Il se fait tard, s'écria-t-elle, et c'est bientôt l'heure du feu d'artifice. Monsieur Robert, voulez-vous m'offrir votre bras pour descendre dans le jardin ?

En même temps, joignant l'action aux paroles, elle s'empara vivement du bras du jeune officier, qu'elle sentit frémir sous l'étreinte de ses doigts.

— Oui-dà! murmura à part lui le colonel, est-ce que M. Robert aurait décidément trouvé une protectrice?

Il faut croire que cette pensée ne traversa pas seulement le cerveau de M. de Montmagny, car M. le duc de Sauves, depuis quelques instants assez soucieux, reprit avec un accent qui n'admettait pas de réplique :

— Je désire, ma cher Hélène, que vous demeuriez au salon. On verra très-bien d'ici le feu d'artifice en se mettant aux fenêtres. Vous oubliez d'ailleurs que les soirées sont très-fraîches à cette époque de l'année. Vous trouverez bon, j'espère, que je m'en souvienne pour vous.

Madame de Sauves, qui avait légèrement pâli, ne répondit pas; mais elle quitta instantanément le bras de Robert et alla s'asseoir auprès de la douairière.

Mademoiselle de Chalandray, de son côté, était devenue rêveuse.

Ce soir-là même, Maurice, en conduisant Robert jusqu'à sa chambre, lui dit :

— Mon cher camarade, je ne vous demande pas vos secrets, puisque vous voulez absolument les garder pour vous; mais, si frivole et si léger que je puisse vous paraître, je suis trop votre ami pour ne pas me persuader que je vous dois un conseil. Ce conseil, je vous prie de ne pas le prendre en mauvaise part : c'est d'être très-prudent, très-circonspect désormais, dans vos paroles, dans votre maintien vis-à-vis d'une certaine dame. Je ne sais pourquoi j'ai dans l'idée qu'il se trame ici quelque chose contre vous.

— A quel propos? balbutia Robert un peu troublé par cette communication inattendue.

— Écoutez, reprit Maurice, il y a une chose bien manifeste, c'est que notre colonel est plus féru que jamais pour

l'heure des beaux yeux de madame de Sauves, et que, malgré tous nos efforts, il n'a pas abdiqué ses préventions à votre égard. Or, m'est avis qu'il vous soupçonne, à tort ou à raison, d'aller sur ses brisées. Donc, si vous m'en croyez, jouez serré, très-serré; sans cela il peut vous arriver malheur ainsi qu'à elle, et j'en serais désolé pour tous deux, ma parole d'honneur!

— Merci de l'avertissement, mon cher Maurice; j'en ferai mon profit de mon mieux, je vous le promets, bien que je puisse vous répéter aujourd'hui, la main sur la conscience, que les soupçons du colonel sont une injure gratuite pour madame la duchesse de Sauves comme pour moi-même. Bien plus, si vous m'aimez réellement comme je le crois, je vous supplie en grâce de chercher à détruire ces soupçons-là.

— De quel ton vous me dites cela, mon cher Robert, on dirait qu'il y a des larmes dans vos yeux. Allons! je vois qu'il s'agit de quelque chose de très-sérieux. Tant mieux ou tant pis pour vous, mon cher! on se conformera à vos intentions, ô le plus fidèle des bergers!

— Merci encore une fois, mon bon, mon cher Maurice. Quoi qu'il advienne, je ne vois et ne veux voir aujourd'hui dans votre communication qu'un seul point : c'est que ce n'était pas une vaine parole quand vous êtes venu me dire à Alger, sur mon lit d'hôpital : « Entre nous désormais, c'est à la vie, à la mort! » Croyez que vous n'avez pas affaire à un ingrat!

En parlant ainsi, Robert tendit la main à Maurice, qui la serra cordialement dans la sienne, et les deux jeunes gens s'étant souhaité réciproquement le bonsoir se séparèrent.

A peine une demi-minute s'était écoulée que l'on frappa à la porte de la chambre de Robert. Celui-ci, s'imaginant

que c'était Maurice qui avait oublié quelque objet dans sa chambre, s'empressa d'ouvrir; mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant apparaître M. le duc de Sauves.

Le duc s'avança plein de calme, et commença par s'excuser avec politesse, mais en même temps avec une froideur un peu hautaine, du dérangement qu'il venait causer au jeune lieutenant; puis, refusant même de s'asseoir sur le siége qui lui était offert, il s'exprima en ces termes :

— Monsieur, vous êtes officier, c'est absolument pour moi comme si vous étiez gentilhomme, et c'est à ce titre que je viens vous prier de me répondre franchement et catégoriquement sur une question que j'ai à vous adresser.

— Parlez, monsieur le duc, balbutia Robert un peu interdit par une visite qu'il était loin d'attendre et qui succédait si rapidement à la communication de son camarade Maurice, qu'il n'avait pas reçue déjà sans quelque émotion.

— Lorsque nous nous sommes rencontrés ici, continua le duc en attachant sur son interlocuteur un regard profondément inquisitif, mais sans se départir pourtant de son sang-froid et de sa courtoisie ordinaire, était-ce la première fois que vous vous trouviez en face de madame de Sauves et que vous lui adressiez la parole ?

— Pardon, monsieur le duc, avant de répondre à cette question me sera-t-il permis à mon tour de vous demander, au préalable, dans quel but vous croyez devoir me la faire ?

— Qu'importe, monsieur ? C'est une chose qui ne regarde que moi, et il me semble que tout homme dont la conscience est nette doit être prêt à tout instant de sa vie à répondre à une question aussi simple que celle que je me permets de vous poser. Car, ou le fait en lui-même est in-

signifiant, et alors à quoi bon en faire mystère? ou bien il a, au contraire, une portée qui peut entraîner certaines conséquences et, dans ce cas, je vous laisse maître de qualifier vous-même comme bon vous semblera le procédé de celui qui croirait pouvoir recourir au mensonge.

Robert était inopinément placé dans la position la plus perplexe où il se fût trouvé jusqu'alors, et il sentait comme un frisson intérieur qui le pénétrait. Le duc était là, debout devant lui, toujours calme, toujours froid, avec ce regard poli, incisif, inexorable, qui semblait la pointe d'un poignard prêt à le transpercer.

Que répondre? que dire? Il comprenait pour la première fois de sa vie sans doute, lui l'honneur et la loyauté mêmes, qu'il y a des occasions où l'homme le plus courageux, le plus franc, le plus honnête, n'a d'autre ressource que le mensonge; il comprenait aussi que, pris à brûle-pourpoint, il venait déjà de commettre une grave maladresse en s'embarquant comme un accusé qui se sent coupable dans une façon de déclinatoire d'avocat ou de procureur émérites.

Tout cela, si long à écrire, apparut à la fois en traits de feu dans la pensée du jeune homme avec une rapidité vraiment électrique. Dominant aussitôt par un effort de sa volonté les impressions tumultueuses qui faisaient battre son cœur contre sa poitrine avec tant de violence, il répondit d'une voix assez ferme :

— Vous avez raison, monsieur le duc, parfaitement raison, et si j'ai hésité un moment à vous répondre, c'est qu'il m'avait semblé... J'ai eu tort, je le reconnais, et je vous déclare que c'est au château de la Roche-d'Eon que j'ai eu pour la première fois l'honneur de voir madame la duchesse de Sauves et de lui parler. Je ne puis supposer qu'on vous ait dit le contraire.

— Il suffit, monsieur, reprit le duc, toujours froid et impassible, et je m'excuse de nouveau auprès de vous d'être venu vous déranger à cette heure. J'avais besoin de cette déclaration de votre part et je vous souhaite une bonne nuit.

A peu près à la même heure, le colonel, en rentrant dans sa chambre, avait pris une plume et de l'encre, et, d'une main fébrile, il avait griffonné le billet dont la teneur suit :

« Mon cher neveu,

« Au reçu de la présente je t'invite à te mettre immé-
« diatement en route pour le château de la Roche-d'Eon,
« où je t'attends et où il faut que tu sois marié avant huit
« jours. Je comprends que, pour un élégant sportsman tel
« que toi, il ne soit pas précisément agréable de se pré-
« senter devant sa future avec une entorse; mais il n'y a
« pas de règlement qui empêche le maire et le curé de ma-
« rier les gens en pantoufles et sur béquilles, tandis qu'il
« y a un vieil adage qui n'a jamais menti et qui dit que, en
« été comme en hiver, qui quitte sa place la perd.
« A bon entendeur salut.

« Ton oncle affectionné. »

Un peu plus calme après avoir écrit ce billet, qu'il fit porter sur-le-champ au bureau de poste le plus voisin pour qu'il pût parvenir à sa destination le lendemain même, le colonel se mit au lit. Maintenant il ne lui restait plus qu'à ruminer dans sa tête la vengeance qu'il pourrait tirer du lieutenant Robert.

Cette vengeance ne devait-il pas en trouver l'occasion au moulin, où tous les hôtes du château avaient pris l'enga-

gement de se rendre pour la fête des vendanges, le jour de saint Remi? Or; la Saint-Remi que le calendrier fixe au 1er octobre, était bien proche.

C'est bercé par ces réflexions peu chrétiennes que le colonel s'endormit et, pendant son sommeil, mille rêves bizàrres firent défiler devant lui dans le plus incohérent amalgame qu'il soit possible d'imaginer, un essaim d'ombres chinoises, telles que le lieutenant Robert et saint Remi, et principalement la duchesse de Sauves, sans oublier même la châtelaine de céans.

FIN DU LIEUTENANT ROBERT.



TABLE DES MATIÈRES

—

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

A la même Librairie :

VOLUMES A 3 FRANCS

GUSTAVE AIMARD

Les Chasseurs mexicains, avec gravure. . . . 1 vol.
Une Vendetta mexicaine, avec gravure . . . 1 vol.
Le Lion du Désert, avec gravure . . . . . . 1 vol.
Les Fils de la Tortue, *deuxième édition*, avec grav. 1 vol.
L'Araucan, *deuxième édition*, avec gravure. . 1 vol.

ERNEST CAPENDU

Arthur Gaudinet . . . . 2 vol.
L'Hôtel de Niorres, avec gravure . . . . . . 3 vol.
Le Roi des Gabiers, avec gravure . . . . . . 3 vol.
Une Reine d'Amour, avec gravure . . . . . 1 vol.
Le Mât de Fortune, avec gravure . . . . . . 1 vol.
Pour un Baiser, avec gravure . . . . 1 vol.
Les Coups d'Épingle . . . . 1 vol.
Marcof le Malouin . . . . 1 vol.
Le Marquis de Loc-Ronan . . . . 1 vol.
Surcouf. . . . . 1 vol.
Les Rascals . . . . 2 vol.
Le Capitaine Lachesnaye . . . . 1 vol.
Les Secrets de Maître Eudes . . . . 1 vol.
Le Baron de Grandair . . . . 1 vol.
Les Grottes d'Étretat. . . . . 1 vol.

A. DE GONDRECOURT

Le Rubicon, avec gravure	1 vol.
Le Sergent la Violette, avec gravure	1 vol.
Le Secret d'une Veuve, avec gravure. . . .	1 vol.
Les Jaloux, avec gravure	1 vol.
Le Général Chardin, avec gravure	1 vol.

HENRY DE KOCK

Comment aimait une grisette, avec gr. (Inédit) .	1 vol.
Folies de Jeunesse, avec gravure (Inédit) . .	1 vol.
Les 13 Nuits de Jane, *quatrième édition*, avec gr.	1 vol.
Les Hommes volants, avec six gravures . . .	1 vol.

PAUL DE KOCK

La Famille Braillard	2 vol.
La Demoiselle du cinquième	2 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau	2 vol.
Madame de Montflanquin	2 vol.
Le Millionnaire	2 vol.
Paul et son Chien.	4 vol.
Les Étuvistes	4 vol.
Monsieur Choublanc	1 vol.

MÉRY

La Prima Dona, précédé du *Bonheur des Grands Artistes*, avec gravure (Inédit)	1 vol.

Sceaux. — Imprimerie de E. Dépée.

